This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

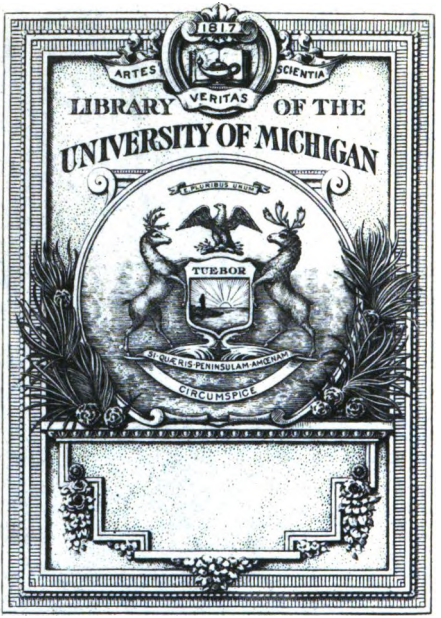
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

Digitized by Google

Louise Flint
DC
135
.L89
P97

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE
DE MADAME LOUISE DE FRANCE,
RELIGIEUSE CARMÉLITE,
FILLE DE LOUIS XV.

Par M. l'Abbé PROYART, de plusieurs Académies.

Gloria Filiæ Regis ab intus. Ps. 44, v. 15.

NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée par l'Auteur, de divers Ecrits de Madame LOUISE.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez RUSAND et Comp.ie, Libraires, rue Mercière.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gen. Lib.
Exch.
U. of M. Law Library
4-5-1933

VIE
DE
MADAME LOUISE,
RELIGIEUSE CARMÉLITE.

3.15.30 Lit

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

QUELQUE préparée que fût Madame Louise à la nouvelle de la mort du Roi, elle n'en éprouva pas moins, en l'apprenant, la plus cruelle impression de douleur. Mais, s'élevant par la Religion au-dessus de la nature, ce ne fut point par de vaines larmes, ce fut par de ferventes prieres, par des Communions multipliées, par tous les genres de bonnes œuvres, pratiquées à cette intention dans

Digitized by Google

son Monastere et dans tous ceux de son Ordre, qu'elle s'efforça de faire ressentir les effets de sa tendresse à celui qu'elle chérissoit plus qu'un Pere, depuis qu'il lui avoit permis d'embrasser un état plus précieux à ses yeux que la vie même. Ce fut aussi dans la Religion qu'elle trouva sa consolation. « Dieu, en exigeant de moi ce sacrifice, écrivoit-elle au Supérieur de la Maison, l'a tellement adouci, et je suis si consolée, quand je pense aux graces singulieres que le Roi a reçues dans ses derniers momens, et dont il paroît avoir si bien profité, que, s'il dépendoit de moi de le rappeler à la vie, j'avoue que je ne voudrois pas le replonger au milieu des dangers qui assiégent le Trône, et risquer une seconde fois son ame... Les dispositions de son Codicille ne m'étonnent point. Ses sentimens humbles ont touché le Scrutateur des cœurs. Mais l'endroit où il marque, qu'il a *été mal secondé dans ses bonnes vues pour la Religion*... Cela fait trembler. Qu'il est heureux pour lui que le bon Dieu connoisse vraiment le fond des

Digitized by Google

cœurs ! Qu'il étoit beau ce cœur ! qu'il a été peu connu, et qu'il a été traversé dans ses bons desseins ! » Six semaines après, elle écrivoit à la même personne : « Mon cœur est toujours malade ; mais » il n'y a de remede que la soumission à » la volonté de Dieu. »

Si un Neveu pouvoit jamais remplacer le meilleur des Peres dans le cœur de la plus tendre des Filles, Louis XVI l'eût fait auprès de Madame Louise, par ses soins et son vif empressement à aller au-devant de ce qui pouvoit lui faire plaisir. Je lis dans une Lettre de ce Prince : « Je » vous prie, ma chere Tante, de tou- » jours compter sur moi ; et, quand vous » pourrez m'écrire, de le faire, afin que » je vous prouve par moi-même l'amitié » et la tendresse que j'ai pour vous. »

Ces sentimens du bon et vertueux Louis XVI pour sa Tante, la Reine son Epouse les partageoit, et elle en donnoit, dans toutes les occasions, des preuves touchantes. On se rappelle comment s'expliqua sa tendresse, lorsque, n'étant encore que Dauphine, elle assistoit à la

Digitized by Google

Cérémonie qui préparoit le sacrifice de Madame Louise. Devenue Reine, elle la pria de l'aimer assez pour s'adresser directement à elle pour tout ce qu'elle pourroit désirer ; et elle eût souhaité que les désirs d'une Carmélite eussent été moins bornés.

En suivant ainsi le penchant de son cœur (1), la Reine exprimoit encore les sentimens de l'Impératrice sa Mere. Cette grande et pieuse Princesse, protectrice zélée de la Religion dans ses Etats, et des Filles de Sainte Thérese en particulier, étoit pénétrée d'estime et d'affection pour

(1) La Reine, dans les visites qu'elle faisoit à Madame Louise, lui conduisoit quelquefois les Princes ses Enfans. Un jour qu'elle étoit accompagnée de MADAME, alors seulement âgée de quatre ans, la jeune Princesse, à la veille d'être inoculée, étoit assujettie à une diette fort sévere. On lui permit cependant de faire une collation, mais si légere qu'elle recueilloit soigneusement ses miettes, sans en rien laisser perdre. Une Religieuse, à cette occasion, dit que MADAME sembloit annoncer quelques dispositions pour le Carmel, où il est d'usage qu'on ramasse ainsi ses miettes. « Si Dieu lui donnoit un jour cette vocation, répondit » la Reine, je ne m'opposerois pas à ce qu'elle vînt » partager votre bonheur. »

Digitized by Google

Madame Louise ; elle ne parloit qu'avec attendrissement de l'héroïsme de son sacrifice ; et l'on eût dit qu'elle regretât de ne pouvoir pas en partager le mérite. Elle se fit peindre en habits de Carmélite ; et, au bas de son portrait, qu'elle envoya à Madame Louise, elle écrivit ce billet de sa main :

« Quand, aux pieds des autels, vous sentez l'avantage du calme que votre piété et vos vertus ont préféré à l'éclat de la Cour, souvenez-vous de moi et jetez un clin-d'œil sur ce portrait. Il vous demande, pour prix de son amitié, un sentiment de tendresse pour ma Fille et pour moi. *Marie-Thérese, Imp.* »

La même Princesse termina une de ses Lettres à Madame Louise en ces termes : « Depuis dix ans où notre incomparable Archiduchesse Isabelle (1) me combloit de bonheur, j'ai eu la plus grande estime et tendresse pour vous. J'ose vous recommander ma Fille qui, étant si jeune,

(1) Fille du Duc de Parme, et Niece de Madame Louise.

Digitized by Google

a besoin de conseils, d'exemples et de prieres. Souvenez-vous aussi, Madame, d'une amie qui sera jusqu'au tombeau, Madame, ma Sœur et ma Cousine, votre bien affectionnée sœur et cousine *Marie-Thérese, Imp.* »

Rien n'étoit plus édifiant que les relations de Madame Louise avec les Princesses ses Sœurs. C'étoit la Vertu cachée qui se communiquoit à la Vertu en spectacle, et concertoit le bien avec elle. Les bonnes œuvres auxquelles Mad. Louise ne pouvoit se livrer par état, elle en renvoyoit l'exécution à MESDAMES, qui se faisoient un devoir d'acquitter ces pieuses Lettres de change, et lui demandoient en retour des prieres. « Tout ce que je » puis faire, répondoit-elle à une personne » qui sollicitoit des secours, c'est d'adresser votre Protégé à ADELAÏDE. — Je » ferai souvenir mes Sœurs de vous, » écrivoit-elle aux Carmélites de Compiegne; mais il faut attendre que la » Fête de la Toussaint soit passée. Avec » le meilleur cœur du monde, elles sont » si généreuses que, dans le moment où

Digitized by Google

» elles désireroient le plus de donner, leur » bourse est à sec. » Pendant cette cruelle maladie, suite des soins religieux que ces Princesses prodiguerent au Roi leur Pere, « Je crains toujours, disoit Mad. Louise, » mais ma crainte est tranquille ; et je » trouve ma consolation devant Dieu, » dans la pensée que, si elles succom- » bent, elles seront martyres de la piété » filiale, qu'elles ont exercée d'une ma- » niere bien chrétienne. Un peu plutôt, » un peu plus tard, il nous faut tous ar- » river à ce terme. *Fiat voluntas.* »

Peu de temps avant la mort de Mad. Sophie sa Sœur, Mad. Louise exprimoit ainsi ses sentimens sur la situation de cette Princesse : « Je suis bien éloignée d'espérer pour SOPHIE. C'est un état pour moi difficile à soutenir ; mais puisque le bon Dieu le veut, il faut bien le vouloir. Mes Sœurs sont auprès d'elle comme des héroïnes. C'est ADÉLAÏDE qui lui a tout dit, et qui la maintient dans la soumission à la volonté de Dieu, et dans la confiance en notre Sainte Mere. Cela sera bien méritoire pour elle. » Après la mort

Digitized by Google

de la Princesse, elle écrivoit à M. l'Abbé Bertin : « La mort de SOPHIE, en me perçant le cœur, le remplit de consolation, par la maniere dont elle a fait le sacrifice de sa vie. On a bien raison de dire, *telle vie telle mort*... Il m'eût été difficile de vous donner des détails sur sa vie, sa grande vertu ayant été la simplicité; et sa principale étude, de cacher ce qu'elle valoit. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que je voudrois bien n'avoir pas plus de reproches qu'elle à me faire : je n'ai jamais vu d'Ame plus pure. »

J'ai sous les yeux des preuves multipliées de cette amitié tendre et vraiment religieuse de Mad. Louise pour toutes les Personnes de la Famille Royale. Il n'étoit pas jusqu'à l'Enfant au berceau qui ne fût l'objet de sa pieuse sollicitude. A la naissance du DUC DE NORMANDIE, « Priez » bien Dieu pour notre petit Normand, » écrivoit-elle ; il se porte à merveille et » sa Mere aussi. » Dans différentes occasions je la vois solliciter des prieres pour LE COMTE D'ARTOIS qui doit faire sa pre-

Digitized by Google

miere Communion, pour MONSIEUR qui fonde un Monastere de Carmélites à Alençon ; pour Madame Elisabeth, qu'elle affectionnoit singuliérement, et au sujet de laquelle elle écrivoit : « C'est après-» demain *Sainte Elisabeth* : recomman-» dez bien, je vous prie, ma Niece à sa » Patrone. Elle a, par la grace de Dieu, » une volonté bien décidée d'être à lui ; » mais je connois le Pays qu'elle habite : » les plus pures vertus y ont besoin de » grands appuis. »

Les affections d'un cœur vertueux durent autant que lui, et ont le droit de suivre leur objet jusque dans le tombeau. Madame Louise, tant que la Reine sa Mere vécut, lui marqua tous les sentimens que la nature inspire aux Enfans bien nés, et que la Religion rend inaltérables. Elle faisoit la consolation et la joie de cette pieuse Mere ; et, lorsque le Ciel la lui eût enlevée, elle ne laissa passer aucun jour sans lui payer le tribut de sa piété filiale au pied des Autels. Le dernier acte religieux qu'elle fit dans le Monde, avant d'entrer chez les Carmélites, fut

Digitized by Google

d'aller prier sur la tombe de sa Mere. Mais, au souvenir des grands exemples que la Reine avoit offerts au Monde et à sa Famille, elle disoit quelquefois qu'elle se sentiroit plus de dévotion à l'invoquer qu'à prier pour elle. La rare piété de cette Princesse parloit continuellement à son cœur : elle ne se rappeloit ses vertus qu'avec attendrissement. Ce fut elle qui me mit à portée de composer l'ouvrage qui doit en perpétuer la mémoire. Elle en avoit accepté et fait agréer la Dédicace aux Princesses ses Sœurs; elle en regardoit la publication comme une des plus utiles leçons que l'on pût offrir à la France chrétienne : elle la désiroit avec empressement; et ce qu'elle m'avoit quelquefois témoigné de vive voix, se trouve consigné dans une Lettre qu'elle me faisoit l'honneur de m'écrire : « J'ai bien de » l'impatience de voir la Vie de la feue » Reine imprimée. » (1) Elle emporta

(1) Il paroîtra enfin, Dieu aidant, et paroîtra incessamment cet Ouvrage, plus contrarié encore que ne le fut dans le temps la *Vie du Dauphin*, par ces Politiques ombrageux, qui craignent toujours que le

Digitized by Google

cette pieuse impatience dans le tombeau; bien plus heureuse, sans doute, d'aller partager les récompenses immortelles de la Vertu, que de pouvoir en contempler, avec nous, le tableau contrastant parmi les ruines de la Religion et la perversité de nos mœurs.

Toutes les relations que Mad. Louise se permettoit au-dehors, avoient pour objet la Religion, ou ce qui pouvoit y avoir rapport. Il n'étoit rien qu'elle ne fût disposée à entreprendre ou à souffrir, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des Ames. C'est ce qu'elle manifesta dans toutes les occasions que lui en offrit la Providence. C'en fut une précieuse à ses yeux, et qu'elle ne laissa pas échapper, de pouvoir coopérer à la reconstruction

---

miroir trop éclatant de la vertu ne réfléchisse sur eux un jour défavorable; hommes injustes par intérêt et dangereux par système, dont l'influence irréligieuse dans le Conseil de nos Rois prépare, depuis un demi-siecle, et vient de déterminer, enfin, ces horribles catastrophes qui couvrent la France de deuil, mais qui n'étonnent point le vrai Sage, qui les voyoit depuis long-temps, dans les principes de la Religion, comme résultat infaillible du Philosophisme en faveur.

Digitized by Google

de l'Eglise de son Monastere, qui menaçoit ruine. Le Roi son Pere lui avoit promis de la faire rebâtir. Cette promesse fut pour Louis XVI un engagement sacré, auquel il satisfit. L'affaire néanmoins occasionna à Mad. Louise une infinité d'embarras et d'inquiétudes, et même quelques contradictions. Mais elle travailloit pour la gloire de Dieu, rien ne put rallentir son zele. « Quoique j'aie renoncé aux » biens de ce monde, écrivoit-elle, à ce » sujet, au Supérieur de la Maison, je » crois que je puis encore désirer que » notre Eglise soit rebâtie. » Elle le fut enfin ; et elle offre un chef-d'œuvre en son genre. Les décorations y répondent à la noblesse de l'édifice ; et, tandis que la pauvreté la plus sévere habite l'intérieur du Monastere, l'Eglise et la Sacristie brillent de tout l'éclat des richesses. On admire sur-tout, parmi les magnifiques ornemens du Sanctuaire, six chandeliers et une croix d'argent, présent du Souverain Pontife à la Princesse. Mais le trésor le plus précieux à ses yeux que renfermât le Temple, c'étoit, outre un

Digitized by Google

nombre de Reliques notables, les corps entiers de plusieurs Saints, que sa piété y avoit rassemblés de divers endroits du Monde chrétien. (1)

Avant la construction de l'édifice, et lorsque la Princesse désiroit avec le plus d'empressement d'en voir jeter les fondemens; subordonnant son zele pour la Maison de Dieu au zele plus grand encore de l'observation de sa Loi, elle crut devoir prendre les mesures les plus efficaces, pour empêcher que le Temple qu'elle faisoit élever au Seigneur ne devînt un sujet de profanation, avant même qu'il ne fût consacré. C'est dans cette vue qu'elle écrivoit à M. l'Abbé Bertin : « Ce qui m'inquiete le plus aujourd'hui, c'est que, quand on a bâti l'Eglise du Couvent de Versailles, (2) ni les Religieuses, ni même mes Sœurs n'ont pu obtenir de

(1) Au nombre de sept : S. Albert, Evêque ; S. Martial, S. Innocent, S. Valechi, S. Valentin, Ste. Justine et Ste. Victoire.

(2) La feue Reine fit construire ce Monastere de ses deniers patrimoniaux, pour l'éducation chrétienne de la Jeunesse de Versailles.

Digitized by Google

Micque qu'on n'y travaillât pas les Dimanches et les Fêtes. Mais je vous avertis que je n'entends pas à cela, et il est temps d'en parler. Il vaut mieux qu'on soit un an de plus à bâtir, et qu'on observe les Préceptes de Dieu et de l'Eglise. Oui, j'aimerois mieux mille fois ne voir jamais notre Eglise rétablie, et courir le risque qu'elle nous écrasât, que de laisser commettre dans notre domicile une profanation comme celle-là. Il n'y a pas à dire ici, que ce sont leurs affaires : c'est la nôtre de nous y opposer ; de prendre des Ouvriers qui suivent les préceptes de l'Eglise, ou de nous en passer. Faites-le promettre à M. Micque, et par écrit, pour plus de sureté. »

Etrangere dans sa solitude à toutes les affaires du Siecle, qu'elle appeloit *des jeux de cartes*, Mad. Louise ne montroit d'intérêt que pour celles de la Religion ; et, malheureusement, elle eut pendant sa vie de plus fréquens sujets d'en déplorer les pertes, que d'en célébrer les triomphes. Plus d'une fois elle dénonça à l'Autorité les attentats de l'Incrédulité,

Digitized by Google

enhardie par la connivence ministérielle; ces outrages multipliés et toujours impunis, faits à la Religion et aux Mœurs; ces profanations scandaleuses de nos plus saintes Solennités; cette licence effrénée de la Presse, qui semoit dès-lors tous les maux que nous moissonnons aujourd'hui. Mais, trop souvent, son zele non moins politique, à cet égard, qu'il étoit Religieux, fut méconnu et mal accueilli par ces Agens de l'Autorité, assez aveugles dans leur dépravation, pour caresser eux-mêmes le Monstre qu'il étoit de leur devoir d'étouffer; et dont, par un terrible, mais bien juste jugement de Dieu, ils devinrent les premieres victimes.

Dans l'impuissance de protéger la Religion d'un crédit toujours efficace auprès de l'Autorité séculiere, Madame Louise ne négligeoit rien pour encourager les Défenseurs nés de la Foi; et, en plus d'une occasion, on vit l'humble et digne Fille de Sainte Thérese provoquer, par son zele, celui des premiers Pasteurs, et les inviter à s'armer de fermeté et de constance pour combattre l'Impiété philoso-

Digitized by Google

phique ; pour s'opposer au débordement des mœurs, et rappeler les Fideles au devoir sacré de l'obéissance à l'Eglise. Entre plusieurs preuves que nous pourrions citer, celle qui nous a le plus frappés est une Lettre de la Princesse à l'Evêque de Clermont. Sollicité par ses Diocésains de leur accorder la dispense de la Loi de l'abstinence pendant un Carême, le Prélat avoit donné un Mandement à ce sujet ; et, voulant s'environner des lumieres et des conseils de ses Curés, il les assembla en Synode. Mad. Louise, informée de ces particularités, et comptant assez sur les sentimens d'un Evêque, Visiteur-général du Carmel, lui écrivoit... Permettez à votre Fille de répandre dans votre cœur paternel toute l'amertume dont le sien est pénétré de cette demande qu'on vous a faite. Je suis bien hardie ; et peut-être vais-je aller jusqu'à l'impertinence. Mais vous le pardonnerez à mon zele, et à l'état où l'on réduit aujourd'hui les Observances de l'Eglise. Il y a bien long-temps qu'on veut nous ôter le Carême ; et qui ? des Gens

Digitized by Google

sans religion. Depuis que l'Eglise existe, il y a toujours eu des Pays pauvres : la Loi n'en a pas moins subsisté. Mais, qui profitera de l'indulgence qu'on sollicite? Sera-ce le Malheureux qui ne mange que du pain? Non. Sera-ce celui qui se nourrit de légumes toute l'année et fait maigre par misere ? Non.... Seront-ce ceux qui n'ont besoin, pour faire gras, que de la permission de leur Curé ? Seront-ce ceux à qui les infirmités ne permettent pas de se nourrir de légumes au beurre et de poisson ? Non, sans doute... Mais ce seront les Riches qui, voulant avoir en maigre une table somptueuse et chargée de poissons, voudront l'avoir de même délicieuse en gras... Il en sera de la suppression du maigre à Clermont comme de celle des Fêtes à Paris. M. de Beaumont s'est laissé gagner, il y a trois ans, et nous en a ôté quatorze, sous la promesse que la Police tiendroit la main à l'observation des autres. Tous les abus ont recommencé, avant la premiere année expirée; et hier, Fête des Rois, les

Digitized by Google

boutiques de Paris étoient ouvertes, et l'on crioit tout dans les rues...

« Ne cédez pas, mon Pere. Combien d'Evêques pourroient se laisser entraîner par votre exemple ? Les bons même diront : M. de Bonal l'a bien fait : c'est un excellent Evêque, il a de la fermeté, il est plein de zele ; et, cependant, il n'a pu refuser cette dispense à ses Diocésains. Et vous aurez sur la conscience, non-seulement le gras de votre Diocese, mais celui de bien d'autres... On dira encore : il faut croire que M. l'Evêque de Clermont y a bien réfléchi : sa Dispense a été précédée d'une Lettre admirable à ses Curés ; son Mandement fend les cœurs ; on voit bien qu'il ne cede qu'à la nécessité. Et cette prétendue nécessité n'est causée que par le luxe et la dépravation des mœurs. Ah ! mon Pere, soutenez l'Eglise et l'esprit de l'Eglise : ne vous laissez point entraîner à une fausse compassion. L'abstinence du Carême une fois lâchée ne sera plus rétablie ; il en a été ainsi de l'usage des œufs. Pourra-t-on même prêcher la pénitence, après l'avoir

Digitized by Google

énervée pour céder au luxe des tables ? Mais ici je me tais. S'il est permis de parler, il ne faut pas aller trop loin.

» J'ai vécu trente-deux ans, sans pouvoir soutenir un très-bon maigre : voilà treize ans que je le soutiens ici, un peu moins bon que le plus petit bourgeois ; et, graces à Dieu, je vais commencer mon treizieme Carême sans œufs, ni beurre, ni laitage ; et je vous assure, mon Pere, que je consentirois à le faire au pain et à l'eau ; que je consentirois à bien d'autres choses encore, pour que vous, saint Evêque que vous êtes, ne mollissiez pas sur la Loi de l'abstinence ; et, s'il le falloit, je le signerois de mon sang.

» Pardonnez-moi, mon Pere, et assurez-moi que cette Lettre ne passe pas les bornes de la confiance et du respect, que je dois au caractere d'Evêque et à mon ancien Pere. »

On croit entendre Pulchérie encourager Ambroise ; et l'on peut dire qu'Ambroise lui-même ne se seroit pas expliqué avec plus de zele et de lumiere sur le sujet.

Digitized by Google

Attentive à tout ce qui pouvoit contribuer à édifier l'Eglise et à ranimer la piété des Fidelles, Madame Louise engagea le Souverain Pontife à suivre le procès de Canonisation de deux Carmélites, depuis long-temps commencé, à la sollicitation du Clergé de France, de la Reine Marie de Médicis et de la Cour de Vienne. « Je profite de cette occasion, écrivoit la Princesse à Pie VI, pour prier Votre Sainteté de vouloir bien donner ses ordres afin qu'on travaille à la Béatification de la Vénérable Mere *Anne de Jesus*, Carmélite. L'Impératrice Reine s'y intéresse vivement, et je partage plus que jamais son désir à cet égard... » Et le St. Pere répondoit à cette Lettre : « Nous voyons de plus en plus combien vous êtes affectée des intérêts de la Religion : nous voyons que vos sentimens sont bien dignes de votre vocation et que vous ne respirez que la gloire de Dieu... Nous le prierons de tout notre cœur de nous conduire lui-même, par son Esprit de conseil et de sagesse, à ce qu'il veut que nous fassions pour sa

Digitized by Google

gloire... Car vous le savez parfaitement, l'issue d'une affaire de cette conséquence pour l'Eglise n'est en la disposition d'aucune volonté humaine. » L'Ambassadeur de France à Rome, à la recommandation de Madame Louise, suivit cette affaire, de concert avec le Ministre de Vienne. La sage lenteur des formes établies pour la Canonisation des Saints, empêcha que la Princesse ne recueillit le fruit de ses pieuses sollicitations : mais l'instruction du procès ayant été continuée, le 15 Octobre 1788, le Souverain Pontife déclara, par un Décret solemnel, l'*héroïsme des Vertus* des deux Saintes Religieuses, à la gloire desquelles Madame Louise s'intéressoit. Par un nouveau décret, du 10 Avril 1791, le St. Pere approuva trois miracles, opérés par l'intercession de la Mere Marie *de l'Incarnation ;* et le jour de Pâques, 24 du même mois, il conclut par un Jugement solemnel, pour la Canonisation de la Sainte, dont la Cérémonie fut fixée au 5 Juin suivant, et célébrée avec la plus grande solemnité dans la Basilique de St.-Pierre. Circonstance assez

Digitized by Google

remarquable, c'est que Madame Louise fut en quelque sorte représentée à cette Fête par les deux Princesses ses Sœurs, que nos malheurs et leur piété avoient conduites à Rome. Quant à la Vénérable Mere *Anne de Jesus*, le Souverain Pontife a cru devoir attendre encore de nouvelles lumieres d'en-Haut pour décréter sa Canonisation. Plusieurs miracles authentiques, opérés par son intercession, et qui ne laissent aucun doute sur sa sainteté, ne suffisent cependant pas encore pour qu'elle soit proclamée par l'organe de l'Eglise universelle.

Le zele avec lequel Madame Louise se portoit à faire glorifier Dieu dans ses Saints étoit conforme à celui qu'elle marquoit pour encourager ou établir la Sainteté sur la Terre. Rien, après la gloire de Dieu, ne l'intéressoit autant que le salut des Ames. Parmi les preuves multipliées qu'elle en offrit pendant sa vie, il en est peu de plus touchantes que les soins qu'elle se donna pour conserver les avantages de leur saint état aux Religieuses sécularisées, et sur-tout aux Car-

Digitized by Google

mélites du Brabant et de la Flandre Autrichienne. Ces saintes Filles, désolées de voir tomber les murs de leur solitude, tournerent leurs regards vers la France, dans la confiance qu'une grande Princesse, devenue leur Sœur par la Religion, pourroit adoucir la rigueur de leur sort et leur procurer, sinon dans leur Patrie, du moins dans une Terre étrangere, les moyens de rester fidelles aux promesses qu'elles avoient faites au Seigneur. Leur espérance ne fut point vaine. Tout ce qu'on peut attendre d'une Ame généreuse et d'un Cœur religieux et compatissant, elles l'éprouverent de la part de Madame Louise. La pieuse Princesse jugeant, par l'amour qu'elle avoit elle-même pour sa solitude, de la cruelle situation de ces Vierges fidelles arrachées à leur sanctuaire, entra avec empressement dans leurs peines, s'affligea de toute leur affliction, et promit à Dieu que, désormais, tous leurs besoins seroient les siens. L'esprit de son état lui avoit fait oublier depuis long-temps qu'elle étoit FILLE DE FRANCE, l'esprit de son état

Digitized by Google

l'en fit ressouvenir en cette occasion. Elle s'adressa au Roi son Neveu en faveur de ces Religieuses, avec toute la confiance que pouvoit lui inspirer et la cause et Celui qu'elle lui donnoit pour Protecteur. Louis XVI lui accorda tout ce qu'elle lui demandoit, charmé de pouvoir, par un seul acte de sa volonté, donner tout à la fois une preuve de son attachement à Madame Louise, de sa compassion envers les Malheureux et de son zele pour la Religion.

Ce ne fut point assez pour Madame Louise d'accorder sa protection aux Religieuses qui la lui demandoient, elle l'offrit à celles même qui ne songeoient pas à la réclamer : elle les invita, elle les pressa de venir se réunir à leurs Sœurs de France. « Au nom de Dieu ma Révérende Mere, écrivoit-elle à une Prieure, venez en France pratiquer ce que vous avez voué au Seigneur.... Ne vous laissez point abattre, et donnez bien du courage aux autres Communautés. Nous sommes ici toutes en prieres pour vous, comme les Fideles de la primitive Eglise

au

Digitized by Google

au temps des persécutions... Si j'osois vous prêcher, je vous dirois encore, de penser au courage qu'a eu notre Sainte Mere pour établir sa réforme, et à tout ce qu'elle a souffert, la prison presque ; et cela sous un Roi pieux. C'est un bel exemple à méditer.... »

C'étoit avant même d'avoir l'agrément du Roi que Madame Louise, connoissant le cœur de ce Prince, et sûre de ses sentimens, s'empressoit d'offrir à ces pieuses Etrangeres l'hospitalité dans ses Etats. Lorsque le Monarque eut donné son consentement, elle leur écrivit : « J'ai vu hier LE ROI, qui a entendu le Salut dans notre Chœur avec MONSIEUR. Je lui ai parlé de vous et de vos Filles. Il consent bien volontiers à ce que vous veniez vous réfugier dans son Royaume ; et je me hâte de vous le mander, afin qu'il ne vous reste plus d'inquiétude. » Ce consentement verbal que Louis XVI avoit donné à Madame Louise, il le fit confirmer par une Lettre de son Ministre à la Princesse. « Sa Majesté, lui écrivit le Comte de Vergennes, m'autorise à dire

Digitized by Google

à MADAME ; qu'elle consent à ce qu'elle fasse venir en France et donne asile dans les Monasteres des Carmélites, à celles des Religieuses de cet Ordre qui, ayant été sécularisées dans les Pays-Bas, désirent de vivre et de mourir dans la regle qu'elles ont embrassée. Sa Majesté s'en remet entiérement à MADAME touchant le nombre qu'elle voudra en admettre, et la distribution qu'elle trouvera bon d'en faire. J'ai déjà prévenu M. de Vilegas-d'Esteimbourg, que c'étoit de MADAME uniquement qu'il devoit recevoir des ordres. »

M. de Villegas-d'Esteimbourg, conseiller en la Cour souveraine de Brabant, fut, de tous les Cœurs religieux et sensibles qui s'intéresserent au malheur des Carmélites et des autres Religieuses persécutées dans les Pays-Bas, celui qui osa les protéger avec le plus de courage, et qui se montra leur Consolateur le plus généreux. Ce vertueux Magistrat, par son zele, ses lumieres et le crédit que donne une grande réputation de probité, seconda parfaitement Madame Louise,

Digitized by Google

qui lui écrivoit en ces termes : « J'ai reçu de M. de Vergennes une Lettre pareille à la vôtre ; ainsi vous voilà absolument établi, par le Roi mon Neveu, mon correspondant dans la bonne œuvre ; car c'en est une que de recevoir dans notre Congrégation de France les Carmélites de Flandre qui voudront persévérer dans les engagemens sacrés qu'elles ont jurés en face des Autels. Il n'y a pas une de nos Maisons qui n'en demande, aucun des Individus qui les habitent qui ne préfere le salut de ces Ames à tous les intérêts de ce monde. »

On ne peut rien voir de plus pressant, et de plus touchant en même temps, que les Lettres par lesquelles la pieuse Princesse s'efforçoit de relever le courage de ses Sœurs affligées, et d'ouvrir leur cœur à la consolation. En invitant la Prieure du Couvent de Bruxelles à amener, avec ses Religieuses, celles de tous les autres Monasteres des Pays-Bas qui voudroient suivre son exemple, elle lui dit : « MM. nos Supérieurs les distribueront dans les Maisons les moins pauvres. Ils savent

Digitized by Google

bien qu'en quittant la Flandre elles n'ont pas de pension à attendre de l'Empereur. Celles qui en ont de leurs Familles les garderont; mais nous n'y tenons pas : nous voulons seulement faire la bonne œuvre. J'espere, ma Révérende Mere, que nous en aurons notre bonne part et que vous serez dans notre lot.

» Tout ce que nous désirons pour notre récompense, c'est le corps de notre Vénérable Mere *Anne-de-Jesus*, qui a été notre Fondatrice en France avant d'être la vôtre, ainsi que la Mere *Anne-de-St.-Barthélemy*. Si ceux qui font votre inventaire veulent les Reliquaires, laissez-les leur; mais apportez-nous les reliques. Nous nous trouverons trop heureuses de posséder ces précieux dépôts, et de vous rendre service en bonnes Sœurs....

» Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. l'Abbé Bertin m'a témoigné sa bonté paternelle pour vous. Il m'a souvent dit, qu'assurément nous devions recevoir nos pauvres Sœurs, dussions-nous ne manger que du pain, pour pouvoir le partager avec elles.... J'espere que tout ira

Digitized by Google

bien. J'écris à M. de Villegas, qu'il me mande à-peu-près le jour que vous arriverez. O ma Mere, que je suis occupée de vous! Dans quel état sont vos cœurs! En quittant la Flandre, vous quittez Patrie, Parens, Amis, Directeurs, enfin généralement tout. Nous ne songerons qu'à vous apporter quelque consolation. Notre Maison est fervente, fort unie, un peu stricte pour la dureté de la vie; mais il y a une charité inexprimable, non-seulement en maladie, mais en état de souffrance. Mon Noviciat est très-fervent, et même trop; ma peine est de modérer son zele. J'espere, ma Révérende Mere, que vous serez heureuses dans votre exil: vous êtes déjà toutes dans nos cœurs. »

De tels sentimens ne pouvoient manquer de pénétrer de reconnoissance celles qui en étoient l'objet, et plus particuliérement encore les Carmélites de Bruxelles, destinées à habiter la Maison de St.-Denis. Aussi leur empressement à accepter la faveur fut-il proportionné à la charité qui l'offroit. Se renfermant néanmoins dans les bornes de la modestie qui convient à

Digitized by Google

l'infortune, ces saintes Filles, en rendant graces à Mad. Louise du bonheur qu'elle leur procuroit de pouvoir vivre et mourir dans leur Saint état, la supplierent, dans les termes les plus pressans, de mettre le comble à ses bontés pour elles, en leur accordant d'occuper toute leur vie les dernieres places dans la Communauté, et de n'y avoir jamais voix active, ni passive. La Princesse leur répondit qu'elles lui demandoient l'impossible : que les conditions auxquelles elles désireroient d'être reçues n'étoient pas même de nature à pouvoir être proposées à la Communauté : que ne devant désormais faire qu'un cœur, elles ne pouvoient plus aussi faire qu'un corps ; et qu'ainsi chacune d'elles prendroit, dans la Maison de St.-Denis, le rang qui lui échéeroit suivant la date de sa Profession dans le Monastere de Bruxelles. Entrant dans les vues de Mad. Louise, M. l'Abbé Bertin écrivit, de son côté, à celles qui devoient bientôt le reconnoître pour Supérieur, que leur premier acte d'obéissance, à St.-Denis, devoit être de ne pas vouloir

Digitized by Google

mettre de bornes à la charité de leurs nouvelles Sœurs : et, dans ce combat édifiant, l'Humilité fut obligée de céder à la Générosité.

Tout étant réglé au gré de la Princesse sur le sort de ces pieuses Exilées ; pour mettre le comble à la faveur qu'elle leur faisoit, elle leur procura des voitures particulieres, et leur adressa un Ecclésiastique de confiance, pour être leur Conseil dans les derniers instans qu'elles passeroient dans leur Patrie, et leur guide sur la route. Mais, tandis que la charité de Mad. Louise s'empressoit ainsi d'ouvrir à ses Sœurs le seul asyle qui convînt à leur état, et vers lequel tous leurs désirs les portoit, le monde, de son côté, touché d'une fausse pitié, leur offroit des consolations d'un genre tout différent, et analogue à ses sentimens. Il n'est point de représentations qu'on n'employât, point de promesses qu'on ne leur fît pour les détourner du dessein de passer dans une terre étrangere. Aux unes on opposoit leur grand âge ou leurs infirmités ; aux autres, des Parens aisés

Digitized by Google

et des Amis officieux offroient les douceurs d'une retraite paisible ; à toutes on objectoit le danger d'essuyer un jour en France, où l'Incrédulité faisoit de si grands progrès, un second désastre semblable à celui qu'elles déploroient. Les amis même de la vertu eussent voulu retenir auprès d'eux celles qui s'en montroient les héroïnes. « Ce sont de vraies Martyres, écrivoit à ce sujet leur pieuse Libératrice. Elles ont à combattre non-seulement la chair et le sang, mais les Casuistes même, les Directeurs et tous ceux qui devroient le plus les soutenir. » Fidelles néanmoins à la Loi du devoir, elles repoussèrent avec courage les offres les plus séduisantes. « Que me proposez-vous, répondoit une des plus vieilles et des plus infirmes? Sachez qu'avec mes jambes paralysées je me traînerois au bout du monde, s'il le falloit, pour aller mourir dans un Monastere et sous l'habit de Ste. Thérese. » Plusieurs de ces Saintes Filles, en se rendant en France, trouverent sur leur route la maison de leurs Parens, passerent devant la porte et n'y

Digitized by Google

entrerent pas. On imagina, pour ébranler le courage inflexible de l'une d'entr'elles, de lui porter la nouvelle supposée de la mort d'un Pere qu'elle chérissoit. Elle pleura son Pere, pria pour lui; et, laissant aux morts le soin d'ensevelir les morts, elle vola où Dieu l'appeloit.

Le Conseil qu'avoit donné Mad. Louise à ses futures Compagnes, d'apporter avec elles les Corps précieux dont elles étoient dépositaires, éprouva, dans l'exécution, quelques difficultés de la part des deux Autorités; et le Cardinal-Archevêque de Malines, ce Prélat vénérable, le BEAUMONT de la Belgique, par sa fermeté à s'opposer aux innovations religieuses, et par des vertus dignes des siecles apostoliques, écrivoit à ce sujet à la Princesse: « Je vous avouerai, Madame, que c'est à regret que je vois partir les corps des Saints de notre pays, et particuliérement de mon Diocese; envisageant cette translation comme un pronostic de malheurs, et un surcroît à l'affliction que me cause le bouleversement des Couvens. S'il ne s'étoit pas agi de déférer à votre demande

Digitized by Google

pleine de piété, et de faciliter la Canonisation de la vénérable Mere *Anne-de-Jesus*, j'aurois cru qu'il étoit de mon devoir de m'y opposer. »

Arrivées enfin à St.-Denis, et introduites auprès de leur généreuse Libératrice, les Carmélites de Bruxelles se jettent à ses pieds, et leurs larmes sont la premiere expression de leur reconnoissance. Madame Louise, en se mettant à genoux avec elles, les oblige de se relever, les embrasse avec tendresse, et ne leur permet pas même de prononcer le mot de reconnoissance. « Vous ne nous devez rien, nos chers Sœurs, leur dit-elle; c'est nous qui vous devons tout. Vous nous apportez vos personnes avec vos bons exemples; et, pour dot, les Corps des Saints; trésor plus précieux à nos yeux que tout l'or du monde. Si vous deviez quelque chose à quelqu'un, ce seroit au Roi beaucoup plus qu'à nous; mais les prieres que vous ferez pour lui ne le dédommageront-elles pas bien amplement de ce qu'il fait pour vous? Songez actuellement que vous êtes dans votre

Digitized by Google

Maison. » Tandis que la Princesse parloit ainsi, en présence des deux Communautés réunies en une seule, les larmes couloient de tous les yeux; et il eût été difficile de démêler si elles étoient données au souvenir des malheurs passés ou à la joie du bonheur actuel. Depuis ce moment, celles qu'on avoit ainsi accueillies dans la Maison ne s'aperçurent jamais qu'elles y étoient étrangeres, qu'aux soins empressés de Madame Louise et de toute la Communauté pour le leur faire oublier.

Dans le temps que le zele de la Princesse offroit cette scene attendrissante à la Maison de St.-Denis, un nombre d'autres Monasteres, dans le Royaume, lui devoient l'avantage de jouir du même spectacle; et deux cent soixante Religieuses de différens Ordres supprimés en Flandre, la bénissoient en France comme l'Ange de la Providence sur elles. Toute une Communauté de Religieuses de Ste. Claire, de la ville de Gand, en passant par St.-Denis pour se rendre dans l'asyle que Madame Louise leur procuroit en

Digitized by Google

Franche-Comté, s'empresserent d'aller offrir à leur Bienfaitrice le tribut de leur reconnoissance. Arrivées en sa présence, le sentiment profond qui les pénetre, ne leur permet de s'exprimer que par le silence du respect et les larmes de l'attendrissement. Elles tombent aux pieds de Madame Louise, qui se prosterne comme elles, en s'écriant : « Que faites-vous donc, mes cheres Sœurs ? n'êtes-vous pas Religieuses comme moi, et bien au-dessus de moi devant Dieu, par les sacrifices que vous faites à la Religion et à notre saint état? Asseyez-vous, de grace, ou je reste à vos pieds. » Il fallut encore que celles qui se croyoient si petites devant la Fille d'un Roi de France, souffrissent qu'elle leur baisât les mains à toutes, en leur disant : « C'est ainsi que » la Religion doit honorer celles qui ont » le courage de confesser la Religion. » Dans l'étonnement et l'admiration de l'accueil empressé que leur fait la Princesse, ces pauvres Filles déliberent sur les moyens de lui en marquer leur reconnoissance, et n'en imaginent pas de plus

Digitized by Google

convenable que d'offrir à sa piété l'unique trésor qu'elles possèdent au monde et qu'elles portent avec elles : c'étoit une Relique notable de Sainte Colette, leur Fondatrice. Madame Louise, voulant leur ménager la jouissance et le mérite de la gratitude, accepta leur pieux don, l'exposa à la vénération de la Communauté, passa elle-même une grande partie de la nuit en prieres devant les Reliques de la Sainte; et le lendemain, lorsque les Religieuses furent sur le point de partir : « Vous m'avez fait votre présent, leur » dit-elle, je veux vous faire le mien : je » vous rends ce trésor, trop précieux » pour que vous ne l'offriez pas à la Mai- » son qui va vous recevoir. » Elle les obligea de le reprendre.

La joie que ressentoit la pieuse Princesse du succès de ses soins en faveur d'un grand nombre de ses Sœurs, fut un peu troublée par la foiblesse de celles qui restèrent dans le monde. Il n'est pas de moyens qu'elle n'employât, pas d'exhortations qu'elle ne leur fît, pour leur ouvrir les yeux sur le danger auquel elles

Digitized by Google

exposoient leur salut. Elle leur représenta que les engagemens qu'elles avoient contractés au pied des Autels, étant absolus, et sans réserve ni de temps ni de lieux, rien ne pouvoit les en dispenser que la seule impuissance d'y être fidelles : motif qu'elles ne pouvoient pas alléguer, puisque la Providence leur ouvroit en France l'entrée des Monasteres de leur Ordre. Elle ne leur laissa pas ignorer que tel étoit le sentiment des Casuistes les plus éclairés et du Souverain Pontife lui-même, consulté sur ce point. Cependant, l'indifférence des Sujets, et l'inutilité de ses charitables démarches pour les rappeler au devoir, ne purent rebuter la Thérese de la France. Ses Sœurs égarées étoient toujours ses Sœurs, et le tendre objet de sa sollicitude. Elle plaignoit celles qui, ne sachant point apprécier la sainteté de leurs engagemens, cédoient si imprudemment à la facilité de s'y soustraire. Elle ne cessoit de prier pour elles, et de les appeler par tous les vœux de son cœur. « Espérons, écrivoit-elle dans ces circonstances, espérons encore

Digitized by Google

de la miséricorde du Seigneur, du cri de la Religion, des remords d'une conscience rendue à elle-même ; espérons de la continuité et de la ferveur de nos vœux, qu'elles imiteront enfin l'exemple de leurs anciennes Compagnes... Qu'elles viennent seulement, qu'elles viennent : nous oublierons que, pendant trop long-temps, elles furent sourdes à nos invitations, pour ne songer qu'à les consoler d'être venues si tard : pour nous féliciter d'avoir recouvré, et de pouvoir enfin embrasser des Sœurs, que nous craignions d'avoir perdues pour toujours. »

Avec de tels sentimens, Mad. Louise pouvoit bien être édifiée, mais elle n'étoit nullement étonnée des sacrifices que les Religieuses des Pays-Bas faisoient à leur vocation : et, comme une Personne paroissoit les plaindre en sa présence de tout ce qu'il leur en avoit coûté pour s'arracher à leur Patrie : « Ce ne sont pas, dit » la Princesse, celles qui saisissent une » si belle occasion de marquer leur fidé- » lité au Seigneur que nous devons plain- » dre, mais celles qui la laissent échapper.

Digitized by Google

» Nous devons plaindre encore tant d'ames » qui auroient, dans la suite des temps, » trouvé le salut dans des Retraites qui » leur sont désormais fermées. » Ce zele du salut des ames étoit si naturel et si vif en elle que, quelquefois, il se produisoit par les élans d'une charité digne de Saint Paul. « Tout mon but, dans ce » que j'ai fait pour l'Ordre, écrivoit-elle » à une Religieuse réfugiée en France, a » été de sauver des Ames, pour lesquelles » je donnerois jusqu'à la derniere goutte » de mon sang, à l'imitation de notre » divin Epoux. »

Informé de tout ce que sa charité avoit fait faire à Mad. Louise, en faveur des Religieuses sécularisées dans les Pays-Bas, le Pape Pie VI lui adressa un Bref de félicitation, où il lui dit, entre autres choses : « Nous reconnoissons maintenant » mieux que jamais les vues de Dieu sur » vous. Ce n'est pas seulement pour votre » sanctification particuliere qu'il vous a » conduite dans la retraite où vous vous » êtes consacrée à lui ; il vous destinoit » encore à être le refuge de ces pauvres

Digitized by Google

» Etrangeres qui, ne reconnoissant plus
» dans leur Pays le chemin qu'elles avoient
» pris pour sauver leurs ames, l'ont re-
» trouvé auprès de vous et beaucoup plus
» fréquenté que chez elles. »

Que le Philosophe, j'entends le Chrétien, s'arrête ici, et qu'il médite sur les voies incompréhensibles de la Providence et sur l'instabilité des choses humaines! Ces mêmes Religieuses, exilées de leur patrie par un Prince trompé, et accueillies en France par Madame Louise; rétablies depuis dans leurs Monasteres, et sures d'y vivre désormais en paix sous l'Empire d'un Prince juste et sage; offrent à leur tour l'hospitalité à celles de qui elles l'ont elles-mêmes reçue, et qui gémissent en ce moment, et n'osent gémir qu'en secret sous les poignards du Philosophisme françois.

Une autre occasion d'édifier l'Eglise et de contribuer au salut des Ames, parut précieuse à Madame Louise, et sa piété ne la laissa pas échapper. Un petit nombre de Religieux Carmes déchaussés, qui désiroient de vivre dans l'exacte observance

Digitized by Google

de leur Regle, la supplierent de leur procurer les moyens de se soustraire aux adoucissemens qu'on y avoit introduits. La Princesse, après avoir pris conseil de l'Archevêque de Paris, M. de Beaumont, et du St. Evêque d'Amiens, M. de la Motte, exposa le désir de ces fervens Religieux à LOUIS XV, qu'elle disposa aisément en leur faveur. Sûre de la protection du Roi, elle écrivit au Pape en ces termes : « TRÈS-SAINT PERE, je n'oublierai jamais la tendresse paternelle avec laquelle VOTRE SAINTETÉ m'a invitée, par son premier Bref, à lui demander tout ce que je pourrois désirer d'Elle. C'est donc avec la plus grande confiance que je m'adresse aujourd'hui à VOTRE SAINTETÉ, dans une des occasions les plus intéressantes où elle puisse effectuer les sentimens qu'elle a bien voulu me témoigner.

» Parmi les Carmes déchaussés établis en France, il y en a plusieurs, T. S. P., qui souhaitent ardemment d'observer leur Regle avec toute l'exactitude primitive ; et ils en sont empêchés à présent par le

Digitized by Google

relâchement introduit parmi ceux avec lesquels ils sont confondus.

» J'ai porté aux pieds du Roi les vœux et les demandes de ces bons Religieux. Il les trouve tout-à-fait justes et raisonnables; et, après en avoir conféré plusieurs fois avec M. l'Archevêque de Paris, il ne demande, T. S. P., que le consentement de VOTRE SAINTETÉ; et il fera, de son côté, tout ce qui sera nécessaire pour leur assurer la grace que vous leur aurez accordée. Il m'a permis de vous écrire, et m'a même promis de faire appuyer mes sollicitations par celles que vous fera de sa part M. le Cardinal de Bernis, son Ambassadeur auprès de VOTRE SAINTETÉ...

» N'y eût-il qu'une Maison qui embrassât la réforme, elle sera, sous la protection du Roi, une pépiniere qui, tôt ou tard, fournira de quoi en former d'autres; peut-être de quoi renouveler tout l'Ordre en France, et ce sera un exemple pour tous les autres Ordres. Mais, quand toutes ces espérances seroient vaines; qu'il ne soit pas dit, T. S. P., que, sous

Digitized by Google

le pontificat d'un Pape qui a donné l'habit du Carmel à la Fille d'un Roi de France, il n'a pas été permis aux Carmes de France d'être fidelles à leur Regle : et, vraiment, vous leur en refuseriez le seul moyen, si vous leur refusiez le Bref qu'ils désirent. Mais VOTRE SAINTETÉ ne le leur refusera pas, j'en ai la ferme confiance. Vous ne le refuserez pas à une fidélité qui, seule et sans protection, mériteroit d'être accueillie. Vous ne le refuserez pas au Roi qui, en vous le demandant, vous donne une nouvelle preuve de son respect filial, de son attachement à la Religion, et de l'estime qu'il fait de la régularité monastique. Vous ne le refuserez pas à une Fille de Ste. Thérese qui, en s'intéressant pour ces bons Religieux, ne fait que suivre les traces de sa Ste. Mere. Vous ne le refuserez pas à votre Fille spirituelle, que vous avez prévenue de tant de témoignages d'une bonté paternelle, et que vous avez invitée à vous en demander de nouveaux. Vous ne le refuserez pas à tant de saints Religieux qui, dans tous les Ordres, gémissent du

Digitized by Google

relâchement universel, et demandent à Dieu une ressource qu'ils trouveroient dans cet exemple. Enfin, vous ne le refuserez pas à toute l'Eglise qui, scandalisée de tant d'irrégularités, s'afflige de n'y pas voir du moins une exception éclatante, propre à en susciter d'autres. »

Mad. Louise accompagna cette Lettre au Pape d'une Instruction au Cardinal de Bernis, auquel elle observe que les Religieux qui sollicitent la réforme, ne demandent uniquement qu'à suivre leur Regle telle qu'elle leur est prescrite par leurs Constitutions. « Mais il est impossible, ajoute-t-elle, que des Religieux attachés à la rigueur de leur Regle, puissent la pratiquer dispersés parmi ceux qui ne la pratiquent pas... Si c'est une condescendance nécessaire de ne pas forcer ceux-ci à observer leurs vœux, c'est une justice indispensable de procurer aux autres la liberté d'y être fidelles; et il n'y a qu'une séparation qui puisse concilier ces deux choses. Je vous prie, Monsieur, de mettre tout votre esprit à bien faire sentir tout cela; et c'est vous demander

Digitized by Google

beaucoup pour peu de chose; car cela est visible... »

Il eût été difficile de mieux plaider une si bonne cause; aussi le zele de la pieuse Princesse fut-il récompensé de tout le succès qu'il méritoit. Le Souverain Pontife lui accorda le Bref qu'elle sollicitoit; et le Roi le fit exécuter, en donnant aux Religieux qui en étoient l'objet la permission de se retirer dans le Couvent de Charrenton. « Vous ne serez pas fâché, écrivoit Mad. Louise au Cardinal de Bernis, que je vous donne des nouvelles du Bref que vous nous avez envoyé.... Aussitôt, la Regle en mains, la Maison a été remontée, et elle est aujourd'hui comme si elle sortoit des mains de Ste. Thérese. La petite famille s'est déjà augmentée; mais ses accroissemens seront bien autrement considérables, s'il plaît à Dieu, lorsque la nouvelle de cet asyle ouvert à la régularité se sera un peu répandue... » Les Religieux de Charenton, depuis cette réforme, ont constamment offert le spectacle de la plus édifiante régularité.

Le zele de Madame Louise fut plus

Digitized by Google

contrarié, mais non moins heureux, à la poursuite d'une autre bonne œuvre, qu'elle entreprit par des motifs également dignes de sa piété. Quelques personnes annonçoient depuis long-temps le désir d'offrir à la ville d'Alençon des Modeles de vertu dans un Monastere de Carmélites, sans avoir pu faire lever les obstacles qui s'opposoient à leur dessein. Madame Louise, à la priere qu'on lui en fait, agit, sollicite, obtient deux fois des Lettres-Patentes, fait applanir des difficultés sans nombre, et ne soupçonne pas qu'il puisse en rester d'autres. La maison qui doit recevoir les Religieuses est préparée; les Religieuses qui doivent l'habiter sont appelées; elles arrivent, et c'est en ce moment que la Dame qui se porte pour principale Fondatrice de cet établissement, expose des prétentions incompatibles avec la régularité dans un Monastere de Carmélites, et que, sur le refus qu'on lui fait d'y acquiescer, nouvelle Saphire, elle rétracte ses dons sacrés, et laisse sans ressources et sans asyle celles qu'elle avoit appelées par les vœux

Digitized by Google

les plus empressés et les promesses les plus magnifiques. En apprenant ce trait de bizarrerie, qui rendoit toutes ses peines et ses démarches inutiles, Madame Louise, forte de la pureté de ses motifs, bénit la Providence, comme elle eût fait pour un succès complet, et se contenta de dire : « Cette Dame vouloit l'établissement lorsqu'elle y voyoit des obstacles insurmontables, et cesse de le vouloir au moment où ces obstacles ont disparu ; mais, si c'est l'œuvre de Dieu, sa Providence saura bien trouver d'autres moyens d'en procurer la réussite. » Sa seule peine étoit de ne pas réunir sur elle seule les embarras et les inquiétudes où se trouvoient ses Sœurs, obligées de mendier un asyle, après avoir été éconduites de leur nouveau Monastere. Elle les encourageoit et les consoloit en écrivant à leur Prieure : « Vous voilà donc tout au long sur la Croix, ma chere Mere, vous et vos Filles. Ne vous flattez cependant pas d'y être si solitaires que nous n'y soyions avec vous... J'attends ces jours-ci M. l'Abbé *Rigaud*, et peut-être allons-nous savoir quelque

Digitized by Google

quelque chose. Ce que je sais bien, c'est que je serois désolée si je ne savois qu'il y a dans cette affaire, pour vous et pour nous, une bonne provision de munitions pour notre véritable Pays, la Jérusalem céleste, où l'on pourra habiter sans faire enregistrer de Lettres-patentes. »

Bientôt, la Providence servit le zele et la confiance de Madame Louise. Un vertueux Ecclésiastique de la ville de Chartres se substitua à la Dame qui rétractoit ses dons; et MONSIEUR, après s'être déclaré le protecteur de l'établissement délaissé, en devint le bienfaiteur généreux. « J'ai donné des ordres, écrivoit ce Prince à sa Tante, pour consolider le don que j'ai fait aux Carmélites d'Alençon; et, s'il est besoin de faire quelques démarches pour accélérer la conclusion de cette affaire, je les ferai volontiers. » C'est ainsi que tout se termina au gré de la pieuse Princesse; et ce fut une grande consolation pour elle, de voir un nouveau Sanctuaire de Vierges chrétiennes ouvert à la piété des personnes de son sexe, et à l'édification publique.

Digitized by Google

Etrangere, dans sa solitude, à tous les intérêts du Siecle, Mad. Louise ne rappeloit le souvenir de son existence à la ville de St.-Denis, que par les effets de son zele pour le salut des Ames, et en procurant aux habitans du lieu une plus grande abondance de secours spirituels, et plus de moyens sur-tout de nourrir leur foi de la parole de Dieu. Le salut d'une seule Ame étoit aux yeux de sa charité un objet digne des négociations des Puissances de la Terre. Une jeune Personne, Angloise de nation, qui désiroit de se faire Religieuse en France, et ne pouvoit obtenir le consentement nécessaire de son pere, intéressa Madame Louise à son sort. La Princesse pria le Roi de charger son Ambassadeur en Angleterre de travailler à faire lever la difficulté. Louis XV se prêta au vœu de sa Fille : son Ministre négocia l'affaire auprès du citoyen Anglois qui, flatté de pouvoir faire chose agréable à un Roi de France, se rendit aussitôt à la demande qui lui fut faite. Madame Louise eut la double consolation par-là, de procurer à

Digitized by Google

la jeune Angloise les avantages du saint état qu'elle désiroit, et de la soustraire, en même-temps, aux dangers de la foi qui l'attendoient dans sa Patrie.

Ce zele de la Princesse pour le salut des Ames, on le vit se manifester encore d'une maniere bien touchante, dans la circonstance du retour d'une Religieuse, que l'esprit d'erreur avoit autrefois portée à s'échapper de son Monastere. Frappée du grand exemple de la Fille de son Roi, qui se sanctifioit dans la Maison qu'elle avoit elle-même abandonnée, la Fugitive s'occupoit des moyens d'y rentrer, après avoir passé trente ans dans le monde sous l'habit séculier. Informée de cette nouvelle, Madame Louise, alors Prieure, sans songer à faire acheter à la Pénitente la grace de sa réconciliation, par des délais et des prieres, lui tend les bras et l'appelle par tous les vœux de son cœur. « Jugez, écrivoit-elle à ce sujet à M. » l'Abbé Bertin, quelle consolation nous » aurons de son retour, et avec quelle » joie nous la recevrons. »

Cette fille, Religieuse du voile blanc,

Digitized by Google

étoit dans l'âge de la décrépitude, et chargée d'infirmités. Mais ces dehors peu attrayans cachoient une Ame précieuse à Jesus-Christ ; c'est tout ce que voyoit Madame Louise. Dès qu'elle apprend son arrivée au Couvent, elle vole à sa rencontre, ne lui laisse pas le temps de demander pardon, l'embrasse tendrement et l'arrose des larmes de sa joie. Toute la Communauté présente en verse également, non moins touchée de la charité de sa Prieure, que de l'heureux retour de celle qui en est l'objet.

Dans l'effusion du sentiment qui la transporte, la pieuse Princesse, en ce jour de Fête, semble dire à tout le monde, comme la Femme de l'Evangile : *Félicitez-moi sur mon bonheur.* « Quelle bonne nouvelle j'ai à vous apprendre, écrivoit-elle à l'Evêque de Clermont : une de nos Apostates depuis trente ans est arrivée hier. Nous lui avons rendu le saint habit avec la plus grande joie. Elle est bien repentante et annonce qu'elle veut être instruite et se soumettre à la vraie Foi...

Digitized by Google

Elle est âgée de quatre-vingt-onze ans et paralytique des jambes, mais n'a pas mal à sa tête, de bonnes oreilles et une langue bien déliée... Priez Dieu pour elle; faites prier toutes nos Sœurs, et remerciez le Seigneur de la grace qu'il me fait, de recevoir cette Brebis égarée dans notre Troupeau, pendant que je le conduis, toute indigne que j'en suis. Elle fait la quarantieme; mais, si les autres veulent revenir, nous trouverons bien encore de la place pour elles. »

Elle écrivoit, dans le même temps, à-peu-près la même chose à un Visiteur de l'Ordre, et au Supérieur de la maison: « Notre vieille Fille de quatre-vingt-onze ans est arrivée hier. J'espere que nos bonnes façons, nos prieres et nos exhortations la rameneront. Elle a été dans une grande joie de reprendre notre saint habit, et a beaucoup pleuré de l'avoir quitté. Elle a dit, en présence de toute la Communauté qui fondoit en larmes, qu'elle étoit catholique, apostolique et romaine. Joignez vos prieres aux nôtres, pour que

Digitized by Google

nous sauvions cette pauvre Ame. Nous faisons à cette intention une Neuvaine au cœur de Marie... Elle nous disoit, l'autre jour, qu'avec le Jansénisme tous les maux étoient entrés dans la maison... Comment est-il possible, lui disois-je, qu'on vous ait persuadée à ce point? est-ce que vous n'entendiez pas parler pour la bonne doctrine? Non, ma Mere, m'a-t-elle dit, tout ce qui nous parloit, et tout ce qui nous entourroit étoit Janséniste, et l'on nous disoit que, de quitter notre maison pour aller en Hollande, c'étoit se sacrifier pour la vérité... Elle a dit à M. May qu'elle condamnoit tout ce que l'Eglise condamne; qu'elle étoit soumise à toutes ses décisions, et nommément à la Bulle *Unigenitus*. Elle paroît fort touchée et fort reconnoissante des attentions qu'on a pour elle. »

Aucune Religieuse ne les portoit si loin, ces attentions, que Mad. Louise elle-même, qui, pendant quatre ans que cette vieille Sœur vécut encore dans la maison, ne cessa de lui prodiguer ses

Digitized by Google

soins. Elle étoit auprès d'elle comme la Servante attentive auprès de sa Maîtresse, ou plutôt comme une tendre Mere auprès d'un Enfant chéri. Dans l'impuissance où elle la voyoit de faire usage de ses mains, elle lui prêtoit assidument les siennes : elle l'habilloit, elle lui donnoit à manger, elle entretenoit la propreté dans sa Cellule ; et la seule chose qu'elle regrettât, dans l'exercice de ces soins charitables, étoit de ne pouvoir en faire partager les effets à quelques autres qui restoient encore dans le monde. Elle parvint, à force de recherches, à découvrir leurs demeures. Elle leur fit porter des paroles de paix. Elle les invita, elle les pressa, par les motifs les plus touchans, à suivre l'exemple de leur Compagne convertie. Voici comment elle donnoit au Supérieur de la maison le signalement d'une de ces Fugitives : « Elle est fille d'un Maître des Comptes. Sa famille, qui n'est pas Janséniste, a été au désespoir de sa sortie. Elle doit avoir soixante-quinze ans. Elle est fort infirme et a beaucoup de dartres. Mais tout cela ne nous fait rien. Qu'elle re-

Digitized by Google

vienne, et nous aurons pour elle tous les soins et toute l'amitié du Pere de famille pour l'Enfant prodigue. Elle demeure, à ce qu'on m'a assuré, au quartier Saint-Eustache. On dit qu'elle y est très-bien, et qu'elle aura de la peine à quitter ce bien-être. C'est le plus grand dommage du monde. Elle a été zélée catholique, tout le temps de son noviciat: elle quittoit même les récréations, lorsqu'on tenoit des discours Jansénistes; mais, à force de persécutions, on l'a entraînée dans l'erreur... Ces pauvres Brebis sont sur le bord de leur fosse; eh! quelle Eternité les y attend? cela fait frémir. » La pieuse Princesse n'eut pas la consolation de leur retour; mais sa charité lui en acquit, sans doute, tout le mérite pour le Ciel.

Quoique son zele, pour la gloire de Dieu et pour le salut des Ames, n'eût point de bornes dans les désirs de son cœur, elle savoit cependant en régler l'exercice par la discrétion et la sagesse: elle en craignoit les illusions et les écarts;

Digitized by Google

et, par les traits qui nous restent à ajouter au tableau de ses vertus, nous verrons qu'elle n'ignoroit pas que le grand zele d'une Religieuse doit sur-tout être celui de sa propre perfection ; celui du détachement du monde, et des progrès vers le Trône sanglant où siége son divin Epoux.

Fin du Livre troisieme.

Digitized by Google

VIE
DE
MADAME LOUISE,
RELIGIEUSE CARMÉLITE.

LIVRE QUATRIEME.

CE qu'une Philosophie fastueuse ne fait que bégayer, la Religion nous le dit, dans les termes les plus clairs. Ce ne sont ni les avantages de la naissance, ni les dons gratuits de la fortune ou de l'esprit; ce sont les qualités morales, les sentimens du cœur et les vertus de l'ame; ce sont sur-tout les vertus propres de l'état où la Providence nous a placés qui constituent le vrai mérite, et qui assignent les rangs, sinon toujours dans les fastes de l'Histoire, du moins dans l'estime des hommes sensés, et au Tribunal infaillible de la Souveraine Raison. Aussi est-il

Digitized by Google

vrai de dire que Madame Louise, n'eût-elle pas été une grande Princesse et la Fille d'un Roi de France ; n'eût-elle possédé qu'en un degré fort inférieur les talens de l'esprit et toutes les qualités naturelles dont le monde lui faisoit honneur, n'en eût pas moins été, comme Religieuse, digne de nos éloges et de tous les hommages que sollicitent les vertus héroïques.

C'est un spectacle bien encourageant, sans doute, pour la Piété chrétienne, que celui de cette Princesse dans l'humble solitude qu'elle a préférée au Palais de ses Peres ; tantôt auprès de jeunes Eleves qu'elle forme à la perfection des vertus évangéliques ; tantôt à la tête d'une Communauté fervente, qu'elle gouverne par l'empire de ses exemples ; ou bien dans d'autres emplois, et parmi les divers rapports que la Religion lui permet de conserver avec le monde, et dont elle se fait une source de mérites. Mais, ce qui n'intéressera pas moins nos vertueux Lecteurs, ce sera le rapprochement et le tableau fidele de ces vertus solitaires et plus

Digitized by Google

voisines de la Croix, par lesquelles Mad. Louise, toute entiere aux autres, ce semble, par la charité, savoit assurer encore l'œuvre de sa propre perfection, et se préparer la mort des Saints.

Plus le rang d'où étoit descendue la Princesse étoit élevé, et plus elle avoit eu de relations avec le monde, plus il lui fallut de constance et de résolution pour empêcher que le monde ne s'introduisît dans sa solitude. Moins pénétrée des devoirs de son état et des dangers de la dissipation, elle eût tous les jours sacrifié bien des momens, précieux pour sa sanctification, tantôt à ces Personnes frivoles, qui se font de tout, et de la Piété même, des spectacles pour charmer leur désœuvrement : tantôt à ces Personnes intéressées, qui voudroient que celle qui a renoncé à tout dans le monde, pour elle-même, s'y occupât de tout pour les autres; ou bien à celles qui, avec des motifs plus purs, ne sentent pas assez cependant tout ce que l'on doit de respect à ces asyles sacrés où la Piété solitaire est en commerce continuel avec le Dieu du

Digitized by Google

Ciel, pour le rendre propice à la Terre. Mais Madame Louise, plus empressée encore de fuir le monde, que le monde ne l'étoit de la rechercher, ne se communiquoit au-dehors que lorsque la Religion ou la Charité le demandoient. Et, alors même, elle ne le faisoit qu'avec les réserves et les ménagemens de la discrétion. Elle n'appeloit pas une visite lorsqu'elle pouvoit y suppléer par une lettre; et les personnes qu'elle recevoit lui parloient sans la voir. Elle tenoit fortement à ce point de la Regle du Carmel, et ne vouloit pas même qu'on l'en dispensât. Un homme, dont la naissance et la piété méritoient des égards, témoigna au Supérieur de la maison le désir qu'il auroit de voir l'héroïne de la Religion. M. l'Abbé Bertin en informa Madame Louise, qui lui répondit : « M. de *** est un honnête homme; mais qu'est-ce que cela lui fait de voir ma figure ?... Dites-lui, s'il vous plaît, que vous m'avez dit de lui ouvrir une fois la grille, et que je vous obéis : que, selon la Regle, il faut, pour ouvrir, nécessité ou grande utilité pour

Digitized by Google

l'édification : qu'une fois suffit pour qu'il voie qu'on se porte bien aux Carmélites, et que vous devez maintenir la régularité... Ce n'est qu'en tenant les Parloirs fermés que je me suis affranchie de quantité de visites. »

On savoit dans le Public, et elle ne craignoit pas de dire, dans l'occasion, aux Personnes qui lui faisoient des visites, qu'une de ses grandes peines étoit d'être assujettie à en recevoir. Elle le dit même un jour à un Souverain, quoiqu'en termes ingénieux et qui devenoient pour lui un compliment. Le Roi de Suède, en conversant avec elle, lui demandoit si le Prince du Nord l'étoit venu voir ? « Il » aura su, lui répondit la Princesse, que » je n'aimois pas les visites ; mais je suis » bien-aise, ajouta-t-elle, que Votre » Majesté l'ait ignoré. » Comme le Monarque, en parcourant la maison, alloit monter un escalier, « Si j'osois, dit-il, » j'offrirois le bras à MADAME : je l'ac- » cepterai volontiers, répondit la Prin- » cesse, tant parce que la Regle des » Carmélites ne dit rien sur le cas où des

Digitized by Google

» Rois leur présenteroient le bras, que » parce que nos Familles sont en pos- » session de se le donner depuis long- » temps. » En entrant dans la cellule de Madame Louise, et à l'aspect du mobilier qu'elle renfermoit, un Crucifix, une chaise de bois, une botte de paille sur deux tréteaux : « Quoi! s'écrie Gustave, » c'est ici qu'habite une Fille de France? » et, c'est ici encore, reprend Madame » Louise, qu'on dort mieux qu'à Ver- » sailles; c'est ici qu'on prend l'embon- » point que vous me voyez et que je » n'avois pas ailleurs. » Elle lui fit le détail de la nourriture ordinaire et des occupations d'une Carmélite; le conduisit au Réfectoire, lui montra la place qu'elle y tenoit au milieu de ses Sœurs, et le couvert qui étoit à son usage, composé d'une cuiller de bois, d'un gobelet de terre et d'une petite cruche de même matiere. Etonné de ce qu'il voyoit, et plus encore de ce qu'il ne voyoit pas autour d'une grande Princesse, ce Roi du Nord, dans des sentimens semblables à ceux de la Reine du Midi, contemplant la sagesse

Digitized by Google

de Salomon dans sa magnificence, ne se lassoit point d'admirer la sagesse bien plus grande de Celle qui savoit trouver son bonheur dans la privation et le mépris de toute magnificence. A peine pouvoit-il en croire au rapport de ses sens, témoins du contentement et de la joie pure et franche d'une Princesse qui s'immoloit tous les jours à toutes les rigueurs de la Vie pénitente. « Non, s'écria-t-il, Paris » et la France, Rome et l'Italie ne m'ont » rien offert de comparable à la merveille » que renferme le Couvent des Carmé- » lites de St.-Denis. »

D'autres illustres Voyageurs, l'Empereur Joseph II, un Archiduc son frere, et le Prince Henri de Prusse, voulurent voir la pieuse Carmélite, qui leur inspira les mêmes sentimens d'admiration qu'au Roi de Suede. Comme l'un d'eux avoit peine à concevoir comment le bonheur pouvoit se trouver dans le genre de vie qu'elle menoit. « Il est vrai, Monsieur, lui répondit-elle, que notre bonheur est de la classe de ceux qu'il faut goûter pour y croire; mais, comme j'ai

Digitized by Google

la double expérience, je suis en droit de prononcer que la Carmélite, dans sa Cellule, est plus heureuse que la Princesse dans son Palais. » Je trouve, dans une lettre de Madame Louise au Supérieur de son Monastere, la preuve qu'elle eût été beaucoup plus satisfaite de pouvoir éloigner ces sortes de visites qu'elle n'étoit flattée de les recevoir, sur-tout lorsqu'elles devoient entraîner l'entrée dans la maison. « Mes Sœurs, lui écrit-elle, m'ont pré-» venu que la Reine devoit me demander, » pour son Frere, permission de me venir » voir, à la grille seulement; mais, que » si, cependant, il désiroit d'entrer, on » ne pouvoit pas le refuser à un Archi-» duc....

» J'ai répondu à Adelaïde que, par nos Brefs, les Fils et Petit-Fils de France entroient chez les Carmélites, mais pas les Princes du Sang. Qu'ainsi, si l'Archiduc n'étoit pas ici *incognito;* comme le Roi lui donneroit, je pense, le rang de Fils de France, il auroit droit d'entrer chez nous. Que le cas, au reste, n'étoit jamais arrivé, parce qu'il étoit rare que

Digitized by Google

les Princes eussent des connoissances aux Carmélites : que nos maisons n'avoient rien de curieux qui pût les attirer ; et qu'il falloit, pour cela, une Créature telle que moi, que tout le monde avoit envie de voir comme le bœuf gras. »

Quoique Madame Louise, toujours tendrement attachée à ses Parens, trouvât une vraie satisfaction à les voir ; comme elle savoit cependant subordonner ce sentiment aux devoirs de la solitude, elle se seroit reproché de faire la moindre démarche pour se procurer une visite de Famille. Madame VICTOIRE lui disoit, un jour, qu'elle feroit des reproches à Madame ELISABETH, sur ce qu'elle avoit été si long-temps sans venir à St.-Denis. Madame Louise lui fit promettre de n'en rien faire, et de ne pas même en parler à la jeune Princesse. « Les relations avec les Parens, disoit-elle à une Novice, sont un grand tourment, pour les vraies Religieuses en général, et sont sur-tout nuisibles à une Carmélite.... C'est devant Dieu, disoit-elle encore, que nous voyons utilement nos Parens et pour eux et pour

Digitized by Google

nous. Au moment où je reçois une visite de Famille, je me trouve dans la joie; quand elle finit, je suis dans la paix. » Une jeune Religieuse, d'une maison étrangere, lui ayant communiqué quelques peines de famille relativement, sur-tout, à une sœur qu'elle aimoit, Mad. Louise lui répondit : « Il est plus aisé de quitter le monde que de se détacher des intérêts de sa Famille; et vous ne sauriez croire combien cela met d'amertume dans l'ame, sur-tout d'une Carmélite, qui mene un genre de vie trop sédentaire et trop retiré pour se laisser affecter de toutes ces choses-là, sans en ressentir du dommage pour l'intérieur. Votre unique objet doit être de vous occuper entiérement de Dieu. S'il nous en coûte de nous séparer de tout ce qui tient au monde, pour l'amour de notre divin Epoux, ah! ma chere Sœur, qu'il saura bien nous en dédommager, non-seulement dans l'autre Vie, mais encore par le centuple dès celle-ci. C'est ce que le monde ne peut croire : mais c'est ce qu'éprouve tous les jours une vraie Religieuse; et c'est ce

Digitized by Google

que vous éprouvez vous-même, depuis que vous vous êtes consacrée à Dieu. Avouez aussi que, depuis que vous vous êtes laissée trop affecter par la situation de votre chere Sœur, cette consolation n'est plus si sensible... »

Plus Mad. Louise étoit fidelle à garder sa solitude, plus elle se sentoit de zele à écarter tout ce qui pouvoit en troubler la paix. Elle lui sacrifia même le penchant, si doux pour son cœur, de faire du bien et de soulager des malheureux; et, jusque dans l'exercice de la Charité, elle craignit les illusions de l'amour-propre et les dangers de la dissipation. Elle voulut ensevelir dans sa retraite son crédit comme sa personne, et ne souffrit plus que son nom fût cité auprès des Distributeurs des graces. Son sacrifice fut absolu: nulle exception pour les Personnes. La cause de la Religion fut la seule qu'elle n'eût pas renoncé de protéger à la Cour. La satisfaction qu'elle auroit trouvée à obliger un Evêque tel que celui de Clermont, ne put ébranler sa résolution, et elle lui écrivoit: « Je n'ai jamais été plus

Digitized by Google

fâchée, Monsieur, que je le suis aujourd'hui, de n'être pas dans le cas de faire ce que vous désirez pour cette place de St.-Cyr; d'autant plus que la Demoiselle est de vos Parentes. Mais vous savez bien que je ne me mêle de rien : et, dernierement encore, j'ai été obligée de faire pareil refus à une multitude de Personnes qui me demandoient de leur obtenir pareille grace. Il faut aimer autant mon état que je fais, pour ne pas regretter d'avoir renoncé à tout.

Je sens bien, Monsieur, écrivoit-elle au même Prélat, que vous n'avez pu refuser à votre *** de m'écrire en sa faveur; mais, sûrement, vous aurez prévu d'avance ma réponse, sachant ma façon de penser; et combien je me suis éloignée de tout ce qui est affaire du monde... Si cela n'eût regardé que celles de la Religion, je me serois fait un plaisir de me joindre à votre zele apostolique. Mais, en ceci, il n'est question que de distinctions humaines, attachées à la naissance, et je ne suis venue chercher ici que l'appanage de l'humilité et de la pauvreté. Je

Digitized by Google

me contenterai donc d'élever mes prieres au Ciel, pour que tout tourne à la plus grande gloire de Dieu. »

Ce fut un vrai travail pour Madame Loüise que d'avoir à repousser sans cesse les sollicitations du dehors, qui tendoient à la rappeler dans le monde, sur-tout étant aussi attentive qu'elle l'étoit à donner du moins une réponse à ceux auxquels elle ne pouvoit rendre un service. Ses sentimens invariables en ce point sont consignés dans une infinité de lettres que j'ai sous les yeux : « Mon parti est pris depuis long-temps, écrivoit-elle : en renonçant à tout, j'ai renoncé même à faire du bien aux autres... Ce que ma protection ne fera plus, j'espere le faire par mes prieres ; non par leur mérite, mais par les mérites de Celui à qui je me suis consacrée... Si je me mêlois de tout cela, je n'en finirois pas : cela me donneroit au-dehors une communication qui ne seroit pas édifiante... Je n'ai pas choisi le Cloître pour cela, et vous sentez combien une pareille conduite seroit gauche avec notre Regle. » Toutes les Personnes

Digitized by Google

qui environnoient Mad. Louise étoient autorisées à faire, dans l'occasion, de semblables réponses. « Ma Sœur *Thérese-de-St.-Augustin*, écrivoit une Carmélite de St.-Denis à une Religieuse du dehors, veut absolument qu'il ne soit plus question d'elle dans le monde... Une résolution prise par une grande Ame est d'ordinaire de longue durée, et je vois qu'il est inutile de la presser davantage. Cette religieuse Princesse vous prie de faire chez vous la réponse qu'elle nous oblige de faire ici : qui est, qu'elle ne se mêle plus de rien... Elle prie qu'on la laisse tranquille dans son dénûment et sa retraite. »

Mais, c'étoit sur-tout lorsqu'il étoit question de Bénéfices ecclésiastiques, que Madame Louise attestoit plus hautement son éloignement pour les affaires étrangeres à sa profession. « Il ne m'est pas possible, écrivoit-elle, de recommander M. *** à M. l'Archevêque. De ma vie je n'ai fait de recommandations qui tendissent à une Cure ; et vous sentez bien que ce n'est pas aujourd'hui que je commencerois. Tout ce que je puis faire, c'est de prier Dieu... Ce que vous dit M. ***

Digitized by Google

est très-vrai sans doute ; mais je vous prie de faire ma réponse ordinaire : que je ne m'en mêlerai pas, parce que je ne me mêle jamais de Bénéfices. « Comme vous connoissez, en tout et sur-tout, ma façon de penser, écrivoit-elle à M. l'Abbé Bertin, vous avez fort bien fait d'assurer que je serois très-fâchée de me mêler d'Evêché, ni de loin, ni de près. Et, graces à Dieu, je n'en ai jamais eu sur la conscience. »

C'étoit peu pour la pieuse Princesse, de renoncer à tout commerce avec le monde, dont elle auroit senti le danger ou l'inutilité ; pénétrée d'estime pour les devoirs obscurs et les moindres pratiques de la solitude, elle leur sacrifioit jusqu'aux consolations de sa piété. « C'est avec un grand plaisir, que je reçois de vos lettres, écrivoit-elle à l'Evêque de Clermont. Je voudrois que votre zele pastoral et la multitude des devoirs de notre saint état nous pussent permettre à l'un et à l'autre de nous écrire plus souvent. J'en tirerois sûrement un grand avantage pour mon ame ; mais cela seroit bien

Digitized by Google

bien difficile ; et, comme il faut mettre tout à profit pour sa sanctification, je me retourne du côté du sacrifice. » Portant jusqu'au de-là des bornes de la vie le désir de rester cachée au monde, elle eût voulu pouvoir abroger pour elle la pratique du Carmel, d'exposer les morts aux regards des vivans ; et elle dit un jour, à ce sujet, à une Religieuse : « Quand je songe » quelquefois, qu'après ma mort on doit » donner mon cadavre en spectacle, je » prie Dieu qu'il soit alors si défiguré » qu'on ne soit tenté ni de le montrer, ni » de le venir voir. » Chose remarquable, son vœu fut pleinement exaucé.

Le bien de la Religion et une Charité discrette étoient, comme nous l'avons déjà remarqué, les seuls motifs qui pussent attirer l'attention de Mad. Louise hors de sa solitude. Une Abbesse, qui avoit donné la démission de son Abbaye, lui demanda la permission de la venir voir. Elle la reçut avec bonté, mais lui marqua son étonnement de la voir hors de sa clôture ; et, sur ce qu'elle apprit, peu de temps après, qu'elle étoit dans la

Digitized by Google

disposition de fixer son séjour dans la Capitale, elle ne lui dissimula pas le danger auquel elle exposoit son salut, et ne fit pas même difficulté de lui dire : qu'elle ne pourroit plus, sans crainte de scandale, entretenir de relations avec une Religieuse qui se proposoit d'abjurer son état. La Princesse, dans une occasion où un homme en place qui venoit d'être disgracié, lui demandoit une audience, songea d'abord aux moyens de l'écarter, dans la crainte d'essuyer des sollicitations qu'il lui seroit impossible d'accueillir. Mais, faisant ensuite réflexion que la charité se doit à l'infortune plus encore que la complaisance à la prospérité, elle reçut la visite, parla un langage si chrétien et si touchant à celui qui la lui faisoit, qu'au sortir du Monastere, il s'écria : « J'ai oublié tous mes malheurs, depuis » qu'une sainte Princesse m'a si bien » appris l'usage que j'en dois faire. »

Dire d'une Religieuse, qu'elle craint la dissipation du monde et chérit le silence de la solitude, c'est avoir dit qu'elle a trouvé le secret de se rendre heureuse,

Digitized by Google

autant qu'on peut l'être ici bas. Madame Louise, en effet, goûtoit dans son état toutes les douceurs qui accompagnent la Vertu généreuse. J'aime à l'appeler souvent elle-même en témoignage; cette Ame droite et franche, qui ne connut jamais le déguisement. Heureuse dans sa retraite tous les jours de sa vie, elle avouoit que son bonheur étoit sur-tout sensible lorsqu'elle se rappeloit le séjour de la Cour. « Toutes les fois, disoit-elle, » qu'après une visite, mes Sœurs me » quittent pour retourner à Versailles, je » me sens pressée de bénir la Providence, » de ce que je ne suis plus obligée de les » suivre. » Son contentement, parmi les rigueurs d'une vie de sacrifices, étoit comparable à celui de St. Paul dans ses tribulations; et tel, quelquefois, qu'il lui devenoit suspect et lui donnoit des scrupules. Dans une lettre à une Carmélite de la rue de Grenelle. « Je ne reviens pas, dit-elle, de la rapidité du temps au Carmel. Les années y sont des jours, et les jours des momens... On dit qu'il y a des Ames qui vont tout droit en Paradis;

Digitized by Google

sans passer par le Purgatoire; mais je désespere d'être de ce nombre : je suis trop heureuse Carmélite.

A l'occasion d'un voyage de la Reine à Ste.-Genevieve, elle écrivoit à M. l'Abbé Rigaud, Visiteur-général de son Ordre : « Vous avez eu belle Compagnie dans votre rue. Je suis persuadée que vous vous êtes dit : *Oh ! que la Mere Thérese-de-St.-Augustin est heureuse de n'être plus là. Sa chaise de paille, si elle en sait bien profiter, lui fera un plus beau Trône que celui qui est préparé à la Reine à l'Hôtel-de-Ville; et ses habits de bure seront plus brillans un jour que tout ce que je vois.* Ainsi soit-il, mon Pere. Ce que je sais bien, c'est que tout ce qu'une Cármélite peut porter, un jour de grande Fête, n'est pas si gênant que ce que j'ai quelquefois porté en pareilles occasions. Mais tout cela étoit perdu pour le Ciel; et, jusqu'aux moindres poussieres du Carmel, elles peuvent être un jour des diamans pour moi. Quel compte à rendre, si je ne les ramasse pas avec soin ! »

Digitized by Google

Les Carmélites du Comtat Venaissin, ayant témoigné à Madame Louise le désir de connoître la formule des vœux que prononcent leurs Sœurs de France, la Princesse la leur adressa copiée de sa main, avec cette lettre d'envoi à la Prieure : « C'est avec un grand plaisir, ma Révérende Mere, que je m'acquitte de votre commission et que je vous envoie la formule de nos vœux. Oui, vous m'en faites un très-grand de me procurer de les écrire. Je voudrois les écrire par-tout, pour tâcher, si cela se pouvoit, de les resserrer encore davantage. Plus je les réécris, plus je les renouvelle ; plus aussi je me sens contente et heureuse de les avoir faits. Il n'y a pas de Couronnes qui vaillent ce contentement, qu'on sent même dès cette vie. Pardonnez-moi ce préambule, il part de l'effusion de mon cœur... »

A l'époque où Madame Louise procuroit un asyle en France aux Religieuses sécularisées dans les Pays-Bas, elle écrivoit à la Supérieure du Monastere de la Visitation de la rue St.-Jacques de Paris :

Digitized by Google

« Je trouve bien heureuses celles qui persévèrent. Car nous ne nous sommes consacrées à Dieu qu'une fois, et elles auront le bonheur de s'y consacrer deux fois. Je regrette toujours de n'avoir qu'un moi-même à donner au Seigneur. Il me semble que, si j'en avois deux, le second seroit encore mieux donné que le premier, parce qu'il le seroit avec plus de connoissance de cause. Pardonnez-moi, Madame, cette pieuse extravagance; mais vous connoissez par vous-même le bonheur de la Vie religieuse; ainsi vous ne serez pas surprise des transports qu'il cause, surtout dans certains momens qui en font sentir tout le prix. »

Cette joie vive et pure, ce contentement parfait de la Princesse dans son état naissoit de sa courageuse fidélité à en remplir tous les devoirs. Modele de régularité jusque dans les moindres observances, elle ne connoissoit de raisons légitimes de s'y soustraire que l'impuissance bien sentie de les pratiquer. Lorsque, pour raison de santé, elle ne pouvoit suivre en tout la Regle commune, elle s'y assujettissoit

Digitized by Google

dans ce qui n'étoit pas compatible avec sa situation. Détenue à l'infirmerie et dans l'éloignement d'auprès de ses sœurs, elle se rapprochoit d'elles par l'affection à tous ses devoirs. Attentive aux heures qui partageoient les exercices de la Communauté, elle y accommodoit ceux qu'elle faisoit en son particulier. Elle récitoit ses Offices, elle vaquoit à la Prière, à l'Oraison, au travail même, si elle le pouvoit, dans le temps précis où les autres le faisoient. Fidelle sur-tout à garder le silence à toutes les heures où il étoit prescrit à la Communauté, elle ne connoissoit pas pour elle-même, étant Prieure, l'Indulgence dont elle usoit en ce point envers les autres. « Une Religieuse, disoit-elle, » qui, en temps de maladie, doit être » dispensée de beaucoup d'observances » communes; ne devroit pas songer à » l'être de celle du silence; puisque les » Médecins, dans le monde même, en » recommandent la pratique à leurs ma» lades. »

Par le même esprit de régularité, Madame Louise laissoit ignorer ses indispo-

Digitized by Google

sitions passageres, et recommandoit aux Religieuses qui pouvoient en avoir connoissance de ne pas en informer la Communauté. Souvent, après avoir été incommodée toute une nuit, elle se trouvoit la premiere à tous les exercices de la journée suivante. Une Religieuse lui représentoit, dans une de ces occasions, le besoin qu'elle auroit eu de prendre quelque repos. « Ne voyez-vous pas, lui répondit » la Princesse alors Prieure, que, si je » m'absente des exercices, soixante per» sonnes, d'incommodée que je suis, me » rendront malade, en venant m'assurer » charitablement que je dois l'être. » Un jour qu'elle étoit à l'Infirmerie, la même Religieuse lui conseilloit de se soustraire, pour sa santé, à une des observances de l'Ordre. « Le besoin que je puis en avoir, dit Madame Louise, ne me paroît pas assez évident pour m'autoriser à une dispense; et puis, je dois plus craindre qu'une autre que mon exemple n'autorise le relâchement dans la maison. » La Religieuse lui ayant observé qu'il lui seroit facile d'user de la dispense sans que personne le sût, la Princesse la réprimanda,

Digitized by Google

et répliqua vivement : « Vous me con-
» seillez donc l'hypocrisie ? A Dieu ne
» plaise que je me permette jamais, en
» présence du Ciel, une action pour la-
» quelle je craindrois les regards de la
» Terre. Soyons par-tout ce que nous
» devons être, nous ne craindrons nulle
» part de paroître ce que nous sommes. »

Il étoit quelquefois arrivé, lorsqu'on savoit Madame Louise indisposée, qu'on lui laissât prolonger son sommeil au-delà de l'heure fixée par la Regle commune. Affligée de ces égards, et pour n'y être plus exposée, elle fit promettre à une Religieuse que, lorsqu'elle ne la verroit pas à l'Oraison du matin, elle se rendroit aussitôt à sa cellule pour s'assurer du sujet de son absence. Elle établissoit la nécessité d'être fidelle à ce premier exercice de la journée par ce raisonnement : « Ou je
» me porte bien, et c'est un devoir pour
» moi de me lever comme les autres ; ou
» je suis incommodée, et ce devoir se
» change alors en besoin, parce que je ne
» dors que d'un sommeil inquiet, plus
» fatiguant que l'état de veille. »

Digitized by Google

Pendant un temps considérable, une oppression de poitrine empêchant Mad. Louise d'assister aux Offices dans l'intérieur du Chœur, elle se tenoit sur le seuil de la porte, aimant mieux souffrir les plus grandes rigueurs du froid que de ne pas se rapprocher de l'ordre autant qu'il étoit en elle. On eût voulu l'engager à réciter ses heures en son particulier, en lui représentant les incommodités de la place. « Elle m'est très-convenable, » répondit-elle : c'est celle du Publicain; » et, quand on ne peut arriver jusqu'au » terme de ses devoirs, il faut du moins » se tenir sur le chemin. » Dans une Instruction familiere qu'elle faisoit à ses Sœurs, étant Maîtresse des Novices. « Je n'insisterai pas, leur disoit-elle, sur les points capitaux de vos Vœux; la conscience vous les recommande assez. Mais, quand vous vivriez cent ans, souvenez-vous encore, le dernier jour de votre vie, que votre maîtresse ne cessoit de vous exhorter à la fidélité aux petites choses; si cependant on peut appeler *petites*, des observances dont la prati-

Digitized by Google

que ou la négligence approche ou éloigne Dieu de nous dans ce monde, et doit fixer, dans l'autre, la distance à laquelle nous serons placées de son Trône. Ah! croyez-moi, mes chères sœurs, nous ne devons connoître ni petits devoirs ni petites fautes, au service de ce grand Roi.»

De quelque affaire que Mad. Louise fût occupée, quelles que fussent les Personnes auprès desquelles elle se trouvoit, elle quittoit tout pour sa regle, et rien au monde ne lui paroissoit d'une plus grande importance que la fidélité à ses devoirs. « De bonnes Religieuses, disoit-elle, doivent moins se piquer d'intelligence dans les bienséances de la Société, que de ponctualité au service de Dieu; et les gens du monde, eux-mêmes, s'édifient de nous voir conclure brusquement les audiences que nous leur donnons, pour voler à celles auxquelles Dieu nous appelle.» Dans une Lettre qu'elle écrit à une Carmélite; « J'ai gardé au Parloir, dit-elle, les droits de Mad. Louise, de renvoyer mon monde même au milieu d'une conversation,

Digitized by Google

si elle s'allonge trop. » Elle faisoit un accueil gracieux à tous ceux qui avoient à lui parler ; elle les entretenoit sur le ton de la gaîté, et les congédioit sur le même ton : « Vous imaginez bien, disoit-elle à une personne de la Famille Royale, qu'il faut que ce soit le Bon-Dieu qui m'appelle, pour avoir le cœur de vous dire : allez-vous-en. » N'est-il pas vrai, MONSEIGNEUR, (1) disoit-elle à l'Archevêque de Paris, M. de Beaumont, que vous me gronderiez de la belle maniere, si, par la satisfaction que j'ai d'être auprès de vous, je m'avisois de laisser couler l'heure de notre Réfectoire, où je dois aujourd'hui baiser les pieds de nos sœurs ? « Un nombre de ses lettres finissent par ces mots : *L'heure sonne : la cloche m'appelle : je vous quitte pour la regle*, ou autres formules équivalentes, qui expriment le zele de la régularité.

On étoit sûr de plaire à Mad. Louise

(1) Elle étoit encore à la Cour, qu'à l'exemple du Dauphin son Frere elle appeloit ce vertueux Prélat, *Monseigneur*.

Digitized by Google

et de recevoir d'elle le remercîment le plus sincere, en lui faisant remarquer la moindre faute qui lui auroit échappée contre la regle. De son côté, elle regardoit comme un des premiers devoirs de la charité chrétienne de rendre, dans l'occasion, le même office à ses sœurs, et elle n'y manquoit pas. Après une retraite de dix jours, qu'elle fit six semaines avant sa mort, elle disoit à une Religieuse : « Ne craignez-vous pas un peu, en me » voyant sortir de retraite, qu'aux réso- » lutions de fidélité à la regle, que j'ai » dû y prendre pour mon compte, je » n'en aie joint quelques-unes en votre » nom ? » Elle lui fit observer, en même temps, qu'elle n'étoit pas assez exacte à se rendre à certains exercices. Et, sur ce que la Religieuse lui représenta que la cause ordinaire de cette inexactitude étoit que, de l'endroit de la maison qu'elle habitoit, elle entendoit difficilement sonner les heures : « Hé, que ne le » dites-vous, lui répondit la Princesse ? » je puis être votre horloge. » Elle lui en tint lieu, en effet, jusqu'à l'époque où

Digitized by Google

elle tomba malade, comptant pour rien un assujettisement qui assuroit la régularité d'une de ses Compagnes.

Nous avons déjà parlé des heureux effet de ce zele, dans la Princesse Prieure de son Monastere. Elle savoit, prudemment et selon la charité, appliquer les exceptions à la regle; mais nulle considération ne pouvoit l'engager à composer avec le devoir. La mere d'une Novice avoit un si grand désir de voir le Monastere où sa fille devoit s'engager, qu'elle sollicita et obtint un Bref du Pape, qui lui en permettoit l'entrée. Pleine de confiance en cette piece, elle vint la présenter à Mad. Louise, qui la lut et lui dit: « Et nous aussi, Madame, nous » avons un Bref du Pape, que le vôtre » ne révoque pas, et qui nous défend » d'accorder l'entrée de la maison à au» cune personne séculiere, sans le con» sentement unanime de toutes les Reli» gieuses. » Les Parens d'une autre Novice désiroient de voir encore une fois chez eux leur fille, admise à recevoir dans peu l'habit de Carmélite. Madame

Digitized by Google

Louise leur représenta qu'une sortie, en pareille circonstance, étoit sans exemple, et lui paroîtroit d'autant plus dangereuse qu'on ne voyoit pas dans l'Evangile, que celui qui avoit demandé au Sauveur du monde qui l'appeloit, la permission d'aller rendre les derniers devoirs à son Pere, fut revenu, pour suivre sa vocation. Elle ajouta que, toute la grace que la Communauté pourroit faire à la Demoiselle, si elle sortoit, seroit de l'admettre à recommencer ses épreuves.

Il n'étoit pas de sentiment si naturel et si vif que Mad. Louise ne fit céder à ce zele pour la régularité. Dans la circonstance de sa vie la plus douloureuse pour son cœur, lorsqu'un Courrier vint lui annoncer la mort du Roi, son pere, une Religieuse qui étoit auprès d'elle se mettoit en devoir d'aller avertir la Communauté de prier pour le Monarque, bienfaiteur signalé de la maison. « Arrêtez, lui dit Mad. Louise, c'est l'heure du grand silence. » Elle étouffa sa douleur profonde, elle en cacha le sujet à ses sœurs, jusqu'à ce qu'il lui fût permis d'y

Digitized by Google

donner un libre cours sans exposer la régularité. Nous n'ajouterons rien à ce trait héroïque, sinon que tous ceux qui composent la vie de Mad. Louise y sont analogues; et que, si l'on avoit perdu le code des observances religieuses, on le retrouveroit en copiant ses actions. La seule marque à laquelle on distinguât la fille d'un grand Roi, dans un Monastere de Carmélites, étoit un plus grand amour de tous ses devoirs et une ponctualité plus marquée à les remplir.

Ce qui a coutume d'être un aliment de vanité chez les ames vulgaires, la haute naissance, devint un principe d'humilité dans Mad. Louise. Sentant assez que, par-tout on chercheroit à la placer au premier rang, elle prit une résolution plus ferme de se tenir au dernier; et par une de ces erreurs si agréables à Dieu, elle parvint à se persuader que c'étoit celui qui lui convenoit. L'humilité étoit sa grande vertu, celle qui imprimoit, pour ainsi dire, son caractere à toutes les autres; et, depuis sa premiere entrée chez les Carmélites jus-

Digitized by Google

qu'à sa mort, elle ne cessa d'en offrir à ses sœurs des exemples aussi édifians que multipliés.

Lorsqu'elle embrassoit le moyen le plus efficace pour se faire oublier de la Cour et du monde, elle eût désiré que sa qualité de fille de Roi eût pu ne pas la suivre dans son humble retraite. Rien ne la fatiguoit davantage que les attentions et les égards qu'on lui marquoit; elle les appeloit *l'expiation de sa naissance;* elle les repoussoit autant qu'il étoit en elle; et, quelquefois, on la vit s'en affliger jusqu'aux larmes. Le nom qu'elle avoit reçu en Religion étoit le seul qui lui plût. Si quelquefois, contre son inclination, elle ne put refuser d'accepter la Dédicace d'un ouvrage favorable à la Religion, elle imposoit à l'Auteur la condition que le livre seroit dédié, non à Mad. Louise-de-France, mais à la mere Thérese-de-St.-Augustin; et, pour que ce livre eût un mérite de plus à ses yeux, il falloit qu'il lui fût présenté sous la reliure la plus simple, sans dorure, et sur-tout sans armoiries. Nous avons déjà

Digitized by Google

remarqué que, dès les premiers jours de son arrivée chez les Carmélites, elle eût voulu qu'on ne l'appelât plus que du nom de *Sœur*. Elle ne put l'obtenir des personnes du dehors; mais, lorsqu'à force de représentations elle eut engagé sa Prieure à en joindre aux Religieuses de ne plus la qualifier autrement : « Graces » à Dieu, écrivoit-elle à une Prieure de » Carmélites, qui avoit autrefois habité » la maison de St.-Denis, depuis le der- » nier chapitre on m'appelle *ma Sœur*, » nom si doux à mon cœur et à mes » oreilles. Ainsi j'espere, qu'en bonne » fille de St.-Denis, vous vous en sou- » viendrez. »

Elle n'aimoit point que les Prédicateurs lui adressassent la parole, en commençant leurs discours. Un jour qu'elle connoissoit celui qui devoit prêcher, « J'es- » pere, lui dit-elle, que vous ne suivrez » pas la mauvaise méthode de vos Con- » freres, qui se donnent le mot pour » m'humilier en m'apostrophant dans » leurs Sermons : » et, comme le Prédicateur ne paroissoit pas disposé à se ren-

Digitized by Google

dre à l'invitation ; « Puisque vous voulez » aussi, reprit-elle, que les Carmélites » soient des Dames, ne faites pas du » moins de jalouses, et dites : mesdames. » — « Ne soyez pas surpris, écrivoit-elle à un des Supérieurs-généraux de l'Ordre, si je vous appelle Monsieur : je n'ose appeler mon Pere, celui qui m'appelle madame. Vous savez cependant que les titres que la Religion me donne, me sont bien plus précieux que tous ceux que je pouvois avoir dans le monde. »

C'étoit toujours avec les sentimens et sur le ton de l'humilité qu'elle traitoit avec ses Supérieurs ecclésiastiques. Elle demandoit leur bénédiction à genoux, à l'Archevêque de Paris, M. de Beaumont, à M. de la Motte, Evêque d'Amiens, à tous les Supérieurs de l'Ordre, et quelquefois à d'autres pieux Ecclésiastiques. Elle n'avoit encore passé que fort peu de temps chez les Carmélites, qu'elle écrivoit au Supérieur de la maison ? « Une autre grace que j'ai à vous demander, mais qui me tient bien au cœur, c'est de ne plus m'écrire avec *respect* ; ce *respect*

Digitized by Google

me désole et vous ne sauriez croire combien il me fait de peine. » Vers la même époque, elle écrivoit à l'Evêque de Clermont : « Je suis confuse, mon très-honoré Pere, de la bonne idée que vous avez de moi. Vous aurez bien à en rabattre lorsque vous me connoîtrez ; » et, dans une autre lettre au même Prélat ; « Je suis bien honteuse de songer que j'embarrasse mon Supérieur ; mais, avec le temps, vous verrez qu'il n'y a pas de quoi vous imposer, et que la Sœur Thérese-de-St. Augustin, ou une autre Carmélite, c'est la même chose ; à la différence près, qu'elle est la moins vertueuse de toutes... J'ai la volonté, mais il faut m'aider pour devenir un peu bonne. J'ai besoin, pour cela, de vos conseils et de vos prieres. »

Au lieu d'une tentation de vanité, Mad. Louise trouvoit une raison de s'humilier dans le bruit que faisoit la générosité de son Sacrifice. « Il faut, disoit-elle à ce sujet, que le monde ne nous croie pas même propres au Royaume des Cieux, puisqu'il paroît si émerveillé de

Digitized by Google

me voir faire, pour y parvenir, ce que tant d'autres font tous les jours, sans qu'il paroisse s'en apercevoir. » Une Dame de piété lui disoit : qu'il étoit bien admirable, qu'étant d'une santé si délicate, et après avoir été élevée en fille de Roi, elle eût embrassé un genre de vie aussi austere que celui des Carmélites. « Et moi, Madame, lui répondit Madame Louise, rien ne m'étonne plus que votre étonnement; car vous connoissez l'Evangile, et vous savez bien qu'il n'offre aucun secret particulier, ni aux santés délicates, ni aux Enfans des Rois, pour se sauver sans faire pénitence. » Son humilité la rendoit si ingénieuse à diminuer le mérite de ce qu'elle faisoit pour Dieu; et, lorsqu'on la mettoit dans le cas de parler à ce sujet, c'étoit d'un ton si persuadé qu'elle le faisoit, qu'on étoit presque de son avis. Elle prétendoit par exemple, qu'il n'y avoit aucune de ses compagnes qui n'eût sacrifié plus qu'elle, pour se faire Carmélite. « Toutes, disoit-elle, ont fait au moins le sacrifice de leur liberté; mais moi, j'étois esclave à la

Digitized by Google

Cour ; et mes chaînes, pour être plus brillantes, n'en étoient pas moins des chaînes. — On a bien tort, disoit-elle encore, de tant exalter mon sacrifice. Ce qui m'a coûté, n'a jamais été, ni de le faire, ni de l'avoir fait ; mais d'avoir été obligée de passer tant d'années sans pouvoir le consommer ? » Faisant ainsi, sans y songer, l'éloge d'un cœur de tout temps vertueux, et parvenu, par une vie de sacrifices, à compter pour rien celui qu'on pouvoit regarder comme le plus héroïque de tous.

Peu de temps après qu'elle fût arrivée à St.-Denis, et lorsqu'elle portoit encore l'habit séculier, elle fit une seconde réforme dans ses ajustemens, qu'elle avoit déjà réduits au ton de la simplicité. A la vue de quelques petits ouvrages très-curieux, en broderie d'or et d'argent : « Voilà encore, dit-elle, de petites idoles de vanité, qui auroient dû rester dans leur pays. » Elle les jeta au feu.

La princesse portoit jusqu'au scrupule l'attention à écarter tout ce qui pouvoit rappeler l'idée de ce qu'elle avoit été dans

Digitized by Google

le monde ; et il lui sembloit toujours que la justice rendue à son mérite, n'étoit qu'un encens offert à sa naissance. Une Communauté de Carmélites auroit désiré qu'elle obtînt pour l'Ordre la permission de célébrer la fête de Ste. Clotilde ; Mad. Louise répondit à la Prieure : « Que direz-vous de moi, ma chere mere ? Je n'ai pas du tout de dévotion à demander l'office de Ste. Clotilde. Il est vrai qu'elle a été premiere Reine de France... Mais il me semble que cette demande seroit gauche de ma part ; et qu'elle auroit plus l'air d'orgueil que de dévotion. Je redoute tout ce qui rappelle mon ancien rang ; et j'ai une si grande peur de m'y écorcher, que je fuis même les bonnes choses qui pourroient m'en faire souvenir ou en faire souvenir les autres. Je voudrois n'avoir jamais été fille de Roi : il me semble que j'en serois meilleure Carmélite. Du moins n'aurois-je pas le chagrin d'être Prieure ; car c'est bien Mad. Louise qu'on a élue, et non la sœur *Thérese-de-St.-Augustin*, n'en déplaise aux consciences de nos cheres sœurs. »

Digitized by Google

Quelquefois la Princesse oublioit tellement ce qu'elle avoit été, qu'elle oublioit encore que les autres pussent y songer et y avoir égard. Les attentions même les plus communes de la charité, celles auxquelles elle se seroit bien gardée de manquer envers la derniere de ses sœurs, elle les jugeoit excessives et déplacées, lorsqu'elle en étoit l'objet. Facile et indulgente pour tout ce qui la regardoit, jamais elle ne se plaignoit de rien : elle excusoit tout, elle souffroit tout, excepté les égards ; et il eût fallu, pour lui paroître ne pas trop se ressouvenir du rang qui la distinguoit dans le monde, oublier même ce qu'on lui devoit dans le Cloître.

Son humilité lui inspiroit une grande défiance de ses propres lumieres, qui assurément n'étoient pas bornées. Elle ne faisoit rien, pas même le bien qui lui paroissoit le plus désirable, sans avoir consulté. Elle déféroit aux avis de ses Supérieurs avec toute la docilité de l'Enfance ; et, dans son plus grand zele pour la régularité, lorsqu'elle étoit Prieure, on ne la vit jamais s'entêter d'une idée pour

Digitized by Google

pour la maintenir. La plus jeune de ses Religieuses avoit droit, comme la plus ancienne, de lui faire part de ses observations. Tout bon conseil étoit précieux à ses yeux : elle l'accueilloit avec reconnoissance, de quelque part qu'il lui vînt, et de quelque maniere qu'il lui fût donné.

Elle portoit dans l'exercice de l'humilité ce ton de droiture et de franchise, qui écarte jusqu'au soupçon d'affectation, dans une vertu si sujette aux illusions du vice contraire. Ses paroles et ses manieres étoient, comme ses actions, l'expression simple et naturelle de sa pensée ; et, lorsque, suivant la Regle du Carmel, elle rendoit compte de ses négligences et de ses fautes, elle s'accusoit avec si peu de ménagement, et d'un ton si pénétré, qu'on eût été tenté, d'après son aveu, de la regarder, en effet, comme la plus imparfaite des Religieuses de la Communauté.

Sa grande vivacité la portoit quelquefois a parler trop haut, à marcher trop vîte. Elle s'en apercevoit, ou on l'en avertissoit. A l'instant et avec la même promp-

Digitized by Google

titude, elle se soumettoit aux humiliations indiquées pour correctif de ces sortes de manquemens. Dans certaines occasions imprévues, où l'amour-propre humilié a coutume de se peindre dans les Ames immortifiées, ou sous les nuages de la honte ou dans les saillies de l'humeur, la Princesse toujours égale, et sans paroître étonnée de sa fragilité, convenoit ingénument d'une imprudence ou d'une erreur, et voyoit un tort dans un tort, sans y chercher d'autre excuse que celle que trouve la Vertu dans l'humble aveu de sa faute et la volonté de mieux faire. Une Religieuse se plaignoit à Mad. Louise de ce que les progrès d'une Novice, dans les ouvrages de l'aiguille, étoient bien lents. « Vous pourriez, lui » répondit la Princesse, me faire aussi » le même reproche. Il est fâcheux que » M. son Pere ait oublié, comme le mien, » de faire entrer la couture dans notre » éducation. » Le mot ne fut pas sitôt lâché, que Madame Louise, voyant dans ce rapprochement un trait d'orgueil impardonnable, ne crut pouvoir l'expier

Digitized by Google

que par d'humbles excuses, et le désaveu le plus solemnel. Un autre jour, pendant une récréation, Madame Louise, alors Prieure, en avertissant, pour la seconde fois, une Religieuse de se rendre au Parloir, lui dit qu'elle se faisoit attendre. La Religieuse, que la curiosité d'entendre la fin d'un récit commencé retenoit, répondit qu'il arrivoit bien quelquefois aussi à la Mere Prieure de se faire attendre. « Oui, reprit Madame Louise; mais nos raisons peuvent n'être pas les mêmes. » Telle Supérieure se seroit applaudie de sa modération, après s'être contentée d'opposer ce peu de mots simples et vrais au langage de l'irrévérence : mais la Princesse craint d'avoir obéi à l'orgueil, et, à l'instant, elle se prosterne aux pieds de ses Filles, baise la terre, demande pardon de ce qu'elle cherche ainsi à se justifier, et s'écrie : « J'ai toujours été une » orgueilleuse; et, après avoir tout quitté, » je retrouve encore en moi les folles dé» licatesses de l'amour-propre. »

La seule crainte d'avoir dit un mot qui ait pu faire la plus légere peine à une de

Digitized by Google

ses Sœurs, suffisoit pour que Madame Louise lui en fit ses excuses. Sa délicatesse, à cet égard, étoit si grande que, quelquefois, des Religieuses la voyoient à leurs genoux et leur demandant pardon, sans qu'elles sussent pour quel sujet. Comme la derniere des Novices, après avoir été Supérieure, elle demandoit à celle qui lui succédoit la moindre permission à genoux, et se soumettoit, avec la plus édifiante simplicité, à toutes ces pieuses pratiques, qui rappellent la sainte folie de la Croix, et que la Religion cache dans le Cloître aux regards profanes qui s'en scandaliseroient. Dans une de ces Cérémonies destinées à retracer les leçons de l'humilité chrétienne, comme la Princesse se prosternoit pour baiser les pieds d'une Novice, la jeune Personne, dans des sentimens semblables à ceux de Pierre, qui ne peut souffrir que le Sauveur du Monde s'humilie devant lui, recule et pense se trouver mal, en voyant à ses pieds la Fille de son Roi. Madame Louise lui dit avec bonté : "Qu'avez-vous donc, je vous prie ? est-ce que je ne suis

Digitized by Google

» pas votre Sœur, et une Carmélite » comme vous ? »

S'il lui échappoit quelqu'une de ces fautes pour lesquelles il est d'usage que les Filles de Sainte Thérese s'accusent aux pieds de leur Prieure, elle le faisoit de la maniere la plus franche et la plus humble. Il y avoit peu de temps qu'elle avoit quitté la Supériorité, lorsqu'un jour la nouvelle Prieure lui adressa la parole, en pleine Communauté, sur le ton de la réprimande, pour un manquement qui n'étoit pas bien grave. A l'instant même la Princesse, l'ancienne Prieure, se met à genoux, se prosterne, écoute l'avis, qui est assez long; ne laisse pas échapper le moindre signe d'improbation, ni même d'étonnement, et se retire dans le silence du respect. A la premiere occasion, elle remercia cordialement la Prieure du gage qu'elle lui avoit donné de son attachement, et la conjura de le lui continuer.

C'étoit faire une vraie peine à Madame Louise que de rappeler une action, ou de tenir un propos en sa présence, qui pût tourner à sa louange; et, si une Re-

Digitized by Google

ligieuse se permettoit de le faire, elle ne manquoit pas de l'en reprendre. « Il ne convient pas à des Chrétiens, disoit-elle, et sur-tout à des Religieuses, de se tendre des piéges par la flatterie. On nous loue, disoit-elle encore, de nos vertus apparentes, et Dieu nous condamne pour nos défauts réels. » On lui parloit des sentimens de reconnoissance qu'une Abbesse conservoit pour elle. « Je sais à quoi m'en » tenir, répondit-elle, et que tout doit » être admirable en moi, depuis qu'on » m'a fait *bonne renommée, qui vaut* » *mieux que ceinture dorée.* » Peu de temps après la retraite de la Princesse à St.-Denis, l'Enfer, pour détourner l'effet que devoit produire ce grand exemple, suscita des méchans, qui oserent calomnier et son sacrifice et sa vertu, dans des Libelles atroces. Lorsqu'on lui en dit le contenu, bien loin de témoigner aucun sentiment d'aversion, ou seulement de mépris pour les Auteurs, elle se contenta de dire : « Tant de bonnes Ames, » qui ne me connoissent pas, exagerent » le bien qui est en moi, que j'aurois

Digitized by Google

» bien tort de trouver mauvais que d'au-
» tres, qui ne me connoissent pas mieux,
» en exagerent le mal. » On lui disoit que de pareilles Gens étoient bien dignes de châtimens. « Dites plutôt de recon-
» noissance, répondit-elle; car ceux qui
» nous calomnient nous font plus de bien,
» que ceux qui nous flattent; et, quand
» nous prions pour nos Bienfaiteurs, nous
» devons les avoir particuliérement en
» vue. »

Son humilité ne lui permettoit pas d'hésiter, lorsqu'il s'agissoit de faire un sacrifice pénible à l'amour-propre. Une personne qui lui devoit de la reconnoissance et du respect, s'étoit permis à son égard des procédés offensans. Elle le sentit; mais, en l'avouant à son Supérieur, elle ajoute : « A bas la sensibilité. J'ai
» tâché de mettre ce sentiment au pied
» de la Croix, pour ne suivre que ceux
» de la Religion... Pour ce qu'il y a eu
» à donner à Dieu, dans cette affaire,
» cela a été bientôt fait. Je ne m'y suis
» arrêtée que pour pouvoir vous en rendre
» compte. Je traite ces sortes de choses

Digitized by Google

» comme les guêpes qu'on chasse au » plutôt. »

Aucun office dans le Monastere, nous en avons déjà fait la remarque, aucune fonction ne lui paroissoit être au-dessous d'elle. Ballayer, frotter les planchers, laver la vaisselle, servir les Vieilles et les Infirmes, jusqu'à les habiller et nouer les cordons de leur chaussure ; soigner les malades et panser habituellement leurs plaies les plus dégoûtantes, rien de tout cela ne répugnoit à son humble vertu. On eût dit qu'elle se croyoit encore trop honorée, en se plaçant au dernier rang parmi ses Sœurs. Ayant vu un jour une Image qui représentoit une ânesse paissant dans des broussailles : « Voilà, dit-elle, mon vrai portrait, et elle écrivit au bas : *Ut jumentum apud te.* (Je suis devant Dieu comme cet animal.) Elle étoit alors Supérieure, et l'on devoit, suivant l'usage, lui présenter un bouquet le jour de sa Fête, qui n'étoit pas éloigné. Elle parut désirer si sincerement qu'on ne lui en offrît pas d'autre que ce qu'elle appeloit son portrait, qu'on la satisfit,

Digitized by Google

Le désir de s'humilier de ses manquemens, la rendoit attentive à tous les moyens de les connoître. Une ancienne Religieuse recommandable par ses vertus, et qui avoit précédé Mad. Louise dans la Supériorité, avoit soumis à l'examen de sa Prieure les pieuses résolutions qu'elle avoit prises pendant une retraite. La Princesse, après les avoir lues, les remit à la Religieuse, en lui disant : « Il n'y » manquoit qu'un article, mais assez es» sentiel, pour que j'aie cru devoir ré» parer votre omission. » Elle avoit écrit au bas de ces résolutions : « *Je serai fidelle à avertir et reprendre notre Mere de ses fautes.* »

Dans ces dispositions, tous les événemens de la vie servoient d'aliment à son humilité, et l'entretenoient dans la crainte du Seigneur. Après avoir exposé à son Supérieur les moyens qu'elle employoit, pour rappeler au Monastere quelques Religieuses, que le Jansénisme avoit autrefois jetées dans l'apostasie, elle ajoute : « Hélas ! nous n'en avons pas tant fait » qu'elles, en apparence ; mais les pro-

Digitized by Google

» digés de la miséricorde de Dieu n'en
» sont pas moins grands sur nous; et,
» que serions-nous devenues, en bien des
» occasions de notre vie, s'il ne nous eût
» préservées de la mort? Pour moi, en
» mon particulier, je ne puis y penser
» sans frayeur, et sans attendrissement
» sur sa miséricorde à mon égard. Priez-le,
» mon Pere, qu'il ne me traite pas selon
» sa justice, et que je profite des graces
» qu'il m'a faites, et particuliérement de
» celle de ce Jubilé, qui sera peut-être
» le dernier de ma vie. » A l'occasion
des miracles que l'on publioit du Bien-
heureux Labre : « Il est sûr, écrivoit-
» elle au même, que chacun, dans notre
» état, nous avons les moyens de devenir
» aussi Saints que lui, sans aller à Rome.
» Nous n'avons qu'à bien faire tout ce
» que nous faisons, qu'à le faire unique-
» ment pour Dieu. C'est là une vérité
» bien consolante, et en même-temps
» bien terrible, sur-tout pour moi. J'ai
» paru vouloir prendre la vie la plus par-
» faite. Hélas! si j'allois me perdre après
» cela. Priez Dieu, mon Pere, pour que

Digitized by Google

» ce malheur ne m'arrive pas. Vous y » êtes plus intéressé qu'un autre, puisque » vous m'avez reçue dans l'Ordre ; et, » comme votre ancienne Brebis, j'ai plus » de droit à vos prieres que toute autre. »

Le Juste s'avance de vertu en vertu ; et, plus il s'approche de la divine clarté, plus il découvre en lui d'imperfections et de taches. Ainsi vit-on Madame Louise, peu d'années avant sa mort, s'élever, en quelque sorte, au-dessus d'elle-même, courrir avec une ardeur plus marquée dans les voies de la perfection ; et, portant un regard sévere sur le passé, déplorer amerement, et comme des crimes, les moindres imperfections qu'elle découvre dans les années de sa Vie religieuse, ces années si précieuses, l'admiration du monde chrétien et l'édification du cloître. Il faut l'entendre elle-même, dans la pieuse erreur de son zele actuel, calomniant ses vertus passées, et s'accusant d'avoir retardé jusqu'alors la plénitude de son sacrifice. « Ce qui me prouve plus que jamais, écrit-elle à M. l'Abbé Bertin, que le Bon-Dieu me veut toute à

Digitized by Google

lui, c'est que plus je suis fidelle, plus je suis forte et disposée à tout. Rien ne me fatigue davantage à présent que de me reposer; je n'ai plus ni maux d'estomac ni maux de reins : la chaleur même ne m'incommode plus. Ah! mon Pere, il n'y a rien de tel que de prendre une bonne résolution. Non, je ne me consolerai jamais d'avoir été treize ans pour me déterminer à la prendre. Tant il est vrai, comme je l'éprouve, qu'on fait ce qu'il y a de plus fort, et qu'ensuite on saigne du nez pour des miseres. Mais, enfin, le Bon-Dieu a ses desseins et ses permissions. Il y a bien de quoi, en ceci, me tenir dans l'humiliation le reste de ma vie. Priez, mon Pere, pour votre pauvre Fille aînée, qui mériteroit bien d'être au dernier rang dans le Temps et dans l'Eternité. Oui, elle seroit bien heureuse, si elle obtenoit une petite place dans le Paradis, derriere la porte. Ainsi soit-il. Mais elle a encore bien du chemin à faire pour y parvenir. Vous ne me croirez pas. Je voudrois bien que le Bon-Dieu pensât

Digitized by Google

comme vous : mais il sonde le fond des cœurs; il voit tout, rien ne lui est caché. »

Dans une autre Lettre, où elle rend compte à son Supérieur des heureuses dispositions qui l'animent, elle a soin de ne pas s'en attribuer le mérite ; elle en assigne plusieurs causes étrangeres. « Je » le dois encore, dit-elle, à la ferveur de » mes Novices qui, réellement, m'ont » pénétrée de confusion, de les voir si » occupées de Dieu, si détachées de tout, » si mortifiées ; tandis que moi, établie » pour montrer le chemin de la Vertu, » j'étois si loin d'elles. » Enfin, une chose l'inquiete encore dans son humble vertu, c'est de ne pouvoir se dérober aux yeux de ses Sœurs, qui l'apprécient au-dessus de ce qu'elle est. « Ce qui me fait de la » peine, continue-t-elle, c'est qu'on s'en » aperçoit dans la maison, et qu'on pren- » dra cela pour de la sainteté. Oui, c'est » là la seule peine qui me reste. Mais, » que voulez-vous ? il vaut mieux édifier » que scandaliser. Il y aura de quoi faire » de bons actes d'humilité, cette vertu » que je trouve de si dure digestion,

Digitized by Google

» mais si nécessaire au Salut. Redoublez » vos prieres pour moi, mon Pere; j'y » ai grande confiance. »

L'humble Princesse, dans presque toutes ses Lettres, sollicitoit des prieres. Nous en avons déjà cité assez de preuves, pour nous contenter d'y ajouter les traits suivans : « J'ai une grace à vous demander : priez demain pour le Roi, mais de toutes vos forces, et n'oubliez pas la pauvre Carmélite... Vous connoissez les besoins de mon ame, priez Dieu qu'il m'en délivre.... Quand vous êtes sur la Montagne sainte, et que vous parlez à Dieu face à face, dites-lui un mot pour la pauvre Sœur *Thérese-de-St.-Augustin*, afin qu'il lui pardonne ses péchés... Priez pour moi, et recommandez-moi souvent à vos saintes Filles. Si on me connoissoit bien, toutes les bonnes Ames s'empresseroient de prier pour moi.... Il y a aujourd'hui seize ans que j'ai commencé à porter les livrées de Jesus-Christ; mais hélas! que j'ai été infidelle à mon Dieu! priez pour moi. »

On ne sera pas surpris, d'après ces dis-

Digitized by Google

positions, si la vertu qui contrarie le plus le penchant violent de l'homme pour l'indépendance, paroissoit ne rien coûter à Madame Louise. Celle qui étoit accoutumée à commander dans le monde, ne sut plus qu'obéir, en entrant dans le Cloître : et le joug de l'obéissance devint pour elle un joug si doux, que jamais elle ne consentit à en être entiérement déchargée. Nommée Prieure, sa grande peine eût été de perdre quelque chose des avantages de la dépendance ; et elle imagina un moyen d'en conserver tout le mérite. Elle engagea le Supérieur de la maison de lui désigner une Religieuse à laquelle, pour tout ce qui regardoit sa conduite particuliere, elle rendroit l'obéissance, tandis qu'elle-même exerceroit l'autorité sur les autres.

Toujours disposée au sacrifice le plus entier de ses idées et de ses goûts, à la premiere place comme au rang de simple Religieuse, elle ne se permettoit rien qui fût de quelque importance, sans avoir consulté ses Supérieurs, dont les conseils devenoient pour elle des ordres. Il suffi-

Digitized by Google

soit qu'ils lui laissassent entrevoir qu'ils ne pensoient pas comme elle dans une affaire, pour qu'elle se déterminât à penser comme eux; et, s'ils eurent quelquefois à lui parler d'obéissance, ce ne fut que dans les cas où ils vouloient modérer l'ardeur de son zele. L'obéissance alors lui coûtoit, mais elle n'en obéissoit pas moins généreusement. A l'occasion d'une incommodité qui lui étoit survenue, on lui avoit prescrit, comme un adoucissement, un régime qui, par le fait, la gênoit beaucoup et ne la soulageoit pas. Elle obéit et souffrit, sans faire aucune représentation : elle ne s'en permettoit jamais qui tendissent à alléger pour elle le fardeau de l'obéissance. Une Supérieure, un jour, avec plus de zele que de prudence, lui enjoignit d'écrire, pour une affaire, à une Personne en place. La Princesse commença par obéir. Sa lettre écrite, elle représente les inconvéniens qu'elle trouve à ce qu'elle soit envoyée. La Supérieure insiste : Mad. Louise, aussitôt, fait taire sa sagesse et sacrifie ses répugnances; craignant moins de s'exposer à

Digitized by Google.

un reproche d'indiscrétion qu'à celui que lui feroit sa conscience, si elle négligeoit la pratique de l'obéissance.

On se rappelle que la Princesse avoit à peine fait profession, que la Communauté jugea à propos de lui confier la direction du Noviciat. Le Supérieur de la maison, ayant pressenti ses dispositions à ce sujet, elle ne lui dissimula pas la crainte qu'elle avoit qu'un tel fardeau ne fût bien pesant pour son inexpérience; mais elle ajouta: « J'ai fait mes vœux; je ne suis plus à moi, je suis à l'Obéissance. Tout ce que je demande à Dieu, c'est de ne jamais faire une démarche pour rien obtenir ni pour rien refuser. » Etant chargée de l'emploi, elle écrivoit: « Je désirerois bien n'avoir point à répondre des autres, moi qui puis si peu répondre de moi-même; mais je suis tranquille, parce que j'obéis. » C'est ainsi que, dans les choses qui contrarioient le plus ses sentimens et sa maniere de voir, elle accompagnoit les observations que lui suggéroit sa conscience d'une résignation absolue à tous les sacrifices de l'obéissance. Ayant appris

Digitized by Google

que ses Compagnes, contre l'usage ordinaire, songeoient à l'appeler de nouveau à la Supériorité, trois ans seulement après qu'elle en eut été déchargée, elle crut devoir engager M. l'Abbé Bertin à les détourner de leur projet. En lui exposant ses motifs : « Ce n'est, je pense, lui écrivoit-elle, ni fausse humilité, ni paresse qui me fait parler. L'emploi que j'ai, (celui de Maîtresse des Novices) et que, vraisemblablement, on me laissera, n'est pas de moindre importance; et le travail n'en est pas petit. Je sais que je suis sous l'obéissance, et j'espere travailler toute ma vie sous l'obéissance, soit d'une façon ou d'une autre : et, si j'insiste sur la continuation du Priorat entre les mains de notre mere, c'est parce que cela seroit sûrement ainsi, sans que l'on pût penser autrement, si je n'avois pas été jadis *Madame Louise*; c'est parce que la Communauté est dans d'excellentes mains, et qu'elle le sent bien... Je suis dans la sincere résolution, mon Pere, de devenir bonne Religieuse. Secondez la grace de Dieu, en me procurant de vivre

Digitized by Google

encore ces trois ans sous l'obéissance. Vous ferez mon bonheur en cette vie, et vous l'assurerez pour l'autre, car je suis bien résolue, sur-tout depuis deux mois, de profiter des graces que Dieu me fait; et je crois pouvoir vous assurer que, depuis ce temps, je commence à travailler tout de bon à devenir Carmélite. » Après quelques autres réflexions, elle ajoute : « Tels sont, mon Pere, mes vrais sentimens, mes besoins spirituels et temporels. Au nom de Dieu, secourez ma foiblesse, et la bonne volonté que j'ai de faire ce que je pourrai. Quoique vous ayiez un grand goût pour la soumission à la volonté de Dieu, vous ne voudriez pas faire de moi une Martyre de l'obéissance. Sur ce, je vous laisse, mon Pere, à réfléchir avec le Bon-Dieu sur ce qui sera du plus grand bien pour mon ame... Au reste, *fiat voluntas*. Pourvu que nous arrivions au Ciel, c'est l'essentiel. Mais, pour y arriver, il faut se corriger de tel et tel défaut, acquérir telle et telle vertu; et c'est à quoi je veux travailler. »

Chargée, tout à-la-fois, de la direc-

Digitized by Google

tion du Noviciat et du temporel de la maison, après avoir exercé la Supériorité pendant six ans, Madame Louise, avec toute l'exactitude et la simplicité d'une Novice, se rendoit à toutes les heures du jour auprès de sa Prieure, tantôt pour lui rendre compte de la conduite de ses Eleves, tantôt pour prendre son avis sur les dépenses à faire pour la Communauté, ou bien pour recevoir d'elle les moindres permissions. J'eus l'avantage d'être un jour moi-même témoin de la religieuse exactitude de la Princesse à cet égard. Je lui présentois l'*Histoire du Roi de Pologne*, son Aïeul : « Pardon, M. l'Abbé, me dit-elle ; il faut que, pour mon étourderie, je vous quitte un instant. Je viens de demander à notre Mere de venir au Parloir ; je savois pourquoi j'y venois, et j'ai oublié de lui demander la permission de recevoir votre Ouvrage. » Frappé d'une si grande ponctualité aux observances, je marquai quelque surprise à un Ecclésiastique attaché à la maison, de ce que Madame Louise n'avoit pas au moins le petit privilége de pouvoir ac-

Digitized by Google

cepter provisoirement un présent de cette nature, sauf à en soumettre ensuite la disposition à sa Supérieure. « Vous connoissez peu, me répondit-on, combien la sainte Princesse a l'esprit de son état, et jusqu'où elle en porte la perfection. Il lui seroit, sans doute, bien facile de se munir de ces permissions générales : elles lui ont même été offertes ; mais elle trouve trop d'avantage à sentir l'impression immédiate de l'obéissance, et elle est bien-aise d'augmenter le trésor de ses mérites en répétant, à toutes les heures du jour, les actes de soumission qui lui rappellent sa dépendance. »

Tous les autres sacrifices coûtent moins à la nature que celui de la volonté propre ; et l'offrande des commodités de la vie est une offrande facile, pour l'Ame qui a su faire à Dieu celle de sa liberté. Elevée au sein de l'opulence, Madame Louise ne rappeloit à ses Sœurs son éducation et sa naissance, que par le contraste d'un dépouillement plus absolu. Ce n'étoit pas seulement avec résignation, c'étoit gaîment et avec joie qu'elle sup-

Digitized by Google

portoit les privations et tous les inconvéniens attachés au genre de vie qu'elle avoit embrassé. Comme les Carmélites n'ont qu'un lit fort étroit dans leur étroite cellule, il arrivoit souvent à la Princesse, dans les commencemens de son séjour dans le Monastere, de donner de la tête contre le mur, pendant le sommeil, et même de se trouver par terre. On lui suggéra divers moyens faciles de parer à ces inconvéniens; mais, ne voulant s'écarter en rien de l'esprit de Ste. Thérese, elle s'y refusa, en disant, qu'il falloit bien qu'elle apprît à devenir Carmélite la nuit comme le jour. Elle consentit seulement, après en avoir reconnu l'indispensable nécessité, non pas à ce qu'on fit pour elle la dépense d'une paillasse neuve, mais à ce qu'on élargît celle qui étoit à son usage. Rien ne parut jamais l'étonner dans le séjour de la pauvreté. Celle qui, toute sa vie, avoit été vêtue des habits somptueux de la mollesse, on la voyoit porter, comme toutes ses Compagnes, des chemises de serge commune; et ses draps de lit étoient de la même

Digitized by Google

étoffe. Elle avoit pour bas des chausses de grosse toile, pour souliers des pantoufles de cordes sans talons ; et son vêtement étoit d'une bure grise la plus grossiere. Elle n'avoit jamais qu'une seule robe à son usage. Quand elle étoit percée, elle la raccommodoit. Pendant dix-sept ans qu'elle fut Carmélite, elle n'en usa que trois, et porta la derniere l'espace de huit ans. Rien ne peignoit mieux la pauvreté que ce vieil habit de la Princesse, alors Prieure. Elle l'avoit rapetassé en plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve ; ce qui le rendoit de différentes couleurs. Une jeune Religieuse, qui vouloit l'engager à s'en donner un neuf, lui disoit que la Communauté seroit honteuse si quelqu'un de la Famille Royale la voyoit si mal habillée. Mad. Louise la reprit de cette fausse délicatesse, et lui dit : « Depuis quand donc seroit-ce une honte de suivre l'esprit de notre saint état ? Ma Famille ne sait-elle pas que j'ai fait vœu de pauvreté, et que c'est, surtout, dans la Place que j'occupe qu'on doit en donner l'exemple ? » Elle le donna

Digitized by Google

dans toutes les Places et dans tous les temps.

Chez les Carmélites, l'usage du linge est commun entre toutes les Religieuses, et l'on savoit que Madame Louise ne vouloit pas de distinction. Dès qu'elle eut pris l'habit, on ne lui donna plus que le linge de la maison, qu'on avoit soin, cependant, de lui choisir neuf. La Princesse s'en étant aperçu, demanda s'il étoit d'usage que les Novices rabbatissent les coutures pour les autres? Elle ajouta que, dans ce cas, elle rendroit bien volontiers ce petit service aux vieilles Meres; mais qu'elle seroit très-fâchée qu'on pût avoir d'autres motifs en lui faisant essayer tout le linge neuf. Quand on vit que cette attention n'étoit pour elle qu'une vraie peine, on la lui épargna. Le linge, ou les vêtemens qu'on lui présentoit pour son usage, étoient toujours trop bien conditionnés ou trop fins à son gré. Elle portoit des voiles rapiecetés; et, lorsqu'elle avoit le choix, elle ne manquoit pas de préférer ce qui annonçoit le mieux la pauvreté. Une jeune Religieuse, à portée

Digitized by Google

portée de juger de sa prédilection pour ce qu'il y avoit de plus grossier ou de plus vieux dans tous les genres de vêtemens, lui disoit qu'elle ne désespéroit pas de la voir, quelque jour, s'affubler d'un torchon en guise de voile. « Je vous avoue, ma sœur, lui répondit Mad. Louise, que j'aimerois mieux le faire que de m'éloigner le moins du monde de la simplicité de notre Sainte mere. » Un jour qu'elle se trouvoit gênée dans des pantoufles trop étroites, elle en trouva par hazard une paire de vieilles fort mal propres, pour avoir été à l'usage d'une sœur du voile blanc employée à la basse-cour. Elle s'en empara, les trouva très-commodes et ne voulut pas qu'on lui en procurât d'autres.

La Cellule que la Princesse habitoit, lors même qu'elle étoit Prieure, n'étoit ni plus grande, ni moins pauvre que les autres. Un Crucifix, trois Images de papier, une chaise de paille et une petite table de bois en faisoient tout l'ameublement, avec son lit; c'est-à-dire, une paillasse de longue paille bien piquée,

Digitized by Google

et presque aussi dure que les planches qui la soutenoient. Pendant quelque temps, elle occupa la cellule la plus triste et la plus incommode qu'il y eût dans la maison. On lui proposoit d'y faire faire plusieurs réparations, qu'elle eût jugées nécessaires pour toute autre Religieuse; elle les regarda comme inutiles pour elle-même, et ne souffrit pas qu'on les fît. Ses croisées joignoient si mal que le vent éteignoit sa lampe: elle les calfeutroit avec du papier, obligée de recommencer l'opération chaque fois qu'elle les ouvroit. Une Religieuse, pour écarter l'humidité de cette cellule y avoit quelquefois porté un réchaud, dans l'absence et à l'inçu de Mad. Louise. La Princesse, l'ayant un jour surprise dans cet exercice de charité, l'en réprimanda comme d'une grande faute contre l'esprit de pauvreté: « Que feront donc les gens du monde, lui dit-elle, si des Carmélites cherchent à se défendre, par de telles précautions, contre l'influence des saisons que Dieu fait? » Dans un temps où elle étoit malade, et tenoit le lit à l'infirmerie, on lui proposa de passer dans l'appartement

Digitized by Google

où elle recevoit la famille Royale : ce qu'elle refusa hautement. Les Princesses ses sœurs l'étant venu voir, joignirent leurs représentations à celle des Religieuses, et lui dirent, qu'elle seroit bien plus commodément en cet endroit; « Oh ! *plus commodément*, répondit-elle, cela n'est pas douteux ! mais le plus commode n'est pas ce qu'on vient chercher ici ; et en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on est Carmélite. » Lorsque les Princesses furent sorties, elle dit à la Religieuse chargée de la soigner : « Si cependant ma maladie devenoit bien sérieuse, et que mes sœurs fissent de nouvelles instances, peut-être faudroit-il charitablement, et pour ne pas trop les contrister, me rendre à leur désir ; mais songez bien au moins, qu'en ce cas, il faudroit commencer par transporter le lit de l'infirmerie, et que je ne consentirois jamais à en avoir d'autre. »

En apportant l'aisance dans le Monastere de St.-Denis, Mad. Louise y avoit apporté, plus qu'aucune autre Religieuse, l'esprit de dépouillement et de

Digitized by Google

pauvreté ; et l'on eût dit, qu'avoir donné plus à la maison, étoit une raison pour elle d'y dépenser moins. La pension que lui faisoit le Roi, étoit tellement la pension de la Communauté, que jamais elle ne demanda qu'il en fût fait la moindre distraction, pour être employée suivant ses vues particulieres. Elle se seroit même fait scrupule de suggérer l'application des aumônes, dont cette pension fournissoit les fonds. Dans le temps qu'elle étoit Prieure, l'entiere disposition en étoit également réservée au Supérieur de la maison et au vœu général de la Communauté. Un procès-verbal de visite, faite en 1781, porte que les Carmélites de St.-Denis emploient une partie de leurs revenus au soulagement des Pauvres. « Nous avons vu avec consolation, y est-il dit, que l'augmentation de leurs revenus n'a rien changé à leur maniere de vivre simple et modeste, et ne leur a rien fait perdre de l'esprit de pauvreté, dont la Révérende mere *Thérese-de-St.-Augustin* leur donne de grands exemples.» Ce n'étoit pas assez pour elle d'avoir

Digitized by Google

renoncé à toute espece de propriété, elle craignoit encore de trop s'attacher aux choses même dont elle avoit l'usage ; et, pour peu qu'elle crût y être affectionnée, elle cherchoit l'occasion d'en faire le sacrifice. C'est ainsi que certains petits présens, qu'elle recevoit quelquefois avec permission, elle s'en privoit aussi-tôt par vertu.

Comme le monde connoît peu jusqu'où s'étend l'esprit de dépouillement pour la vraie Religieuse ; Mad. Louise, dans laquelle on voyoit toujours la fille du Roi, étoit encore excédée dans sa retraite, de sollicitations et de demandes indiscretes, dont elle ne pouvoit se défendre qu'en alléguant les devoirs et l'esprit de son état. « C'est la plus grande pauvreté que puisse pratiquer la fille du Roi, écrivoit-elle, dans une de ces occasions, que de ne pouvoir plus faire de bien à personne. Aussi est-ce par ce côté que la pratique de cette vertu me coûte le plus ; une Carmélite ne manquant jamais de rien pour elle-même, quoiqu'elle n'ait que le juste nécessaire. Si j'ai joui autrefois du

Digitized by Google

bonheur de faire des heureux, en me consacrant à Dieu, je lui ai sacrifié jusqu'à cette douceur. » Dans une lettre à la Prieure des Carmélites de Moulins. « Sans cesse, dit-elle, on vient me demander, soit des graces, soit l'aumône. Je réponds que je n'ai que la nourriture et le vêtement que la Communauté veut bien me donner: que je ne me mêle de rien que de dire mon Bréviaire, de balayer et d'écouter les sœurs, où que je ne me mêle que des affaires de l'Ordre. Si on me demande de l'argent, je donne la charité du Couvent: 2 sous, 12 s., 24 s.; cela ne passe jamais trois livres. » Un jour que la pieuse Supérieure conversoit familierement avec ses filles; « Ne craignons pas, leur dit-elle, de nous appauvrir nous-mêmes pour le soulagement de nos pauvres maisons. L'abondance perd les Communautés, le travail et la pauvreté les soutiennent. Peut-être qu'après moi ma famille se souviendra encore de vous; mais je conseille à celles qui me survivront de ne jamais chercher à se faire des protections à la

Digitized by Google

Cour. J'ai quitté ce pays-là pour faire mon salut : celles que des vues humaines y conduiroient mettroient le leur en grand danger. »

Lorsque Madame Louise eût été élue Prieure pour la premiere fois, on fit réparer plusieurs parties de bâtimens qui tomboient de vétusté. Les ouvriers, songeant qu'ils travailloient dans une maison habitée par une Princesse, croyoient pouvoir s'écarter des regles de la simplicité prescrite chez les Carmélites. L'un d'eux, chargé d'arranger la chambre intérieure du tour, s'étoit avisé d'en façonner la boiserie. Mad. Louise lui fit des reproches sur ce qu'il s'étoit donné plus de travail qu'on ne lui en avoit commandé, et lui enjoignit de recommencer l'ouvrage, sans y mettre aucun ornement. Mais, celui-ci, ayant représenté que les planches étoient coupées et ajustées pour l'endroit, et qu'il seroit bien dur pour lui d'en supporter la perte : « Hé bien, lui répondit Mad. Louise, passez-donc le rabot sur ces gentillesses, qui ne conviennent point dans nos maisons ; ou bien,

Digitized by Google

ce qui est plus simple encore, mettez-les à l'envers : » ce qui fut exécuté. Un autre, ayant reçu ordre de faire les croisées d'un appartement, les disposa à la moderne, pour recevoir de très-grands carreaux; et, comme la Religieuse, chargée de surveiller les ouvrages de la maison n'avoit pas réglé la forme de celui-ci, Mad. Louise crut qu'il étoit juste de le recevoir tel qu'il étoit; mais, jugeant, d'un autre côté, qu'il seroit contraire à l'esprit de pauvreté que des Carmélites fussent exposées à casser des carreaux de grand prix, elle décida que le vitrier, à chaque place destinée à en recevoir un seul, en mettroit quatre, qu'il adapteroit avec des plombs.

Lorsque, par égard pour le Roi, qui entroit souvent dans le Monastere; et quelquefois, d'après le désir qu'il en marquoit, la Princesse, alors Prieure, jugeoit convenable de faire quelque réparation dans les bâtimens; après avoir pris l'avis du Supérieur de la maison et de la Communauté, elle veilloit elle-même à ce qu'on ne s'écartât pas dans l'exécution,

Digitized by Google

de la simplicité religieuse. L'Architecte du Couvent lui ayant présenté le dessein d'une rampe qui devoit border un escalier, construit particuliérement pour l'usage du Roi et à ses frais, elle écrivoit à ce sujet à M. l'Abbé Bertin. « J'ai trouvé cette rampe trop belle pour une maison pauvre, et j'ai été effrayée quand j'ai su qu'elle seroit de mille écus. J'ai demandé le plan d'une autre qui ne coûtera que cent francs. » Louis XV, à-peu-près dans les mêmes circonstances, ayant proposé aux Religieuses de faire rétablir le plancher dégradé de leur Chœur, quelques-unes d'entr'elles auroient été d'avis qu'on n'épargnât rien pour rendre le plus beau possible ce plancher, qui ne devoit rien coûter à la maison. « Pour moi, dit Mad. Louise, » je désirerois qu'il n'y en eût pas de » plus simple dans aucune maison de » l'Ordre, et que notre Monastere pût » toujours être cité comme un modele » de l'esprit de notre Sainte Mere. »

Il eût été difficile, en effet, de trouver une Communauté de Carmélites où le

Digitized by Google

vœu de pauvreté fût plus religieusement observé qu'à St.-Denis. Mad. Louise n'autorisoit, étant Prieure, que les dépenses de nécessité, d'utilité reconnue ou de charité. Quant aux dépenses de table et d'économie, elle s'en tenoit à ce qui étoit déterminé par la regle ou fixé par l'usage. Je vois, par exemple, qu'elle ne permettoit pas à la pourvoyeuse de la maison d'employer au-delà de huit livres par jour pour l'achat du poisson qui devoit nourrir sa nombreuse Communauté; et l'on sait combien cette denrée est chère à Paris. Les primeurs et les plus beaux fruits du jardin n'étoient pas pour les Religieuses; la Princesse les faisoit vendre au profit des plus pauvres Communautés de l'ordre. Je lis dans une de ses lettres à une jeune Carmélite: « Je » puis vous assurer que nous ne sommes » ici ni mieux vêtues, ni plus délicate- » ment nourries qu'on ne l'est dans nos » autres Monasteres. Tout ce que nous » épargnons est pour soutenir nos pau- » vres maisons; nous vendons même, pour » cela, le meilleur fruit de notre jardin. »

Digitized by Google

C'est ainsi que, née dans la pourpre et nourrie dans l'opulence, la fille des Bourbons, par ses instructions et par ses exemples, appeloit ses Compagnes à la pratique la plus parfaite d'une vertu dont le nom même est ignoré dans le Palais des Rois. Plus attentive à multiplier les sacrifices de la pauvreté volontaire que ne l'est la Religieuse imparfaite à les mitiger, elle donnoit la plus grande extension au vœu qu'elle avoit fait de cette vertu, et condamnoit sans ménagement toute espece de réserve, de quelque prétexte qu'on la colorât. Elle blâma, un jour, une Religieuse, qui eût souhaité qu'on destinât à faire prier Dieu pour elle, après sa mort, la somme que les Carmélites sont dans l'usage de consacrer à l'impression de la lettre circulaire, par laquelle elles se donnent avis de la mort de leurs sœurs. « Une Carmélite, dit-elle, qui ne peut disposer de rien pendant sa vie, doit encore moins se permettre de manifester des dispositions qu'elle voudroit qu'on réalisât après sa mort. Ce n'est point à une prévoyance avare, c'est à la Providence et à la charité de ses sœurs qu'elle

Digitized by Google

doit s'en remettre du soin de faire prier pour son ame. « Mad. Louise reprit quelquefois des Religeuses du désir qu'elles témoignoient d'entendre les Prédicateurs qui avoient le plus de célébrité. Ce sentiment, selon elle, blessoit l'esprit de pauvreté, et mettoit obstacle à la grace. Elle prenoit plaisir à louer ceux qui prêchoient avec zele et simplicité. « Dieu, disoit-elle, » accorde des applaudissemens aux grands » Orateurs; et, aux bons Missionnaires, » le don de toucher les cœurs. »

Dans des dispositions si analogues à la sainteté de ses engagemens, la Princesse mettoit au nombre des grandes faveurs que le Ciel lui avoit accordées en Religion celle d'avoir un jour reçu l'aumône en personne. Une bonne ame, qui, en passant par St.-Denis, vouloit faire son aumône à une pauvre Communauté religieuse, demanda à parler à la Religieuse chargée de recevoir pour la maison: c'étoit alors Mad. Louise. Elle lui offrit une très-modique somme, en se recommandant aux prieres de la Communauté: « Dieu vous le rende, lui répondit hum-

Digitized by Google

» blement l'auguste Mendiante ; je vous » promets que nos sœurs et moi nous » prierons bien pour vous ; » et, par ses soins, la promesse eut tout son effet.

On peut dire que la sainte Princesse portoit jusqu'à un pieux excès l'amour de la pauvreté. On la vit calculer jusqu'au prix des soins jugés nécessaires pour sa santé, et dire, sur le ton de la conviction, que c'étoit, sans doute, parce que les Carmélites ne doivent pas laisser perdre les choses même les plus viles, qu'il lui étoit permis de laisser soigner sa santé par un Médecin. Mais, ce qui paroissoit en elle plus admirable encore que la vertu de pauvreté, c'étoit la maniere dont elle la pratiquoit, avec un air toujours content et satisfait, un ton d'aisance et de gaîté qui charmoit. Elle se jouoit, si l'on peut ainsi parler, avec l'héroïsme de la vertu. Le trait suivant nous a paru bien remarquable. La Princesse se trouvoit à l'infirmerie, au moment où une Religieuse venoit de prendre un vomitif. L'infirmiere n'apportoit pas assez vîte le vase nécessaire en pareille circonstance ;

Digitized by Google

et c'est une faute contre la pauvreté, chez les Carmélites, quelque simples que soient les meubles et effets de la maison, de les laisser tacher ou salir. Mad. Louise, vu l'urgence, s'approche de la malade, lui présente les mains en forme de vase, et lui dit : « Point de façon, ma sœur, servez-vous de cette cuvette en attendant l'autre. » Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; et Mad. Louise ajoute, en riant : « Vous allez voir qu'un peu » d'eau fera mon affaire; et notre plan» cher n'est point gâté. »

Toujours guidée par les mêmes motifs de Religion; et, parce qu'une vie pauvre est essentiellement une vie laborieuse, la Princesse s'appliquoit au travail avec une constance infatigable. Aucune Religieuse ne s'acquittoit avec plus de zele et d'exactitude des devoirs attachés à son emploi particulier; et, quelquefois elle en réunissoit deux. Ainsi la viton chargée, en même temps, du Noviciat et de la Dépense; de la Supériorité et du Noviciat. Obligée, suivant les Constitutions du Carmel, de rem-

Digitized by Google

placer la Prieure qui étoit morte, parce qu'elle l'avoit immédiatement précédée dans le même emploi, elle écrivoit à ce sujet à une Religieuse. « Si vous voulez » savoir mon petit secret, j'ai gardé mes » Novices. Je m'en tirerai comme je pour- » rai, Dieu aidant.... Il faut qu'il me sou- » tienne ou qu'il me donne son saint Pa- » radis. Il n'y a pourtant pas encore » d'apparence que ce soit de sitôt; car, » au milieu de toutes ces traverses, je me » porte bien : je sens d'ailleurs que je » suis encore bien loin de le mériter. »

Quoique Mad. Louise eût pour principe de ne se mêler au-dehors que d'affaires qui intéressassent la Religion ou son ordre; comme on s'adressoit à elle de toutes parts, et que sa charité ne se refusoit à aucune bonne œuvre compatible avec son état, sa correspondance devenoit un travail, qui eût occupé seul une personne moins active. Elle écrivoit elle-même toutes ses lettres; et, quelquefois encore, elle servoit de secrétaire à ses compagnes. La Prieure d'une maison étrangere lui demandant des nouvelles

Digitized by Google

d'une affaire dont elle l'avoit priée de se charger, la Princesse lui répondoit : « Je ne vous ai pas accusé la réception des papiers que vous m'avez adressés ; mais je les ai envoyés à N. J'en ai à tant de monde qu'à la fin de la semaine je ne sais plus à qui j'ai récrit. Autrefois j'en tenois registre, mais cela me prenoit trop de temps, et je vous dirai que le nombre de mes lettres m'a effrayée. Lors de la fondation d'Alençon, cela alloit à deux mille; et encore dit-on que je ne suis pas exacte à répondre. » Ce que l'on disoit n'étoit pas sans fondement; car ne pouvant suffire aux occupations qui de toutes parts appeloient son activité, elle avoit soin de placer toujours le précepte avant le conseil, et n'hésitoit pas à sacrifier les relations même de la vertu aux observances de son état. C'est ce qu'elle faisoit connoître à un Evêque dont elle estimoit le mérite et la piété, en s'excusant auprès de lui de ce qu'elle ne lui écrivoit pas plus souvent. « Si je donnois tant de » temps à l'écriture, lui dit-elle, il fau» droit que l'observance en souffrît; or,

Digitized by Google

» je crois qu'elle est plus utile aux autres » et à moi-même que l'écriture ; et je suis » sûre que vous m'approuverez, sur-tout » lorsque je vous avouerai ingénument » que, lorsqu'on a passé trente ans à la » Cour, c'est cette parfaite observance » qui coûte le plus, non pas tant pour la » fatigue, mais pour l'assujettissement. »

S'il arrivoit qu'après avoir satisfait aux devoirs que lui imposoit son état ou que lui prescrivoit sa charité, la laborieuse Princesse pût disposer encore du moindre petit instant, on la voyoit aussi-tôt, l'aiguille à la main, travaillant pour la maison ou pour les besoins des Pauvres : ou bien elle aidoit quelqu'une de ses sœurs dans son emploi. On eût dit qu'elle n'étoit entrée dans le Monastere que pour y être la servante de toutes. Prieure et Maîtresse des Novices, souvent elle ne punissoit la négligence qu'en la suppléant. Une Religieuse, une sœur du voile blanc qui trouvoit son travail fait, sa cellule arrangée, en concluoit qu'elle devoit en remercier Mad. Louise. Il falloit qu'elle fût malade pour cesser de travailler ; car

Digitized by Google

elle le faisoit encore lorsqu'elle n'étoit qu'incommodée, assurant que le travail devenoit pour elle un soulagement. Le travail la suivoit jusqu'au Parloir, où elle profitoit de l'avantage de n'être pas vue du dehors pour s'occuper, en entretenant les personnes qui avoient à lui parler. J'eus un jour l'occasion d'être moi-même témoin de cette exactitude de la Princesse à économiser son temps. Comme elle faisoit un certain bruit, que je devois entendre; « Vous ne savez pas, » me dit-elle, ce que je tripote? » Elle me fit connoître ce qu'elle faisoit, et elle ajouta: « Si je ne mets pas à profit » tous mes momens, la besogne me ga- » gne, et je ne puis plus me retrouver. » Travailler, et travailler sans cesse étoit devenu pour elle un vrai besoin: « A » peine ai-je fait une chose, disoit-elle » à une personne de confiance, que je » sens que Dieu m'en demande une au- » tre, et puis encore une autre après; » en sorte que je ne pourrois rester un » seul instant dans l'inaction, sans une » résistance positive à la voix de ma

Digitized by Google

» conscience, qui me crie continuelle-
» ment d'employer le temps à gagner
» l'Eternité. » A l'occasion de certains jours de recréation que la regle accorde tous les ans aux Carmélites, elle écrivoit à une Religieuse du dehors : « Vous
» croyez que je m'en suis bien donné
» pendant nos *Licences*; hé bien, vous
» vous trompez : elles ont été partagées
» entre mes lettres, mes Novices et mes
» comptes. Mais, lorsqu'on fait son de-
» voir, on est toujours contente. Je vou-
» drois seulement que les jours eussent
» plus de vingt-quatre heures, ou que
» l'on me permît de dormir une heure de
» moins. » On lui représentoit un jour qu'elle s'excédoit par trop d'ardeur et d'assiduité au travail. « Travailler et
» prier, répondit-elle, voilà notre état :
» tout le temps que je resterois les bras
» croisés, je cesserois d'être Carmélite. »

Lorsque la Princesse étoit Maîtresse des Novices, elles ne recommandoit rien tant à ses Eleves que l'application au travail, et la constance à combattre les inclinations de la nature, amie du repos.

Digitized by Google

« Quand je me sens fatiguée et tentée » de rester dans l'inaction, leur disoit-» elle, je regarde notre Cloître, où mon » corps doit se reposer jusqu'au Juge-» ment dernier. Cette pensée me rend le » courage, et je ne songe plus à écouter » ni le chaud, ni le froid. » Parmi plusieurs avis qu'elle avoit donnés par écrit à une de ces jeunes personnes, je trouve ceux-ci : « Plus on aura ici de charité pour vous, moins vous devez vous écouter vous-même. Quand je suis entrée dans la maison, si j'eusse voulu me croire, j'aurois toujours été malade. Un office sonnoit, j'avois la migraine ; le temps de l'oraison approchoit, je me trouvois bien foible. Mais je me faisois un peu de violence ; j'allois à l'Office et à l'oraison. Je n'y étois pas plutôt que mon mal devenoit supportable, si bien que, quelquefois, je l'oublioit. L'Eté, comme nous nous levons plus matin, je me sentois de grands maux de cœur, qui m'invitoient fortement à me rendre au sommeil ; je me donnois bien de garde d'en rien faire, et, dès que j'avois pris l'air, j'étois

Digitized by Google

guérie. Je vous dis ceci, afin que vous vous teniez en garde contre votre corps, qui aime ses aises; contre le Diable, qui veut nous détourner de nos exercices; et aussi, contre la charité de nos sœurs, qui, en se portant sur les besoins de notre corps, peut devenir funeste à notre ame. Une Religieuse ne doit pas trop facilement se croire malade; et, lorsqu'elle n'est qu'incommodée, elle doit se réjouir en silence, d'avoir quelque chose de plus que ses sœurs à offrir à son divin Epoux. »

Etant Supérieure, Mad. Louise veilloit avec le plus grand soin à ce que toutes ses filles s'occupassent assidument, suivant leurs talens et leurs forces; et, lorsque, sans négliger les travaux nécessaires pour la maison, elles pouvoient économiser encore quelques momens, elle les engageoit à entreprendre différens ouvrages, qu'elle faisoit vendre au profit des maisons de l'ordre les plus indigentes. Quoiqu'elle connût tous les travaux délicats de l'aiguille, le travail qui paroissoit lui plaire le plus, c'étoit celui qui lui rap-

Digitized by Google

peloit le mieux qu'elle avoit fait vœu de pauvreté. Ainsi la voyoit-on travailler de préférence sur le vieux; raccommoder le vieux linge de cuisine, les vieilles chausses et toutes les vieilles hardes de ses compagnes. Ayant appris qu'une jeune Religieuse avoit marqué quelque répugnance pour le travail de ce genre, dont on l'avoit chargée, la Princesse, alors Prieure, l'appela en particulier, et lui dit: « Apportez-moi bien secrettement » votre tâche: je la remplirai et vous la » rendrai, sans que la Communauté en » sache rien. » Enfin, portant jusqu'au dernier soupir l'amour du travail, de la pauvreté et des Pauvres, l'avant-veille de sa mort, elle travailla encore pendant plusieurs heures à façonner du linge, destiné à une pauvre femme de St.-Denis.

Les vœux religieux, quand ils ont pour interprète une vraie fille de Ste.-Thérese, embrassent tous les genres de mortifications et de privations, d'austérités et de sacrifices, qui peuvent rappeler à une ame chrétienne qu'elle a pour modele un Dieu expirant sur la Croix. Mad. Louise

Digitized by Google

qui, avant son entrée dans le monastere, connoissoit assez la nature des engagemens qu'elle vouloit contracter, ne parut éprouver d'autre mécompte, dans le détail de la pratique, que celui d'une plus grande facilité qu'elle n'auroit imaginée. Son zele vit toujours couler le lait et le miel dans la même terre qui n'offre à la lâcheté ombrageuse que des Monstres dévorans. C'est un fait connu de toute la France, que la santé de la Princesse, toujours foible et chancelante parmi les délices de la Cour, se fortifia et s'affermit par le genre de vie du Carmel; c'est-à-dire, huit mois de jeûne dans l'année; une abstinence perpétuelle qui, souvent, s'étend jusqu'aux œufs, beurre et laitage; sept heures de Chœur chaque jour; et, le reste du temps, travail, obéissance, mortifications, privations, silence et priere.

Ennemie de toute espece de distinctions, Madame Louise l'étoit sur-tout de celles qui auroient tendu à la soustraire à quelques-unes des austérités

Digitized by Google

en usage dans le Monastere. Il n'y avoit pas long-temps qu'elle l'habitoit, lorsque M. l'Abbé Bertin, effrayé du nombre d'Infirmes qu'il y voyoit, en attribua la cause à un surcroît d'austérités particulieres à cette maison ; et, de l'avis de l'Archevêque de Paris, M. de Beaumont, il se proposa de les interdire. Lorsqu'il s'ouvrit sur son projet à Mad. Louise : « Je vous entends, lui dit la Princesse, et je vous vois venir : il convient, par ménagement pour *Mad. Louise*, que le relâchement s'introduise dans cette maison. Mais vous savez bien que j'en connoissois les usages comme la regle, avant d'y entrer, et que je ne l'ai préférée qu'à cause de sa plus édifiante régularité. S'il falloit que ma présence y affoiblit la ferveur, et si vous suivez votre projet, je vous déclare que, ne pouvant plus me souffrir parmi celles auxquelles j'aurois porté un si grand préjudice, dès le lendemain, je solliciterai la permission de passer dans un autre de nos Monasteres. » Une résolution si ferme engagea le Supérieur à temporiser ;

Digitized by Google

temporiser ; et bientôt il vit cesser toutes les infirmités qui affligeoient la maison. On les attribua à l'usage d'une boisson particuliere, que l'extrême pauvreté avoit fait substituer au vin, mais qui avoit été supprimée quelques jours avant l'arrivée de Madame Louise à St.-Denis.

Ce ne fut jamais qu'en donnant le change à la Princesse, ou en la contristant que, dans les commencemens de son séjour dans le Monastere, on réussit à lui faire supporter quelques adoucissemens dans la nourriture commune ; mais elle parvint bientôt, à force de représentations, de fermeté, et même de larmes, à repousser des égards qui la fatiguoient beaucoup plus que l'austérité même qu'on eût voulu lui épargner. Si elle apercevoit, si elle soupçonnoit même quelque différence entre la portion qu'on lui présentoit au Réfectoire et celle des autres, elle avoit l'adresse de la faire écheoir à la Religieuse qui étoit à côté d'elle. Lorsque le Roi ou les Princesses ses Sœurs lui envoyoient quelques comestibles, elle les faisoit passer aussitôt à la cuisine, en disant que

Digitized by Google

c'étoit l'aumône de la Cour pour la Communauté. L'Archevêque de Paris lui ayant envoyé, dans le temps des primeurs, une très-petite quantité d'un fruit qu'elle aimoit; elle le fit servir à toute la Communauté, en sorte qu'il lui en parvint à peine à elle-même autant qu'il en falloit pour pouvoir dire qu'elle en eût goûté.

Elle trouvoit délicieux tous les mets qu'on lui servoit; et, craignant sans doute qu'on n'estimât au-dessus de leur valeur les nombreux sacrifices qu'un Réfectoire de Carmélites doit offrir à la Fille d'un Roi, elle assuroit, en toute occasion, qu'elle avoit scrupule du plaisir qu'elle trouvoit à manger sa portion: « Non, disoit-elle souvent, jamais Cuisinier de Versailles n'a su assaisonner » un dîner comme font ici le jeûne et le » travail. » Aussi, une bonne Sœur qui étoit attachée à la cuisine, croyant avoir acquis, depuis l'entrée de Mad. Louise dans la maison, un talent pour son Office, dont personne ne s'étoit jamais douté, disoit aux Religieuses: « Voyez-» vous comment cet estomac royal sa-

Digitized by Google

» voure nos citrouilles et nos carottes ? » j'espere bien qu'on ne dira plus à pré- » sent que nous n'entendons rien à la » cuisine. » Il eût été difficile, en effet, de ne pas perdre jusqu'à l'idée de jamais se plaindre de rien, quand on voyoit la Fille du Roi s'accommoder de tout. Dans une circonstance, cependant, toute la Communauté laissa voir qu'elle trouvoit trop durs les haricots qu'on lui servoit habituellement, et dont il se trouvoit encore une quantité dans la maison. Mad. Louise, alors Prieure, étoit la seule qui ne se fût point aperçue de l'altération de ce légume; mais, comme on lui proposoit de le faire vendre pour en racheter de meilleure qualité, elle craignit que ce ne fût marquer beaucoup de délicatesse, pour des Religieuses qui avoient fait vœu de pauvreté, et se contenta de dire à ses Filles, qu'elle feroit attention à ce qu'elles lui représentoient. En effet, la premiere fois qu'on en servit, après avoir mangé de bon appétit sa portion, qui n'étoit pas la moins copieuse, elle se mit à faire tourner entre ses doigts sa petite écuelle

Digitized by Google

de bois, pour faire voir qu'il n'y étoit rien resté. On sourit; on se persuada que les haricots pouvoient se manger, et l'on consomma toute la provision.

La Princesse surmontoit si généreusement l'aversion naturelle qu'elle avoit pour certains comestibles, qu'il eût été difficile de la soupçonner. Ses Compagnes ayant appris, d'une Personne autrefois attachée à son service, qu'étant à la Cour elle avoit une extrême répugnance pour les œufs apprêtés d'une certaine façon, lui faisoient une sorte de reproche de n'en avoir jamais rien dit, et lui représentoient qu'elle pouvoit bien se dispenser d'en manger à l'avenir : « Je m'en » garderai bien, répondit-elle : voilà sept » ans que je combats contre cette bizar» rerie de mon goût, et j'espere en avoir » raison : si je recule d'un pas, je suis » vaincue. »

Tout étoit toujours, ou paroissoit être de son goût dans la nourriture, si bien que, lorsqu'on vouloit parler d'un mets détestable, on disoit : « La Mere *Thérese-de-St.-Augustin* elle-même n'en

Digitized by Google

mangeroit pas. » Comme le maigre est habituel chez les Carmélites, les Pourvoyeuses laissoient rarement échapper l'occasion de procurer du poisson à la Communauté, lorsqu'elles le trouvoient à juste prix. Il étoit quelquefois tellement altéré, que la seule odeur répandue dans le Réfectoire, en rassasioit toutes les Religieuses, qui ne touchoient pas même à leur portion. Madame Louise ne laissoit rien de la sienne; et, sans accuser autrement la juste répugnance des autres, elle disoit qu'elle avoit bien des graces à rendre à Dieu, qui la favorisoit d'un appétit que rien ne déconcertoit. On pouvoit ajouter, et d'un zele pour la mortification, que rien n'égaloit. Nous en citerons quelques traits, qu'une sagesse mondaine pourroit regarder comme minutieux, mais qui n'en portent pas moins un caractere d'héroïsme aux yeux de la Religion qui les consacre.

Les Carmélites, qui ont la permission de manger après la Communauté, sont servies, à la seconde table, des restes de la premiere; et Mad. Louise, lors-

Digitized by Google

qu'elle se trouvoit dans ce cas, subissoit exactement la Regle. Un jour que la Sœur cuisiniere, n'ayant rien à lui offrir, se mettoit en devoir de lui préparer à dîner, elle s'empara de l'assiette de cette Sœur, sur laquelle étoient plusieurs petits restes d'omelette levés de la table commune, et lui dit: « Faites votre dîner, ma Sœur, » j'ai le mien. » Une autre fois, qu'elle étoit au Réfectoire pour y manger après la Communauté, une Religieuse lui montra des restes qu'on venoit de lui servir, en lui demandant, s'ils n'étoient pas d'une malpropreté rebutante? Madame Louise, alors Prieure, prend l'assiette de la Sœur qui se plaint, la considere, lui donne raison, veut qu'on la serve mieux; mais, gardant pour elle-même la portion rebutée, elle la mange gaîment et n'en veut point d'autre. Une Sœur cuisiniere avoit tiré de l'office, pour le jeter, un artichaut tellement gâté que les vers y fourmilloient; mais une autre Sœur, sans le savoir, le confondit avec d'autres et le fit passer au Réfectoire. La Cuisiniere s'attendoit qu'il alloit lui être renvoyé

Digitized by Google

avec des reproches ; mais, ne le voyant pas revenir, elle en conclut qu'il falloit qu'il fût échu à la Prieure ; et elle ne se trompoit pas. Madame Louise, en recevant son légume, vit qu'il étoit pourri, ne le laissa voir à personne et le mangea. Désolée de ce petit accident, la Sœur cuisiniere alla en faire ses excuses à la Princesse, qui lui dit : « Il n'y a point » de mal, puisque cela m'est tombé ; » mais prenez garde de jamais rien servir » de pareil, parce que toutes nos Sœurs » n'ont pas aussi bon appétit que moi. » Madame Louise avoit un jour laissé tomber un œuf déjà ouvert dans un grand vase, destiné chez les Carmélites à recevoir les rinçures des gobelets, et tout ce que l'on jette des tables ; mais, faisant attention que c'est une faute contre la pauvreté religieuse que de laisser perdre un œuf, elle pêche le sien au fond du vase et le mange.

Dès que quelques années de séjour dans le Cloître lui eurent parfaitement rétabli la foible santé qu'elle avoit apportée en y entrant, le jeûne habituel lui coûta

Digitized by Google

infiniment ; et la faim étoit pour elle une sorte de tourment, qu'elle éprouvoit presque tous les jours, au point que souvent, plusieurs heures avant le repas, on lui voyoit le visage pâle et défait. Bien loin cependant de se permettre jamais aucun adoucissement à cette austérité lorsqu'elle étoit Prieure, elle la prolongeoit, avec une sorte de satisfaction, toutes les fois que la complaisance ou la charité demandoit que, pendant le dîner de la Communauté, elle écoutât quelqu'une de ses Filles, ou des Personnes du dehors.

Dans un temps où, à cause d'une indisposition, elle ne pouvoit, sans s'incommoder, manger des fruits qui faisoient la collation habituelle de la Communauté, elle accepta une espece de soupe, composée seulement d'un peu de pain bouilli dans l'eau, sans huile ni beurre ; et ce mets insipide, elle l'appeloit un adoucissement, et se le reprochoit comme une délicatesse. Elle écrivoit alors au Supérieur de la Maison : « On vous mandera » peut-être que je suis malade : cela ne

Digitized by Google

» sera pas vrai... que vous devez me dé-
» fendre de jeûner ; mais je suis très en
» état de le faire : je prends seulement le
» matin une ou deux tasses de véronique. »
Il en étoit de la Princesse, fidelle à toutes les austérités de la Vie religieuse, comme des jeunes Hébreux à la Cour de Babylone ; moins elle se ménageoit, mieux elle se portoit. « Je me porte si bien,
» écrivoit-elle à Pâques, qu'à ma honte
» le Carême m'a engraissée, quoique j'aie
» eu bien froid et bien faim, sur-tout
» pendant ma retraite : mais la grace
» adoucit tout. »

Le vêtement seul des Carmélites est une austérité. Ce n'est guere que par le courage et la patience que ces Religieuses se précautionnent contre l'influence des Saisons. L'Hiver, elles n'ont que des chausses de toile et voient à peine le feu ; l'Eté, elles portent toujours la serge et de gros habits de laine. Cette double austérité devoit sur-tout éprouver cruellement une Princesse. Aussi, Madame Louise, pendant les premiers Hivers qu'elle habita St.-Denis, eût-elle les

Digitized by Google

mains gelées et crevassées ; ce qui étoit quelquefois pour elle matiere de plaisanterie, jamais de plainte. « Je gele, écri» voit-elle à une Carmélite, je crois, » quelquefois, que mes doigts tomberont ; » je me chauffe, non sans douleur. Ce» pendant j'ai été favorisée cette année, » car j'ai eu très-peu de crevasses aux » mains. » La violence du froid fit un jour sur elle une impression de douleur si cuisante, qu'elle lui arracha des larmes, dont elle s'accusoit comme d'une foiblesse puérile. Je lis dans une de ses lettres : « Croiriez-vous bien que j'en » pleurois, comme font les enfans ? il » faut pourtant bien avoir quelque chose » à offrir au Seigneur. » Ces sortes d'offrandes lui étoient très-familieres. Elle souffroit plus habituellement encore de la chaleur en Eté, que du froid pendant l'Hiver, et toujours avec le même courage. « J'ai cru étouffer de chaud ces » jours-ci, racontoit-elle à une Amie : » ma ressource étoit de songer que mes » sueurs éteindroient l'Enfer et rafraîchi» roient le Purgatoire, que je mérite à

Digitized by Google

» chaque moment, par ma lâcheté à sup-
» porter cette incommodité. »

Un des inconvéniens de la Vie commune qui pesoient le plus à Mad. Louise, c'étoit d'être obligée de rester long-temps dans des endroits renfermés. Elle eût aimé qu'on en laissât habituellement les portes et les fenêtres ouvertes; et souvent la complaisance auroit voulu la servir à cet égard; mais elle s'y opposoit. « Je sais, disoit-
» elle, que le grand air qui me feroit plai-
» sir, ne le feroit pas à quelques-unes de
» nos Sœurs, vieilles ou infirmes; et il
» est de principe que, lorsque nous avons
» à choisir entre qui se gênera, la gêne
» doit être pour ceux qui se portent bien. »
L'infirmerie étoit des divers endroits de la maison, celui où la Princesse souffroit le plus de l'air renfermé. Elle fut quelquefois sur le point de s'y trouver mal; mais, à force de courage et de vertu, elle triompha de sa répugnance, au point que, lorsqu'elle étoit Prieure, on lui vit faire jusqu'à dix visites dans un jour à des Malades en danger. Une Religieuse qui l'accompagnoit, trouvoit que l'air de l'in-

Digitized by Google

firmerie étoit insupportable : « Plaignons » celle qui souffre le mal, lui dit Mad. » Louise, et non pas nous qui en sommes » quittes pour l'odeur. » Une malade avoit peine à consentir à ce qu'on lui ouvrit un cautere, jugé nécessaire pour la conservation de sa vie : « Je me charge » de le panser, lui dit sa Prieure ; et » nulle autre que moi, dans la maison, » ne connoîtra votre infirmité. » Pendant des mois entiers, on la vit, plusieurs fois le jour, aux pieds d'une malade, nettoyer elle-même, et quelquefois baiser ensuite des plaies dont la vue faisoit horreur. Dans ce contraste si admirable, des humbles fonctions qu'elle remplissoit avec l'éducation qu'elle avoit reçue, elle portoit cet air d'aisance et de simplicité, qui augmente le prix des sacrifices devant Dieu, de tout ce dont il semble le diminuer aux yeux des Hommes.

Quoique la mortification s'attache, pour ainsi dire, à tous les pas que fait une Carmélite, toutes les Compagnes de la vertueuse Princesse attestent qu'elle étoit attentive encore aux moindres occasions

Digitized by Google

d'en multiplier les actes. Réprimer la curiosité d'apprendre, étouffer le désir de raconter, commander aux saillies de l'esprit, sacrifier les goûts les plus innocens au plaisir plus doux pour elle de ne point s'éloigner de la Croix du Sauveur, c'étoient là les exercices ordinaires et comme l'habitude de sa vertu. Quelquefois, tout naturellement et sans y songer, elle laissoit échapper le secret de son cœur insatiable de souffrances : « Que faisons-nous » au Monde, que faisons-nous ici, mon » cher Cœur, disoit-elle à une de ses » Eleves, si nous n'y retraçons en nous » la mortification de notre divin Maître? » Une autre fois, en considérant plusieurs petits Oratoires, monumens de sa piété, qui se voient dans la maison de St.-Denis, elle disoit à une de ses Sœurs : « Voilà » bien des Autels : l'impression que doit » faire sur nous leur présence, c'est de » nous rappeler que nous devons prier » sans cesse, et sans cesse nous immoler » au Seigneur. »

Les événemens les plus affligeans pour la nature, les privations sensibles, les

Digitized by Google

maladies, la mort de ses Amis et de ses Proches la trouvoient toujours soumise et religieuse dans sa douleur. Jamais on ne la vit hésiter à la vue d'un sacrifice ; et les plus douloureux pour son cœur étoient ceux qui obtenoient de sa fidélité une plus prompte et plus courageuse résignation. Pendant la maladie désespérée de la Mere Julie, cette Religieuse, au zele de laquelle elle étoit persuadée qu'elle devoit, après Dieu, l'esprit de son état, elle écrivoit à M. l'Abbé Bertin : « Notre » partage est le *fiat voluntas*, dans toute » son étendue. Il faut vivre et mourir sur » la Croix. Cette Mere étoit mon sou- » tien, avec elle j'espérois toujours ap- » prendre. Quand elle ne sera plus, je » ferai tout ce que je pourrai ; et il faudra » que le Bon-Dieu me fasse grace du reste. » Il me faut faire pénitence de mes pé- » chés. Ma pénitence à St.-Denis eût été » trop douce avec elle. » Et, après la mort de la Religieuse ; « Je vous avoue » que je tâche de m'en désoccuper, pour » ne penser qu'à Dieu, aux grandes vé- » rités du Salut et à ma sanctification.

Digitized by Google

» C'est la premiere retraite que je fais » sans notre pauvre Mere. Je m'efforce » d'achever le sacrifice commencé le 27 » Septembre, en me tournant du côté de » Dieu, toutes les fois qu'elle me vient à » l'esprit; et cela ne va pas mal. *Fiat vo-* » *luntas*. Dieu en sera d'autant plus mon » tout. »

A la mort du Roi son Pere, sa résignation parut aussi parfaite que sa douleur étoit profonde. Elle avoit prié dans l'espérance, elle continua de prier dans la foi. Le jour même qu'elle reçut cette accablante nouvelle, elle ne s'absenta d'aucun exercice, elle ne se dispensa d'aucune observance. Etant alors Prieure, elle indiqua la récitation de l'Office des Morts. On se rend au Chœur; elle y est à la tête de sa Communauté, et c'est elle qui officie. Bientôt toutes les Religieuses, attendries, et par la situation de leur Mere et par le souvenir des bontés du feu Roi pour leur Monastere, fondent en larmes, et la psalmodie est interrompue. Mad. Louise alors, forte de tout le courage que donne une grande foi, impose silence

Digitized by Google

à la nature ; elle seule fait parler à Dieu pour son Pere, plus efficacement que par des larmes ; elle seule continue le chant des Pseaumes. Il faut entendre la pieuse Princesse, déposant dans le sein de l'amitié les sentimens qu'elle éprouvoit dans ces conjonctures affligeantes : « Je t'écris encore aujourd'hui, mon cœur, pour te donner de mes nouvelles, quoique j'aie fort peu de temps. J'ai bien soutenu la nuit derniere où l'on a porté le Roi à l'Abbaye ; on m'avoit placée dans l'endroit le plus profond de la maison : cependant j'ai tout entendu. J'ai dormi, j'ai pleuré, j'ai prié ; je me porte bien ; c'est tout ce que j'ai le temps de te dire. Je ne t'écrirai plus si souvent : il faut que je me rende aux affaires de la maison. Je soutiendrai cette affliction aussi bien que les autres. Puisque Dieu l'a permise, il sera ma force. »

Peu de temps après, en apprenant la maladie et le danger des Princesses ses Sœurs, elle écrivoit à la même Personne : « J'ai eu une cruelle après-midi ; mais le Bon-Dieu m'a donné des forces et du

Digitized by Google

courage. Sois tranquille pour mon corps et pour mon cœur. Ce dernier souffre beaucoup, mais il est soumis. Je crois qu'il n'y a pas de situation pareille à la mienne : perdre son Pere, et voir ses trois Sœurs frappées de la même maladie ! Mais, quand on a des afflictions, il faut remonter jusqu'à la main qui les envoie, et l'adorer en silence. C'est le devoir du Chrétien, mais encore plus celui d'une Religieuse, qui a promis de suivre, non-seulement les préceptes, mais encore les conseils évangéliques, *et ce jusqu'à la mort.* Prie Dieu, mon cœur, pour que je ne m'écarte jamais de ces sentimens. Je suis un peu maigrie ; mais sois tranquille, et prions de toutes nos forces.

» Une autre fois, à la nouvelle du danger qui menaçoit les jours d'une sœur tendrement aimée, elle écrivoit : « J'avoue que l'état de Sophie m'a un peu troublée ; mais sans ébranler, cependant, la ferme résolution où je suis intérieurement d'acquiescer toujours à la volonté de Dieu. »

A cet esprit de résignation, et aux sacrifices sans nombre qui en étoient le

Digitized by Google

fruit, Madame Louise joignoit encore d'autres sacrifices particuliers, non moins effrayans pour la nature. Outre les jeûnes du Carmel, dont la rigoureuse observance lui pesoit infiniment; elle jeûnoit souvent des jours entiers au pain et à l'eau; ayant l'attention, pour qu'on ne s'en aperçut pas dans la Communauté, de se donner des occupations aux heures du repas; ce qui lui étoit sur-tout facile, lorsqu'elle étoit Prieure. L'habit austere qu'elle portoit, cachoit bien d'autres austérités encore: les haires et les cilices, et tous les instrumens de la Vie crucifiée, qu'elle appeloit, dans sa gaîté ordinaire, la toilette des Carmélites. Quelque soin que prît l'humble et fervente Princesse, pour laisser ignorer les austérités qu'elle pratiquoit au-dessus de la regle commune, une de ses Compagnes, qui avoit eu plusieurs fois sous les yeux des preuves sanglantes de ses macérations, lui en parla; et elle auroit voulu l'engager à modérer ces pieux excès. « Hé! ne voyez-vous » donc pas, lui dit Madame Louise, en » riant, que le Bon Dieu, en me favo-

Digitized by Google

» risant ici d'une santé que je n'avois pas » à la Cour, m'avertit de l'usage que j'en » dois faire, en tâchant d'expier un peu, » à la Carmélite, la folie d'avoir autrefois » porté les livrées et les bracelets du » Diable ? » Dans la suite, ayant soupçonné, non sans raison, que cette Religieuse lui avoit attiré quelques avis qui lui furent donnés, de modérer ses austérités secrettes, elle fut très-attentive à lui en dérober la connoissance.

C'étoit ordinairement pendant l'espace de neuf jours que la sainte Princesse faisoit à Dieu l'offrande de ces macérations extraordinaires, tantôt dans l'intention d'obtenir du Ciel quelque grace spéciale, tantôt en réparation des attentats de l'impiété et du débordement des mœurs. Elle se considéroit, dans son état, comme une victime publique, qui ne devoit plus quitter la Croix de Jesus-Christ. Au temps de la maladie dont mourut Louis XV, les veilles, les jeûnes rigoureux et une infinité d'austérités, dont Dieu seul fut témoin, lui avoient tellement altéré les traits du visage, qu'un des Visiteurs

Digitized by Google

généraux de l'Ordre, à la priere de la Communauté, lui faisoit envisager comme un devoir, de mettre des bornes à son zele. L'humble Princesse, tombant aux pieds de son Supérieur, lui dit : « J'obéi-» rai, mon Pere, à tout ce que vous me » prescrirez : mais songez, je vous prie, » que le Roi se meurt : songez que je » suis venue ici pour son salut comme » pour le mien, et dites-moi : puis-je » en trop faire pour une ame qui m'est si » chere ? » Le Supérieur, dans l'admiration, se tut, craignant de contrarier l'opération de l'Esprit de Dieu dans cette ame privilégiée.

Et c'est cependant le ministere officieux de ces Anges de paix que le philosophisme ne cesse de calomnier. Mais, qu'ils blasphement, tant qu'ils voudront, contre les asiles respectables de l'innocence chrétienne, ces prétendus amis de l'humanité, qui mettent les excès de la licence au rang des droits de l'homme, et ses penchans les plus dépravés au nombre de ses vertus : qu'au Tribunal insensé d'un monde séduit, ils s'efforcent, ces

Digitized by Google

sages nouveaux, de dévouer à tout l'opprobre de l'oisiveté la sainte activité des Martyres de la pénitence : qu'ils parviennent même, à force de crimes, à frapper de stérilité la terre des Saints ; il n'en est pas moins vrai que, tant qu'il restera dans l'Empire François un seul Organe de la vérité, on y préconisera l'héroïsme pur de ces courageuses Emules d'un Dieu crucifié, qui n'hésitent pas de se faire anathême pour un monde persécuteur ; et, à l'exemple de leur divin Epoux, de s'immoler par la charité pour des crimes qui ne sont pas les leurs.

A juger des dispositions intérieures de Mad. Louise, par ce zele actif et cette ferveur soutenue qui animoient toute sa conduite, on auroit imaginé que, portée sur les ailes de la grace, cette pieuse Princesse sentoit à peine le joug du Seigneur, et ne trouvoit que des roses sans épines dans les sentiers de la perfection : on se seroit trompé. Celle qui avoit autrefois goûté, au milieu du monde, toutes les douceurs de la vertu, n'en connoissoit presque plus que les épreuves dans le

Digitized by Google

sanctuaire même de la piété. Dieu sembloit s'éloigner de cette ame céleste, à mesure qu'elle-même faisoit de plus généreux efforts pour s'approcher de lui; et l'on peut dire que, pendant les années de sa solitude, elle habita plus souvent le Calvaire que le Thabor. Toujours fidelle néanmoins, toujours supérieure aux foiblesses du découragement; si elle étoit privée de la paix des consolations, elle possédoit celle de la résignation et du sacrifice. Dans les momens où le trouble vouloit agiter son ame, sa foi devenoit son guide; et, jamais elle ne s'abandonnoit plus parfaitement à Dieu, que quand Dieu sembloit l'abandonner. Elle ne connoissoit la tristesse que pour la combattre. L'orage étoit dans son ame, que la sérénité brilloit encore sur son visage. La pensée du premier sacrifice qu'elle avoit fait au Seigneur, et que sa volonté n'avoit jamais rétracté, la remplissoit alors d'une merveilleuse confiance. « Ce » qui doit nous soutenir, lorsque nous » sommes dans les ténèbres, disoit-elle » un jour à ses ferventes Religieuses,

Digitized by Google

» c'est de songer que, du moins, nous » habitons la Terre-Sainte; et que, » quoique Dieu se dérobe à nos regards, » il ne sauroit jamais être bien loin de » nous. » Ainsi son amour pour Dieu lui répondoit de l'amour de Dieu pour elle; et elle trouvoit, dans sa foi, une véritable consolation à se voir privée de toute consolation sensible.

Contente d'avoir pour témoin de ses peines intérieures Celui pour l'amour duquel elle les souffroit, si quelquefois il lui arrivoit d'en parler dans l'épanchement de son cœur, ce n'étoit que dans des occasions rares, et lorsqu'elle le croyoit utile pour s'édifier, ou pour instruire. Une Religieuse lui ayant fait l'aveu de ses répugnances, pour certaines pratiques du Carmel, elle l'encourageoit par cette réponse... « A qui dites-vous qu'il » en coûte? il n'y a personne à qui tout » coûte plus qu'à moi. Oui, tout me » coûte *horriblement*. Mais, bon cou- » rage, mon cher cœur, le Dieu du » Paradis mérite bien nos sacrifices: don- » nez-moi part à tous ceux que vous

Digitized by Google

» ferez. » Elle remercioit Dieu, comme d'une insigne faveur, des moindres consolations qu'elle éprouvoit à son service. Je lis dans une de ses lettres ? « Il me » semble que je n'ai pas payé trop cher, » par douze ans complets de peines, le » commencement de tranquillité que je » ressens. »

Sachant, comme St. Paul, trouver sa joie dans les épreuves, elle répondoit à une amie, qui la félicitoit sur les douceurs qu'elle devoit goûter dans la vertu : « J'ai » plus-besoin que tu ne penses de me re- » nouveler en ferveur. Depuis que le Bon- » Dieu est sûr de me tenir à son service, » il ne me mene plus par les consola- » tions... Mais, sa volonté soit faite : on » dit que cet état est plus sûr que les con- » solations ; aussi, au milieu de tout cela, » j'ai l'ame contente. — Comment se con- » soler, écrivoit-elle encore à une per- » sonne de confiance, si Dieu n'étoit » au-dessus de tout ? mais j'espere que » cette croix amenera mon salut : je n'en » veux rien perdre... Dieu m'aime sur la » croix... Mes peines ne me font point désirer.

Digitized by Google

» désirer la mort. Je crains toujours
» excessivement cette heure : mais, à cela
» comme au reste, il faut toujours dire
» son refrein : *fiat voluntas*. J'aurois grand
» besoin que le Bon-Dieu me dédomma-
» geât de tout cela à la priere, mais il ne
» le veut pas : encore *fiat*. Cependant,
» j'ai moins d'agitations depuis un an ;
» c'est toujours beaucoup, et je dois re-
» garder cela comme une grande grace ;
» car ces agitations, en priant, sont ter-
» ribles à porter. »

Il est aisé de recueillir de la vie de Mad. Louise, qu'entre les vertus par lesquelles elle ne cessa d'édifier sa Communauté et le monde chrétien, sa piété tenoit le premier rang et vivifioit toutes les autres. Sa piété lui avoit commandé le sacrifice de sa séparation du monde, sa piété lui donna le courage de tous ceux qui devoient le suivre et le perfectionner. Son ame pure et détachée d'elle-même autant que de la terre, ne goûtoit de plaisir qu'en son Dieu. Sûre de le trouver au fond de son cœur, c'est-là qu'elle le cherchoit, qu'elle conversoit avec lui,

Digitized by Google

qu'elle se tenoit en sa présence. Toute sa conduite étoit réglée par le désir de lui plaire, et ce désir étoit immense comme son objet. Les bornes qu'elle savoit prescrire à la ferveur de ses filles, elle ne les connoissoit pas pour la sienne. « Faisons » pour Dieu ce que notre regle nous » commande, leur disoit-elle, et cela suf- » fit. » Elle le disoit aux autres, et ne se le disoit pas à elle-même. Craignant toujours de n'en pas faire assez pour le Dieu pour qui elle faisoit tout: « Le monde, écrivoit-elle, nous canonise à bon marché, dès qu'on cesse d'être ce qu'il est, il croit qu'on est tout ce qu'on doit être; mais Dieu ne juge pas comme les hommes. Un grand sacrifice, qui nous arrache au monde, peut bien prouver la crainte de nous damner avec le monde; mais ce sont les petits sacrifices journaliers qui prouvent le désir pur de plaire à notre divin Epoux; et cependant nous hésitons, nous reculons lorsqu'il s'agit de les lui offrir. »

Jamais Mad. Louise ne s'entretenoit plus volontiers, que de Dieu et du bonheur d'être à lui. Elle le faisoit en toute

Digitized by Google

occasion ; dans la conversation et par écrit ; avec les gens du monde comme avec ses compagnes. C'étoit ordinairement en peu de mots qu'elle le faisoit, mais d'un ton vif et naturel, qui pénétroit. Toutes les lettres de la Princesse, celles même qu'elle écrivoit pour le temporel de sa maison, lorsqu'elle en avoit la direction, portent l'empreinte de sa piété. Entre divers avis qu'elle traçoit de sa main à une jeune personne qu'elle étoit chargée de former à la vie religieuse, je lis ceux-ci: « Faisons tout pour Dieu, et de notre mieux ; mais avec une grande confiance, avec un amour vif. Qui mérita jamais mieux d'être aimé ? Y a-t-il pere, mere, frere, sœur qui le valent ? Nous sommes heureuses dans ce monde en l'aimant; car quelle douceur ne fait-il pas ressentir quand on lui offre un sacrifice de bon cœur ? et il nous réserve encore le centuple pour l'autre vie. » La Princesse n'entendoit jamais parler des progrès que faisoit l'impiété, qu'elle n'en marquât sa douleur profonde ; et l'on étoit sûr aussi de lui procurer un instant de joie pure,

Digitized by Google

par le récit de quelque événement avantageux à la Religion, et propre à édifier. Capable qu'elle étoit elle-même de l'héroïsme des vertus, elle y croyoit facilement : une piété miraculeuse et la vue même d'un Miracle, en parlant à son cœur, ne l'auroit pas étonnée. Sachant distinguer cette heureuse simplicité qui dispose à la foi, de l'idiote crédulité qui égare, elle n'aimoit pas qu'en matiere édifiante on combattît, sans raison, ce que l'on peut croire sans danger. « Il y a des gens, disoit-elle, qui semblent se plaire à raccourcir le bras de Dieu; et Dieu, en punition de ce penchant à l'incrédulité, leur dérobe les prodiges de grace et de puissance qu'il découvre encore de temps-en-temps aux yeux simples de la foi. » Ne pourrions-nous pas dire qu'elle étoit elle-même un de ces prodiges, ignoré du monde profane, et trop peu aprofondi du monde appelé chrétien ?

Attentive à profiter des moindres graces, Mad. Louise cherchoit par-tout des sujets d'édification et des soutiens à sa vertu. Au courage qui se porte à de

Digitized by Google

grandes choses pour Dieu, elle joignoit celui de la fidélité aux pieuses pratiques qui peuvent lui être agréables. Nous ne finirions pas, si nous voulions rappeler toutes celles par lesquelles elle s'efforçoit de nourrir sa piété. Sa vie entiere n'est que l'histoire de son tendre empressement à plaire à son divin Epoux. Elle l'étudioit en tout, elle le méditoit, elle le prioit sans cesse, elle ne respiroit que pour lui. Parmi les prodiges d'amour, opérés par le Sauveur du monde en faveur des hommes, ceux qui paroissoient la toucher plus sensiblement étoit le bienfait de sa naissance, l'institution du Sacrement adorable de son Corps, et les anéantissemens de sa Passion. Souvent, au seul souvenir de ces merveilles étonnantes, son ame attendrie ne pouvoit exprimer que par des larmes l'amour reconnoissant dont elle étoit pénétrée. Elle trouvoit une source de consolations intarissables à méditer au pied de la Croix. Entre plusieurs oratoires érigés dans le Monastere, et décorés par ses soins, on distingue sur tout celui où sont retracés les divers mysteres

Digitized by Google

de la Passion, et que l'on appela, après sa mort, l'*Hermitage de Mad. Louise*. C'est-là que, dans ses instants de loisir, la pieuse Princesse aimoit à se retirer pour prier seule.

Pleine de confiance dans le crédit des Saints, elle s'empressoit de les honorer comme les amis de Dieu : elle ne négligeoit aucun moyen de s'assurer leur protection, ni aucune occasion de s'enrichir selon la dispensation de l'Eglise, de la surabondance de leurs mérites. Elle avoit hérité de la Reine sa mere, et elle montra toute sa vie la plus tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Etant encore à la Cour, elle étoit de plusieurs associations religieuses en l'honneur de Marie. Depuis qu'elle habitoit le Couvent de St.-Denis, elle avoit pour pratique de se ménager tous les jours quelques instans avant l'oraison du matin, pour aller prier dans un Oratoire qui lui étoit consacré, et se mettre sous sa protection. Tous les jours elle récitoit l'Office du chapelet, et lui offroit encore un autre tribut particulier de prieres. Outre les Saints, dont les

Digitized by Google

corps reposoient, par ses soins, dans l'Eglise de son Monastere, elle honoroit d'un culte spécial St. Joseph, les Anges gardiens, Ste. Thérese, St. Louis, Roi de France, St. Louis de Gonzague et St. Jean de Népomucene, sous l'invocation duquel elle fit ériger un Autel, après la naissance du Dauphin, suivant un vœu qu'elle en avoit fait.

La piété de Mad. Louise se manifestoit encore par son zele pour la maison du Seigneur, comparable en son activité à celui qui dévoroit le S. Roi d'Israël. Dès les premiers jours de son entrée chez les Carmélites, on n'avoit pas cru pouvoir mieux servir son goût qu'en lui confiant un Office à la Sacristie. Maîtresse des Novices, elle inspiroit son zele à ses Eleves. Devenue Prieure, elle mettoit au rang de ses grandes obligations de surveiller la décence du Culte et l'ordre des Cérémonies religieuses. Travailler à la décoration des Autels, entretenir la propreté du Sanctuaire, soigner les Ornemens sacerdotaux, ballayer, frotter les Oratoires, c'étoient-là des fonctions dont elle se trou-

Digitized by Google

voit infiniment honorée. Elle vouloit que tout fut digne de Dieu dans la maison de Dieu. Elle habitoit encore le Palais de Versailles, lorsqu'une de ces Personnes qui se piquent d'épurer la Religion par la raison, sembloit blâmer, en sa présence, la magnificence de nos Temples, en citant le passage de l'Ecriture : *Dieu est Esprit et veut être adoré en Esprit.* « Oui, sans doute, répondit Mad. Louise, » Dieu est Esprit ; mais il étoit encore » Esprit, lorsqu'il commandoit à Salo» mon de lui élever ce Temple fameux, » qu'aucun autre depuis n'égala en magni» ficence. Dieu est Esprit, et il n'est » qu'Esprit ; mais il sait que nous, nous » sommes Corps et Esprit. » On ne sauroit faire un pas dans le Monastere des Carmélites de St.-Denis, sans y rencontrer quelques signes touchans de la piété de la Princesse qui l'habita. Ici s'offre un Autel, plus loin un Oratoire solitaire ; ou bien ce sont des tableaux allégoriques, et des Sentences qui appelent la dévotion. Elle vouloit que les murs même de la maison parlassent à tous les yeux le langage qui plaisoit à son cœur.

Digitized by Google

Son attachement pour l'Eglise, aussi sincere que sa foi étoit pure et sa piété fervente, étoit celui du plus tendre enfant pour sa mere. Elle le manifestoit sur-tout par son respect pour le St. Siége et sa docilité à toutes ses décisions. Lorsque le Pape Clément XIV, supprima l'institut des Jésuites, on la vit concentrer en elle-même la vive douleur que lui causoit cette étrange événement; et, sans se permettre le plus léger murmure, elle se contenta d'adorer en silence la profondeur des jugemens de Dieu sur les enfans des hommes. (1) Tout ce qui partoit du cen-

(1) Qui sait si, dans les voies incompréhensibles de la Providence, l'absence, pour un temps, de ces Défenseurs zélés de la Religion n'étoit pas nécessaire, pour nous faire mieux apprécier l'importance et le besoin de leur ministere dans l'Eglise de Dieu ? Mais, ce dont on ne peut gueres douter, c'est que, si le Philosophisme, qui assassine les Rois, n'influence plus désormais les opérations de leurs Conseils, le Sacerdoce et l'Empire, de concert, ne manqueront pas de demander au Successeur de Clément XIV le prompt rétablissement d'une Société, dont l'extinction a si visiblement accéléré tous les malheurs de la France; et, par là même, déterminé la crise actuelle qui agite l'Europe.

Digitized by Google

tre de l'Unité catholique portoit à ses yeux un caractere divin. « Tout ce qui vient de Rome, disoit-elle, m'inspire de la dévotion. » On la vit témoigner autant de joie, en recevant un Chapelet, béni par le Successeur actuel de St. Pierre, qu'elle en avoit marqué en recevant de son Prédécesseur le chef-d'œuvre d'orfévrerie qui décoroit l'Eglise de son Monastere. La foi de la Princesse s'annonçoit encore dans son profond respect pour les Ministres de la Religion. Elle honoroit singuliérement tous les Evêques et les Prêtres. Elle graduoit, cependant, selon leur mérite connu, l'expression particulière de son estime pour eux. Ce sentiment s'élevoit en elle jusqu'à la vénération envers ceux qui soutenoient la sainteté de leur Caractere par les vertus de leur état. Ils étoient des Anges à ses yeux : elle se mettoit à genoux pour recevoir leur bénédiction, et leur demander le secours de leurs prieres.

Quelque distance qu'il y eût de cette ferveur active, dans laquelle vivoit Mad. Louise, jusqu'au sommeil de la tiédeur,

Digitized by Google

la Princesse, dans son extrême horreur pour ce dernier état, avoit imaginé, comme un moyen de l'écarter plus sûrement encore, de faire surveiller sa vigilance par une vigilance étrangere. Elle avoit chargé une jeune Religieuse, qui avoit été sa Novice, de suivre ses actions, ses paroles et toute sa conduite, et de l'avertir de tout ce qu'elle croiroit y appercevoir de défectueux. Pour mieux l'engager à lui rendre ce bon office, elle lui mit en mains des Résolutions qu'elle avoit formées dans la ferveur d'une Retraite, et lui dit: « Voilà ce que Dieu demande de moi, et ce que, par sa grace, je suis résolue de faire. Vous me prouverez votre amitié, en me jugeant sans indulgence, et d'après cette regle. » Elle fut servie à souhait. La Surveillante, pour lui prouver son zele, exerçoit sur elle la censure la plus sévere; et, bien loin de lui faire grace de rien, elle voyoit souvent des manquemens où il n'y en avoit aucun. Mad. Louise, dans ces occasions, respectant jusqu'aux erreurs du censeur qu'elle s'étoit donné,

Digitized by Google

le remercioit, l'encourageoit, lui promettoit de profiter de ses avis; et elle en profitoit, en effet, toutes les fois qu'ils étoient fondés.

Parmi les divers appuis dont elle aimoit à environner sa piété, il en est peu auxquels elle parût accorder autant de confiance qu'à la priere. Son union avec Dieu n'étoit point interrompue: la priere étoit l'ame de sa vie. Tout le temps que sa regle lui prescrivoit de donner à ce saint exercice, lui paroissoit trop court encore pour traiter avec Dieu des grands intérêts qui enflammoient son zele. Etrangere aux affaires de l'Etat, elle ne le fut jamais à ses besoins; et c'est en priant, qu'elle s'efforçoit d'y pourvoir. Le maintien de la Foi dans le Royaume, la restauration des mœurs, le soulagement des Peuples, la paix et la tranquillité publique faisoient le sujet habituel de ses vœux et de ses prieres. Digne fille de St. Louis, elle avoit pour les François le cœur et toute l'affection de ce grand Roi. Tout ce qui intéressoit la Patrie, intéressoit vivement sa piété;

Digitized by Google

et l'on peut dire que la France avoit en sa personne un Ministre de paix, toujours en activité pour négocier ses intérêts auprès du Trône des miséricordes. Aussi Louis XVI, la révéroit-il comme l'Ange tutélaire de la France. Dans une visite que ce Prince lui faisoit, à l'occasion de la naissance du Dauphin: « Je viens, ma tante, lui dit-il, vous faire hommage de l'événement qui fait aujourd'hui la joie de mon Peuple et la mienne; car je l'attribue à vos prieres. »

Les moindres instans dont Madame Louise pouvoit disposer, devenoient des instans de prieres. En quelque endroit de la maison qu'on la trouvât, on la trouvoit occupée de la priere. Elle prioit en travaillant, elle prioit en se reposant, elle prioit dans sa cellule et lorsqu'elle en sortoit; en descendant un escalier; en traversant un corridor, elle prioit. Les Dimanches et les Fêtes, c'étoit par l'exercice de la priere qu'elle remplaçoit le travail des mains qui l'occupoit pendant la semaine.

Les jours qui lui laissoient le plus

Digitized by Google

de loisir pour vaquer à la priere, ne lui en laissoient pas encore assez, pour exprimer à Dieu toutes les affections de son cœur. Elle y employoit une partie des nuits, sur-tout pendant le Carême, et à certains Vendredis et Mercredis de l'année; et toutes les fois encore que sa piété avoit à solliciter de Dieu quelque grace importante, ou pour elle-même ou pour les autres. C'étoit ordinairement jusqu'à minuit qu'elle prioit ces jours-là; et les lendemains, on la voyoit la premiere à l'oraison. Les veilles de certaines solemnités, telles que Noël, Pâques, le Vendredi-Saint, ses Compagnes qui l'avoient laissée le soir au pied des Autels, l'y retrouvoient encore le lendemain matin. Une Religieuse lui représentoit que ces veilles pourroient altérer sa santé: « Ne me parlez point de ma santé, lui répondit Mad. Louise, je suis honteuse de l'avoir si bonne: c'étoient les veilles de Versailles qui me fatiguoient; celles de St.-Denis me soulagent. Et puis, je vous avouerai que, quand je suis devant Dieu, mes besoins

Digitized by Google

se présentent en foule à mon esprit. Après les miens, je pense à ceux des autres ; des vivans je passe aux morts, et je n'en puis plus finir. » Elle avoit une dévotion toute particuliere à prier et à faire prier pour les morts. Elle sollicita des Supérieurs-Généraux, et elle obtint d'eux qu'il seroit fait des prieres et des Offices pour le repos des Ames du Purgatoire, tant dans la maison de Saint-Denis, que dans les autres Monasteres de son Ordre.

Mais, de tous les moyens par lesquels la sainte Princesse s'efforçoit de mettre le comble à l'édifice de sa perfection, le plus cher à son cœur, celui dont elle se promettoit et dont elle tiroit en effet le plus grand avantage, c'étoit la Communion fréquente. Une Ame si pure et si détachée du monde et d'elle-même étoit bien digne, sans doute, autant que peut l'être la foiblesse humaine, des plus intimes communications avec son Dieu. La Communion, déjà fréquente, avoit soutenu LA PRINCESSE dans le monde : la Communion, plus fréquente

Digitized by Google

encore, sanctifia la RELIGIEUSE dans le Cloître. Peu de mois après son entrée en Religion, et avant que le temps de son Noviciat fût expiré, elle donna des preuves si soutenues d'une tendre et solide piété, elle montra tant de zele pour sa perfection, que les personnes chargées de sa conduite intérieure crurent devoir accorder à la sainteté de ses dispositions qu'elle communiât tous les jours. Quoique dans sa profonde humilité, elle se crût peu digne de cette faveur, elle en sentoit cependant si bien l'importance et les avantages, qu'elle sut la conserver toute sa vie. « Les uns » communient souvent, disoit-elle, pour » se maintenir dans la sainteté, les au» tres pour l'acquérir; et je suis de ce » nombre. » Elle se confessoit ordinairement deux fois la semaine; et personne ne crut jamais que, communiant tous les jours, elle le fît trop souvent. Les fruits qu'elle retiroit de la Communion, proportionnés aux dispositions qu'elle y apportoit, étoient sensibles dans sa conduite, et s'étendoient sur tout ce qui

Digitized by Google

l'environnoit. Son exemple étoit une invitation touchante et le sujet d'une sainte émulation pour ses Compagnes.

Lorsqu'elle étoit chargée de la conduite de son Monastere, elle ne recommandoit rien tant à ses filles que la pratique des vertus qui pouvoient les conduire à un saint et fréquent usage des Sacremens. Pleine de zele et d'onction, lorsqu'elle leur parloit de l'abondance de son cœur sur ce sujet : « Croyez-moi, mes cheres sœurs, leur disoit-elle, toute la force d'une Epouse de Jesus-Christ est dans la Communion. Le moyen le plus court et le plus sûr qu'elle ait, pour avancer dans la perfection, c'est la Communion; le secours le plus puissant contre ses ennemis, c'est encore la Communion. La présence réelle de notre divin Epoux éclaire et épure la conscience, élargit le cœur, en bannit l'ennui, la tristesse et les vains scrupules pour n'y laisser régner que la confiance et l'amour. » On se rappelle ce que disoit la Princesse à une de ses éleves, étant maîtresse des Novices : « Qu'une Religieuse devoit toujours être

Digitized by Google

» prête à communier et à mourir.» Telle étoit toujours, en effet, la disposition de son cœur, tel l'état de sa conscience. Celle qu'on avoit vue, le matin, s'unir à Jesus-Christ par la Communion, on la voyoit, le reste de la journée, se conduire uniquement par son Esprit et ne chercher en tout qu'à lui plaire. De-là le pieux empressement qu'elle avoit à multiplier ses visites au St. Sacrement; de-là cette tendre dévotion qui, lorsque le St. Sacrement étoit exposé à la vénération publique, la fixoit au pied de l'Autel. On la voyoit, dans ces Solemnités, passer jusqu'à dix heures de la journée à l'Eglise. L'Eglise devenoit sa demeure habituelle: c'est à l'Eglise qu'il falloit la chercher lorsqu'on avoit à lui parler.

Les jours du Juste, le St. Esprit nous l'apprend, sont des jours pleins, des jours qui n'ont point de nuit, et dont tous les instans, consacrés par le principe vivifiant de la grace, lui valent des trésors. Il dort et son cœur veille; les ténebres l'environnent, et le Seigneur est sa lumiere. Mais l'humilité du Juste

Digitized by Google

dérobe ordinairement à la connoissance des hommes profanes le secret de ces communications solitaires avec son Dieu. Ici, la Providence, qui vouloit qu'aucun trait de la vie d'une si sainte Princesse ne fût perdu pour l'édification de notre Siecle, semble avoir tout ménagé pour donner la publicité la plus complette à ses bonnes œuvres les plus cachées. Une circonstance unique, le motif d'une charité vraiment maternelle détermina Mad. Louise, alors Prieure, à donner, pendant la nuit, l'hospitalité dans son étroite cellule, à une jeune sœur qu'elle vouloit guérir, et qu'elle guérit en effet des tourmens de la peur. C'est de ce témoin irréprochable que nous apprenons comment elle sanctifioit le temps destiné au sommeil : je copie dans ses mémoires : « Lorsque j'étois ainsi seule, avec Mad. Louise, je cherchois à m'édifier de ses pratiques de dévotion, et à apprendre ce que j'ignorois. Je lui proposois de faire tout haut les prieres par lesquelles elle se préparoit au sommeil, et elle avoit la complaisance de me satisfaire. Dans la

Digitized by Google

crainte cependant de me tenir trop long-temps éveillée, ou de m'éveiller, si je m'endormois, elle accourcissoit ces prieres : je veux dire qu'elle cessoit de parler haut ; mais je m'aperçevois souvent qu'elle continuoit encore de prier à voix basse. Elle avoit pris de l'eau-bénite, en entrant dans sa cellule, elle en prenoit encore après avoir achevé ses prieres. L'eau-bénite, me disoit-elle, contracte, par les exorcismes de l'Eglise, une grande vertu contre les Puissances des ténebres; elle y avoit une grande dévotion. Parmi ses dernieres prieres, elle ne manquoit pas de réciter le *De profundis*, pour les Ames du Purgatoire. Elle invoquoit son Ange-gardien, la Sainte Vierge et les Saints, ceux sur-tout dont elle avoit des Reliques. Elle mettoit son Chapelet à son cou; et, le Crucifix que nous portons le jour à notre côté, elle le gardoit aussi la nuit, ce qui me sembloit devoir la gêner. Je lui en fis l'observation : à quoi elle me répondit, en riant : « C'est que, jusqu'à ce que je m'endorme, je lui parle. » Je lui demandai s'il lui répondoit. « Oh ! oui, me dit-elle, et l'oreille

Digitized by Google

du cœur entend ses réponses. » La derniere de ses pratiques étoit la préparation à la mort, qu'elle faisoit avec autant de dévotion que si cette nuit eût dû être véritablement la derniere de sa vie. Tous les instans de la nuit qu'elle passoit sans dormir, elle les employoit à prier. Si elle s'éveilloit peu de temps avant minuit, elle prioit jusqu'à cette heure ; et, dès qu'elle sonnoit, elle se levoit, se prosternoit par terre, et faisoit une priere pour honorer le Mystere de Jesus-Christ entrant dans ce monde pour le racheter. Comme je lui disois un jour que cette pratique n'étoit pas bien commode, elle m'avoua qu'en effet elle lui coûtoit assez, sur-tout pendant les grands froids de l'hiver ; « Mais, qu'est-ce donc que cela, ajouta-t-elle, pour marquer notre amour à celui à qui notre salut a coûté tout son sang ! »

Pieuse dans tous les temps, et d'une piété plus marquée depuis son entrée dans le Cloître, Mad. Louise parut encore se surpasser elle-même deux ans avant sa mort. Comme si elle eût prévu dès-lors que ce terme dût être prochain pour

Digitized by Google

elle, on la vit mettre le comble à ses bonnes œuvres et à toutes ses vertus ; et, ce qui nous a paru digne de remarque, c'est que l'époque à laquelle se développa en elle cette nouvelle activité de ferveur, fut précisément celle où, dans sa profonde humilité, elle croyoit avoir le plus à craindre de sa foiblesse ; je veux dire la circonstance de la mort de cette Mere Julie ; qui l'avoit formée à la vie Religieuse, et qu'elle avoit toujours regardée, depuis, comme l'Ange de son conseil dans la vie spirituelle. Ce fut en perdant cet appui qu'elle comprit ce que Dieu n'apprend que par degré à ses plus fidelles Serviteurs : que, s'il est de la simplicité de l'Enfance de se montrer docile et sensible aux bons offices de l'Amitié vertueuse, il est de la perfection de l'âge mûr de ne plus chercher sa force et de ne la trouver qu'en Dieu seul. L'aveu que lui fit cette Religieuse, quelques instans avant de mourir : qu'elle avoit fait à Dieu le sacrifice de sa séparation d'avec elle, mais

Digitized by Google

que cet acte de résignation lui avoit coûté une demi-heure de combat, lui fit faire de profondes réflexions à ce sujet. Sa piété fut effrayée, en songeant qu'une Religieuse, aux portes de la mort, put hésiter, pour ainsi dire, et être partagée, pendant une demi-heure, entre le Dieu qui l'appelle au Ciel et la Créature qui rampe sur la terre. Elle en conclut que les amitiés les plus pures dans les Communautés, et les liaisons les plus saintes dans leur principe, toujours imprégnées, sans qu'on s'en doute, de quelque levain perfide, peuvent porter à l'Ame les plus grands préjudices. Dieu seul alors devint plus que jamais sa force et sa lumiere; et, bientôt, elle eut à s'étonner elle-même de la facilité avec laquelle elle couroit dans la voie de la perfection, depuis qu'un bras de chair ne l'y soutenoit plus.

Les divers Mémoires, d'après lesquels nous écrivons, s'accordent à dire, que ce fut alors, sur-tout, que les vertus de Madame Louise prirent un caractere

Digitized by Google

d'héroïsme, qui commandoit l'admiration autant que le respect. Voici comment un Ecclésiastique respectable, et à portée, par son emploi de Supérieur-général de l'Ordre des Carmélites, de connoître la Princesse, me traçoit le précis de ses vertus religieuses : « La confiance et les bontés dont m'honoroit Madame Louise devroient peut-être m'imposer silence. Je ne puis cependant m'empêcher de dire que, si elle paroissoit bien Sainte, elle l'étoit plus encore qu'elle ne paroisoit l'être. Que cette Ame héroïque est digne de nos regrets ; des regrets de tous les bons François, de tous les vrais Enfans de l'Eglise ! On pouvoit la regarder comme l'appui du Trône par ses prieres, et la gloire du Carmel par ses vertus. Elle étoit la consolation des Ames affligées, l'espoir des Gens de bien, le soutien et la protectrice constante de la Religion et de l'état Religieux, dans le Royaume et au-delà. Son zele étoit vif et généreux; mais prudent, soumis et éclairé. En digne fille de

Digitized by Google

de Ste.-Thérese, elle eût voulu pouvoir s'immoler mille fois, pour procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des ames. Une foule de traits attestent qu'elle étoit un prodige de courage, d'humilité, d'abnégation, d'obéissance à l'égard de ses Supérieurs, de douceur et de prévenance envers ses inférieures ou ses égales. Les Carmélites de St.-Denis ne vous laisseront pas ignorer la tendre affection de leur mere pour son saint état, sa régularité, sa ferveur, sa condescendance pour les autres, son austérité pour elle-même, son amour du silence et de la pauvreté, son zele pour le maintien et la pratique de la regle. »

Une des vertus qui frappoient le plus dans Madame Louise, quelques années avant sa mort, c'étoit son détachement des choses de ce monde : il s'étendoit à tout, il n'avoit point de bornes. Elle ne tenoit plus à la terre que par la dépendance de son corps : elle habitoit le Ciel par tous les vœux de son cœur; et cette vérité, dont ses pieuses Compagnes ne doutoient pas, l'aveu lui en échappa un

Digitized by Google

jour à elle-même. Une personne qui lui avoit fait des offres de services pour la Capitale du monde chrétien, et auprès du Souverain Pontife, lui marquoit sa surprise sur la sobriété de ses démandes : la sainte Princesse, de ce ton de franchise qui part d'un cœur pénétré, lui répondit : « Je vous avoue que tout, en ce monde, m'est indifférent, et que, par la grace de Dieu, je ne me sens de désirs que pour l'Eternité et ce qui peut m'y conduire. » Elle avoit à son usage quelques petits effets analogues à ses goûts, tels que Reliquaires, Livres de piété, Images de Saints : dans la crainte de les posséder avec trop d'attache, elle en fit don à différentes Religieuses.

Toute sa vie la pieuse Princesse s'étoit plu à entretenir, dans son ame, cette crainte salutaire avec laquelle le Saint-Esprit recommande à l'homme d'opérer son salut. Elle aimoit sur-tout à s'occuper de la pensée de la mort ; et quoique, dans son extrême humilité, elle en craignît beaucoup les suites, elle en parloit souvent. A l'époque où elle jouissoit de

Digitized by Google

la plus florissante santé, dix-huit mois avant sa mort, elle dit à une Religieuse qui avoit été sa Novice : « Une de mes grandes craintes c'est d'être privée à la mort de la grace des derniers Sacremens, et que nos Sœurs, alors, ne se déchargent les unes sur les autres du soin de m'avertir de mon état. Convenons d'une chose : si vous me savez en danger de mort, vous m'en avertirez : de mon côté, je vous promets qu'en pareil cas je vous rendrai le même service. » Ainsi fut-il convenu. Madame Louise, qui n'étoit nullement crédule, avoit confié à plusieurs de ses sœurs le pressentiment, qu'elle conservoit malgré elle, de mourir vers sa cinquantieme année ; parce que le terme de ses jours avoit été fixé à cette époque par un homme d'une piété respectable. Voici comme elle racontoit le fait. Un jour que l'Evêque de Langres, M. de Montmorin, étoit à la Cour, elle lui dit : « C'est aujourd'hui, Monsieur, que j'ai vingt-cinq ans. — Hé bien, Madame, lui répond assez brusquement le Prélat, vous êtes à la moitié de votre

Digitized by Google

vie. » Ce n'étoit pas là le langage d'un courtisan ; mais, par l'événement ; ce fut celui d'un prophête : Mad. Louise mourut à cinquante ans.

Quoique ses actions eussent été une continuelle préparation à la mort ; quoiqu'elle n'eût laissé passer aucun jour sans faire, du souvenir de ses fins dernieres, la matiere d'un exercice particulier ; chaque année encore, au mois de Décembre, elle s'appliquoit, pendant neuf jours de suite, à approfondir ce sujet intarissable d'utiles réflexions pour l'ame chrétienne : et c'est ce qu'elle avoit fait environ quinze jours avant sa mort. Ses compagnes se rappeloient également que, peu de temps avant sa maladie, pendant sa retraite annuelle de dix jours, elle les avoit singuliérement édifiées, par de nouvelles preuves et de sa délicatesse de conscience et de son zele pour le maintien de la régularité dans le monastere.

Une vie si sainte, dans son ensemble et dans tous ses détails, ne pouvoit manquer, sans doute, d'être couronnée de la mort précieuse des Saints. Mais il con-

Digitized by Google

venoit, ce semble, que Celle dont tous les jours avoient été marqués par des sacrifices généreux, offrit dans sa mort un sacrifice plus éclatant encore que tous les autres. Il convenoit que Celle qui avoit vécu en victime mourût en martyre ; et c'est ainsi que mourut Mad. Louise. Tous les témoins de sa mort, et les confidens les plus intimes de ses derniers momens, sont convaincus qu'elle a mérité de réunir la couronne du martyre à la palme des vierges ; et nous laisserons nous-mêmes à Dieu de juger si le genre de martyre qu'elle dut à la vivacité de sa foi, fut inférieur en mérite à celui que viennent de souffrir, dans l'Eglise de France, tous ces illustres confesseurs, auxquels il nous semble qu'elle ouvrit la carriere. Quoi qu'il en soit, ne craignons pas de révéler le secret édifiant et peu connu de la mort de la Princesse. Elle se portoit parfaitement bien, quoique flottant, depuis quelque temps, entre la crainte et l'espérance sur le succès d'une affaire qui s'agitoit dans le cabinet de Versailles, et qui l'inquiétoit beaucoup, parce qu'elle intéres-

Digitized by Google

soit essentiellement la Religion. Le 21 Novembre 1787, une personne de sa connoissance la demande au Parloir, et lui dit : « Il faut, Madame, que le Ciel soit bien irrité contre nous. Les démarches du zele sont superflues, et les prieres des Saints sans effet : le mal est consommé. Ce que les nombreux ennemis de la Religion catholique et du nom chrétien n'avoient pu arracher à la sagesse de nos Rois, par un siecle entier de manœuvres et d'importunités, la perfidie d'un Ministre de deux jours vient de le leur accorder ; et ce Ministre, traître à tant de devoirs, il faut que ce soit un Archevêque. » Madame Louise, à cette nouvelle, est frappée, comme le grand Prêtre Héli, quand on lui apprend que le camp d'Israël est forcé et que l'arche sainte est au pouvoir du Philistin. Un glaive de douleur a percé son ame, les angoisses de la mort la déchirent; et, comme saisie, en ce moment, de l'Esprit de Dieu ; par la même exclamation, elle plaint la Religion trahie, le Roi trompé, la tranquillité de l'Etat compromise ; elle prévoit

Digitized by Google

tous nos malheurs, elle les déplore, et ne songe plus qu'à mourir.

De retour du parloir, et sentant déjà l'action du trait qui l'a blessée, elle dit à une de ses Filles : « Prions Dieu de tout notre cœur pour la Religion, ses Ennemis sont bien ardens. » Elle lui raconta ce qu'elle venoit d'apprendre, et ajouta : « Cette nouvelle m'a causé une étrange révolution. » Le mal-être qu'elle éprouvoit ne l'empêcha pas de voir aussitôt quelques-unes de ses Religieuses, occupées alors des exercices de leur retraite annuelle. Elle les entretint avec beaucoup d'onction, sur les avantages de la confiance en Dieu et le besoin de la priere, et leur découvrit le sujet de sa peine. L'une d'elles lui proposoit de s'en ouvrir à la Communauté, afin que toutes priassent en commun, pour le même sujet. « J'y avois pensé, répondit Mad. Louise, mais deux choses m'en empêchent : c'est que ces sortes de nouvelles sont de celles qui peuvent occasionner des murmures contre l'autorité ; et tout notre zele doit se borner à prier pour elle, lors

Digitized by Google

même qu'elle s'égare ; et puis, je craindrois que, si l'on savoit de quel poids cette nouvelle m'a chargé le cœur, on ne cherchât trop à me distraire ; et je vous avoue que j'aimerois mieux mourir de ceci, si Dieu le veut, que de m'exposer aux dangers de la dissipation. »

Le siége de son mal étoit l'estomac. Une enflure considérable l'indiqua bientôt, et elle en souffroit, par intervalles, des douleurs aiguës. On vouloit l'engager à soumettre son mal à l'inspection d'un homme expérimenté : « Je le lui expliquerai si bien, répondit-elle, que ce sera comme s'il le voyoit. » On insista, on ne fit que l'affliger. On alla jusqu'à lui dire, que cet excès de délicatesse pouvoit compromettre ses jours. « J'aurois peine à le croire, reprit-elle ; mais, sacrifice pour sacrifice, celui de la vie me coûteroit moins que celui qu'on me propose. » Quelques remedes simples lui procurerent un soulagement momentané ; et, suivant son usage, de ne jamais s'écouter, lorsqu'il s'agissoit de sa santé, elle brusqua cette maladie mortelle comme

Digitized by Google

une simple incommodité. On la revit, au bout de quelques jours, à la tête de sa Communauté, pour en diriger et suivre tous les exercices. La crainte qu'elle avoit, qu'on ne l'obligeât à s'en absenter, l'engageoit à laisser croire qu'elle n'étoit qu'indisposée ; et presque toutes ses filles s'étoient confirmées dans cette opinion. Cette prétendue indisposition, cependant, outre de continuelles douleurs de tête, lui faisoit encore essuyer, de temps en temps, des crises assez fâcheuses, dont elle ne pouvoit dérober la connoissance à quelques Religieuses, qui avoient avec elle des rapports plus immédiats.

Ce ne fut que le 10 de Décembre que, pressée par la violence du mal, elle consentit à consulter le médecin de la maison. Une saignée la soulagea de l'oppression d'estomac qu'elle éprouvoit, mais en lui laissant ses douleurs de tête et une insomnie habituelle. En vain lui proposa-t-on de se donner du repos : elle répondit qu'il lui en coûteroit plus à soigner son mal-être à l'infirmerie qu'à le porter comme elle faisoit, aux divers exercice

Digitized by Google

de la Communauté. Elle croyoit voir, dans les attentions les plus communes de la charité, les empressemens irréguliers d'une affection trop humaine, et elle les repoussoit religieusement. Ce ne fut que vers la fin de sa maladie, et quelques jours seulement, avant sa mort, qu'elle crut pouvoir accorder à son état et au vœu de ses Filles, d'aller passer les nuits à l'infirmerie, et de rompre l'abstinence de la regle. Du reste, suivant les exercices communs, elle se trouvoit au travail, aux récréations, à toutes les prieres, à tous les Offices du chœur. Elle communioit régulièrement tous les jours; et c'étoit dans la ferveur de ces dernieres communions qu'elle se disposoit à celle qu'elle s'attendoit de faire bientôt en viatique. En effet, tandis qu'on se rassuroit sur sa tranquillité, sa gaîté même, et les efforts de son courage, elle-même, jugeant sa maladie, en parloit à son Confesseur, comme de celle qui devoit la conduire au tombeau, et faisoit toutes ses dispositions suivant ce pressentiment. Elle fit une revue exacte de tous ses pa-

Digitized by Google

piers : elle en brûla quelques-uns et mit le plus grand ordre dans les autres.

Le mercredi 19 de Décembre, et jour des Quatre-temps, la malade écrivit à Madame VICTOIRE ; lui marqua qu'elle ne se trouvoit pas mal pour son état : qu'on lui avoit interdit le jeûne ; mais que, pour le maigre, elle le soutenoit bien. Personne ne soupçonnoit encore le danger éminent où se trouvoit la Princesse. Outre le courage qu'elle montroit en tout, ce qui ne contribuoit pas peu à entretenir l'illusion sur sa maladie, c'est que les oppressions d'estomac qu'elle éprouvoit, étoient suivies de fréquens accès d'une faim irréguliere, et que l'on n'imaginoit pas que la faim pût être si voisine de la mort.

Le jeudi 20, Madame Louise alla à la messe et y communia ; mais elle ne revint de l'Eglise qu'avec beaucoup de peine. Le soir, elle voulut encore se trouver à la récréation au milieu de ses filles.

Le vendredi 21, elle passa la matinée comme la veille, et n'omit aucun de ses exercices de piété ; mais elle n'eut plus

Digitized by Google

la force de se porter, comme elle l'auroit désiré, au lieu où la Communauté prenoit sa récréation. Dès le 10 du mois, elle avoit minuté un projet de lettre au Roi. Elle l'écrivit seulement le 21, et on la trouva dans son porte-feuille, sous cette adresse : AU ROI, MONSEIGNEUR ET NEVEU, POUR ÊTRE REMISE APRÈS MA MORT. Elle écrivit aussi, ce même jour, à Madame ADÉLAÏDE.

Le samedi 22, veille de sa mort, après une fort mauvaise nuit, elle eut encore le courage de se lever; mais, ses forces ne secondant pas son zele, il lui fut impossible de se rendre à l'Eglise. Une Religieuse, témoin du regret qu'elle avoit de se voir privée de la messe et de la communion, lui proposoit de faire dresser un autel dans l'infirmerie, comme on le fait à la Cour en faveur des personnes malades de la Famille Royale. « Ne voyez-» vous pas, lui répondit l'humble Prin-» cesse, que vous me proposez là une » distinction déplacée? A la vie et à la » mort, je veux être simple Carmé-» lite. » Elle récita encore ce jour-là, tous ses offices, et s'acquitta de ses dif-

Digitized by Google

férens exercices de piété. Comme la fête de Noël étoit prochaine, elle fit des arrangemens qui devoient lui procurer la consolation de communier en cette solemnité. N'ayant pas la force d'écrire elle-même, comme elle se le proposoit, à Madame VICTOIRE, elle dicta pour elle une lettre qu'elle signa, et où respiroit encore la douce gaîté de la vertu.

Jusqu'à la veille de sa mort, elle avoit continué de donner ses soins aux affaires de la Communauté. Ses filles s'adressoient toujours à elle pour recevoir les permissions dont elles avoient besoin, et elle les accueilloit avec sa bonté ordinaire. Sa patience étoit admirable. Elle n'avoit que des propos de douceur et d'édification à adresser aux Religieuses, qui se présentoient chez elle à toutes les heures du jour, et sans autres besoins, souvent, que celui de s'assurer de son état. Celles que leur emploi attachoit plus particulièrement auprès de la malade recevoient de sa part toutes sortes de témoignages d'attention et de charité. Elle les plaignoit; elle leur demandoit sans cesse pardon des

Digitized by Google

peines qu'elle leur donnoit. De temps à autre, et plus souvent qu'elles ne l'auroient voulu, elle les obligeoit à se retirer pour aller se reposer; et, après cela, elle s'accusoit encore de n'être pas bonne malade. Une Religieuse ayant observé, à cette occasion, qu'il seroit difficile qu'elle les édifiât par plus de patience et de résignation : « C'est toujours bien » fait, répondit-elle, de juger charitablement les autres. »

Dans les derniers jours de sa vie, comme on s'aperçut que l'empressement de ses filles auprès d'elle la fatiguoit, on lui représenta que, dans l'état où elle étoit, elle pouvoit bien se dispenser de tenir sa porte ouverte. « Non, répondit-» elle, je me dois à toutes jusqu'à la » mort. Toutes sont bien-aises de me » voir, et moi aussi bien-aise de les voir » toutes. » Elle les fit seulement prier de se concerter entre elles, pour ne venir qu'un certain nombre, dans un certain espace de temps. Il lui étoit si naturel d'assaisonner de quelques traits gracieux les réponses qu'elle faisoit à ses filles,

Digitized by Google

qu'elle se reprochoit jusqu'à l'impuissance où la mettoit son état, de leur témoigner toute l'étendue de sa tendresse maternelle. Un jour qu'elle craignoit d'avoir fait à l'une d'elles une réponse trop concise, en lui accordant une permission, elle dit à son infirmiere : « Il me semble que j'ai parlé bien séchement à ma sœur *** : faites-lui en, je vous prie, des excuses pour moi. » Elle en fit elle-même, pour pareil sujet, à une autre Religieuse, en lui disant : « Je vous demande pardon, mon cher cœur, de vous avoir si mal reçue ce matin. » La sœur, étonnée, ne savoit pas même ce que vouloit lui dire sa Prieure. Le fait étoit que, lui ayant demandé si elle souffroit beaucoup, elle s'étoit contentée de lui répondre : « Oui, beaucoup, mais cela se passera. » Ce laconisme, en exprimant une douleur vive et actuelle, étoit, au jugement de sa vertu, une réception peu charitable. Lorsqu'on la mettoit dans le cas de parler de ses souffrances, ce qu'elle en disoit n'étoit que l'expression de la piété résignée. On lui demandoit de quoi elle se

Digitized by Google

plaignoit le plus ? « De la tête, répondit-elle; je n'ai pu fermer l'œil de la nuit: il me sembloit que notre Seigneur me mettoit sur la tête toutes les épines de sa couronne. »

Son zele pour la régularité, dans ces derniers momens, porté jusqu'à cet héroïsme que l'on seroit tenté d'appeler excès, offroit plus à admirer qu'à imiter. Elle étoit frappée à mort depuis un mois; elle se préparoit à mourir, elle n'avoit plus qu'un jour à vivre, que, par respect pour la clôture religieuse, elle n'avoit encore vu le médecin qu'à la grille extérieure du monastere. Ce jour-là même, veille de sa mort, elle se porta encore au Parloir, pour lui rendre compte de sa situation dont l'altération de son visage n'annonçoit que trop visiblement le danger.

De retour à l'infirmerie, elle éprouva une grande oppression, qui l'obligea de se mettre au lit. Dès que la douleur fut appaisée, elle s'occupa des moyens de recevoir les derniers Sacremens, et fit appeler son confesseur. Elle se proposoit encore de se rendre au confessional; et,

Digitized by Google

elle l'eût fait, si ses forces eussent répondu à son zele pour la régularité. Quand le confesseur parut, « Hé bien, mon » Pere, lui dit-elle, approchez donc : » voici la troisieme Prieure de cette mai- » son à laquelle vous allez fermer les » yeux. » Elle avoit préparé sa confession ; elle la fit comme la derniere de sa vie, mais avec la même tranquillité que si c'eût été une confession ordinaire. Elle témoigna ensuite qu'elle désireroit de recevoir le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Mais, trompé comme les autres, par le courage de la malade, son confesseur lui ayant représenté qu'il ne la croyoit pas dans le cas de communier en Viatique, elle le pria d'en conférer avec le médecin, en lui observant, que ce seroit une grande consolation pour elle, s'ils concluoient à ce qu'on lui administrât les Sacremens. » Au reste, ajouta-t-elle ; qu'on suive en tout les regles : je suis tranquille : Dieu fera de moi tout ce qu'il lui plaira. Je me confie entiérement en ses miséricordes. »

Au milieu de ses souffrances, la pieuse

Digitized by Google

malade goûtoit la paix de la résignation, et quelquefois même un doux sentiment de joie, qu'elle ne pouvoit cacher aux personnes qui l'approchoient. C'étoit alors sans la moindre crainte qu'elle voyoit la mort présente, elle qui, dans le plus grand éloignement, ne l'avoit jamais envisagée sans frayeur. Elle parloit de mourir comme on parle d'une action ordinaire de la vie; elle disoit à une de ses filles, qui avoit besoin d'être prémunie contre les foiblesses de la peur : « Sans doute que vous » allez aussi avoir peur de moi, quand » je serai morte; mais ne craignez rien, » je ne ferai jamais de mal à personne. » Revenue d'une crise des plus violentes, elle dit à la même Sœur : « Vous ne » voyez donc pas que je suis à l'agonie. » Et, sur ce que la Religieuse lui parut n'en rien croire, elle ajouta : « Vous » me promettez donc de m'avertir, quand » il en sera temps? » Elle reçut avec grand plaisir l'assurance qui lui en fut donnée. Dans un moment où son confesseur étoit auprès d'elle, songeant aux Princesses ses Sœurs, auxquelles elle n'avoit pas

Digitized by Google

encore fait connoître le danger de son état. « Je vous prie, lui dit-elle, d'assurer » mes Sœurs, après ma mort, que j'ai » toujours eu les mêmes sentimens pour » elles ; et que, si j'obtiens miséricorde, » je ne les oublierai pas devant Dieu. »

Comme elle ne pouvoit douter des cruelles inquiétudes où devoient être toutes ses cheres Filles, elle leur fit dire de chercher leur paix en Dieu, et de mettre, comme elle, toute sa confiance en lui seul. Elle ne vouloit point qu'on priât pour sa conservation, mais uniquement pour que la volonté de Dieu s'accomplît en elle. On lui parloit des prieres que ses Religieuses ne cessoient de faire à cette intention : « Elles sont si charitables ! s'écria-t-elle ; aussi, je les porte toutes dans mon cœur, et je prie Dieu d'être lui-même leur soutien. »

Tout le temps qu'avoit duré sa maladie, Madame Louise n'avoit pas omis la récitation de la moindre partie de ses heures, assurant que cet exercice ne la fatiguoit pas assez pour qu'elle dût s'en dispenser. Elle ne l'omit que la veille de

Digitized by Google

sa mort, et parce qu'on lui avoit ôté son bréviaire. Ce jour-là même elle avoit encore récité ses offices jusqu'à vêpres. Lorsqu'on l'eut mise dans l'impuissance de payer à Dieu son tribut ordinaire de prieres, elle y suppléoit par les affections de son cœur : elle prioit continuellement. A sept heures du soir, elle invita les Religieuses qui la soignoient à réciter avec elle les Litanies de la Sainte Vierge. A huit heures, elle demanda si l'heure du silence n'étoit pas sonnée ? on lui répondit qu'elle l'étoit : « Que ne m'avertis-» siez-vous donc, reprit-elle ? Etre » malade n'est pas un privilége pour en-» freindre le silence. » Elle continua de s'occuper, dans sa ferveur, de sentimens analogues à sa situation.

La maladie ne lui avoit rien fait perdre de son amour pour la mortification, et elle ne laissoit échapper aucune occasion d'en multiplier les actes. Elle étoit si éloignée de rechercher le plus commode pour son état, qu'on pouvoit à peine lui faire accepter le nécessaire. Une Sœur, ayant vu que sa tête portoit sur une cou-

Digitized by Google

verture de laine, se mettoit en devoir d'y passer un linge : « Je suis très-bien, lui dit Madame Louise ; est-ce que vous voudriez m'arranger ici comme une Princesse ? » Vers les onze heures de la nuit, six heures avant sa mort, on voyoit la malade dans un fauteuil, le dos appuyé contre un petit coffre, en guise d'oreillers qu'elle avoit refusés. C'est dans cette situation que la trouva un médecin de la Cour, que Madame VICTOIRE lui avoit envoyé pour constater sa maladie.

Dès que ce médecin eut vu la malade, il jugea qu'elle étoit dans un danger éminent ; et, sans s'ouvrir à elle-même sur ce qu'il pensoit de son état, il se retira à l'écart avec le médecin de la maison, pour concerter les moyens de le lui faire connoître. Les ménagemens, à cet égard, étoient bien superflus. Madame Louise craignoit moins qu'elle ne désiroit d'apprendre qu'elle touchât au terme de sa dissolution. Aussi avoit-elle chargé une Religieuse de suivre les médecins ; d'écouter ce qu'ils diroient de sa situation, et de le lui rapporter fidellement. « Pourvu

Digitized by Google

qu'ils conviennent que je suis en danger, dit-elle, cela suffit pour que je puisse communier en viatique. « Les médecins ayant avoué qu'ils ne pouvoient répondre que la malade passât la nuit, la Religieuse revint aussitôt auprès d'elle, et lui dit : qu'elle pouvoit, quand elle le voudroit, et dès ce soir même, si elle le jugeoit à propos, satisfaire le désir qu'elle avoit de communier. Cette Religieuse étoit la même à laquelle Madame Louise, étant encore en santé, avoit fait promettre qu'elle l'avertiroit, si jamais elle la voyoit en danger de mort. Dans la joie d'apprendre ce qu'elle désiroit de savoir, « Ah! que vous me faites de plaisir, s'écria-t-elle, et que je vous sais bon gré de me tenir la parole que vous m'aviez donnée : c'est un service que je n'oublierai pas devant Dieu, si, comme je l'espere, il me fait miséricorde. » — Vous êtes bien heureuse! ma Mere, lui répondit la Religieuse, vous allez au Ciel, et vous nous laissez sur la terre. — « Oui, je mets toute ma confiance en Dieu, continua Madame Louise, et je vous

Digitized by Google

dis que je ne vous oublierai pas : mais, ne perdons pas de temps ; faites disposer toutes choses, pour que j'aie le bonheur de recevoir mon Dieu. »

Une autre Religieuse, qui venoit de reconduire les médecins, étant rentrée ; « Hé bien, lui dit la malade, vous connoissez mon état à présent : me promettez-vous de bien prier pour moi, quand je serai morte ? » La Religieuse l'assura qu'elle le feroit tous les jours de sa vie. « Ce sera, reprit Madame Louise, une bien bonne maniere de reconnoître tous mes sentimens pour vous. » Elle lui promit aussi de ne pas l'oublier devant Dieu. Tranquille et sans trouble, elle se disposoit pour l'éternité, comme pour un voyage ordinaire ; elle songeoit à tout. S'étant rappelé qu'une jeune Religieuse, qui avoit été son éleve et qu'elle aimoit beaucoup, avoit fait des instances pour rester auprès d'elle, et qu'elle l'avoit obligée de se retirer, elle désira qu'on l'allât éveiller. « La pauvre enfant, dit-elle, ne me croit pas si mal ; et, comme elle ne se porte pas bien elle-même, si elle alloit apprendre tout-à-coup la nou-

Digitized by Google

velle, cela pourroit lui occasionner quelque fâcheuse révolution. » En voyant entrer la Religieuse, elle lui dit, sur le ton de la joie, et comme si elle lui annonçoit la plus heureuse nouvelle : « Adieu donc, Séraphine ; c'est tout de bon que je m'en vais. — Eh ! où allez-vous donc, ma Mere, s'écria la Sœur, courant vers elle et fondant en larmes ? — Gardez-vous de me plaindre, continua la malade : je croyois que le Bon-Dieu me réservoit encore bien des peines et des croix ; et voici que, par sa miséricorde, tout est fini. J'ai la confiance qu'il me donnera son paradis : ne suis-je donc pas bien heureuse ? Non, je ne l'aurois jamais cru qu'il fût si doux de mourir. » La jeune Sœur, dans le sentiment profond de sa douleur, s'avançoit pour embrasser une derniere fois sa bonne Mere ; mais la sainte Princesse, comme si elle eût craint de dérober à Dieu le moindre mouvement de son cœur, se refusa à cette démonstration de tendresse. Une autre de ses filles, en lui rendant un petit office de charité, laissoit échapper quelques signes d'une affection trop

Digitized by Google

trop humaine : — La Malade l'en reprit, en lui disant : « Dieu seul, ma sœur, » Dieu seul en ce moment. »

En effet, les sentimens les plus légitimes et les plus vertueux, ceux qu'elle n'avoit entretenus que selon Dieu pendant sa vie, elle voulut, en mourant, en faire un sacrifice à Dieu. Rien de terrestre ne la touchoit plus; elle n'accordoit plus rien à la nature. On lui demanda si elle ne seroit pas bien aise que les Princesses ses sœurs fussent informées plus positivement de son état ? « Je sens bien, répondit elle, que je leur ferois volontiers mes adieux; mais le devoir d'une Carmélite est de prier Dieu pour sa famille, sans marquer trop d'empressement pour la voir. » On étoit persuadé qu'elle verroit volontiers, dans ces derniers momens, un Supérieur-général de l'Ordre, en qui elle avoit beaucoup de confiance; et, pour l'engager à ne pas se refuser cette pieuse satisfaction, on l'assura qu'il pouvoit être arrivé dans vingt-quatre heures. « Mais, dans vingt-quatre heures, répondit-elle, je n'y serai plus. » Ses filles insistoient : « Non,

Digitized by Google

reprit-elle : outre qu'il ne convient pas qu'une Carmélite occasionne un voyage dispendieux pour sa Communauté, sa présence, s'il arrivoit à temps, ne pourroit servir qu'à me donner un peu de consolation; et, par la grace de Dieu, je suis tranquille. »

Son Confesseur s'étant présenté, elle lui parla également le langage d'une Ame qui ne tient plus à la terre, et que Dieu seul occupe. « Vous me l'aviez bien annoncé, mon Pere, lui dit-elle, que mes frayeurs de la mort se dissiperoient lorsqu'il en seroit temps. Dieu me fait la grace de l'envisager sans trouble : l'unique désir qui me retienne en ce monde, est de recevoir mon Sauveur. » Elle se disposoit à cet acte de Religion par de ferventes prieres, que le besoin seul, ou une charitable condescendance, l'obligeoit quelquefois d'interrompre. Se rappelant qu'elle avoir reçu du Pape un Crucifix, que le Saint-Pere avoit béni, et auquel étoient attachées des Indulgences *in articulo mortis*, elle dit que le temps de s'en servir étoit venu, et qu'elle desi-

Digitized by Google

reroit de l'avoir. La Religieuse qui se chargea de l'aller quérir se méprit ; et, au lieu de celui qu'elle demandoit, lui en apporta un autre, le même que la Princesse avoit envoyé au Roi son Pere dans sa derniere maladie. Elle le reconnut, et dit : « Je l'aimerois bien, mais il me rap» pelle des souvenirs trop humains : don» nez-moi l'autre. »

Quelques instans avant qu'elle reçût les Sacremens, n'ayant auprès d'elle qu'une Religieuse qui la soignoit habituellement, elle lui demanda de nouveau pardon des peines qu'elle lui donnoit ; et, comme elle la voyoit dans la douleur : « Si ma mort peut être pour vous un sujet de sacrifice, lui dit-elle, songez que Dieu l'exige de vous. » La Religieuse lui ayant témoigné qu'elle s'y résignoit, la Malade en eut beaucoup de joie ; et, comme pour lui marquer sa satisfaction, elle lui donna encore quelques conseils d'amitié ; l'exhorta à se rappeler ceux qu'elle lui avoit souvent donnés, et continua ainsi : « Suivez toujours le gros de la Communauté ; fuyez

Digitized by Google

les particularités. Dès que vous aurez une nouvelle Prieure, rendez-lui compte de vos dispositions et donnez-lui votre confiance. Adieu, je ne puis vous en dire davantage : pressez, pressez, pour que je reçoive mes Sacremens, car bientôt je ne le pourrois plus... O mon Jesus, ne permettez pas que je sorte de ce monde, sans avoir eu le bonheur de vous recevoir! » Elle fit elle-même quelques dispositions relatives à la cérémonie de son Administration, et continua sa préparation dans le recueillement et la paix. De temps-en-temps elle exprimoit les désirs de son cœur par de ferventes aspirations. Elle dit par trois fois : « Venez, Seigneur Jesus, ne différez pas plus long-temps mon bonheur ! » Elle répéta la même priere en Latin : *Veni, Domine Jesu, noli tardare*. Pendant que le Prêtre étoit en marche pour lui apporter le St. Viatique, elle récita le Pseaume *Miserere* et le Cantique *Magnificat*, après avoir invité deux Religieuses, qui étoient restées à l'Infirmerie, à s'unir à elle. Les Versets qui la touchoient davantage, elle les répétoit. Elle

Digitized by Google

s'écria, à plusieurs reprises! « *In te Domine, speravi: non confundar in æternum.* »

Les sentimens qui éclatoient le plus en elle, dans ces derniers instans, étoient la confiance et la joie. Ne pouvant plus les contenir, en voyant entrer le St. Sacrement, elle s'écria, dans un pieux transport : « Il est donc arrivé, ô mon divin » Epoux, il est arrivé ce moment! ô mon » Dieu, qu'il m'est doux de vous sacri» fier la vie! » Elle suivit avec une fermeté héroïque les prieres qui se faisoient pour elle, écoutant les unes, répondant aux autres. Attendri par le spectacle, le Prêtre hésitoit au milieu de l'auguste Cérémonie : la sainte Princesse alors, d'un ton mêlé de douceur et de gravité, lui dit : « Courage donc, mon Pere, cou» rage, courage. » Ce peu de paroles pénétra tous les cœurs : des larmes coulerent de tous les yeux; et, bientôt après, avec plus d'abondance encore, lorsque la Malade, adressant la parole à la sous-Prieure qui étoit auprès d'elle, lui dit : « Je vous » charge, ma Sœur, de prier la Commu» nauté de me pardonner tous les sujets

Digitized by Google

» de peine que je lui ai donnés, par mes » irrégularités, par mes lâchetés et tous » mes autres défauts. »

Après qu'elle eut reçu le St. Viatique, la joie de posséder le Dieu de son salut, parut charmer ses douleurs. Elle oublia ses maux, et se sentit animée d'une force et d'un courage qui l'étonnerent. Sa piété l'avertit, à l'instant, de l'usage qu'elle en devoit faire, pour l'édification de celles dont Dieu l'avoit chargée; et ses dignes filles, attentives à recueillir jusqu'aux moindres expressions de la tendresse de leur mere, ne perdirent pas un seul mot du Testament qu'elle leur laissoit en mourant. « Mes cheres Sœurs, leur dit-elle, je crois de mon devoir, puisque Dieu m'en laisse la force, de vous rappeler en ce moment, les avis que je vous ai souvent donnés, et auxquels je vous conjure de faire une sérieuse attention : je vous recommande la plus grande régularité, et plus d'exactitude que jamais à vous rendre aux exercices de Communauté. Trouvez-vous à la minute où le devoir vous appelle, sans compter sur les avant-

Digitized by Google

quarts. Soyez fidelles au silence : qu'on n'ait point de petits mots à se dire, jamais d'entretiens secrets, point de particularités. Aimez-vous généralement toutes, les unes les autres. Conservez un grand amour pour notre sainte regle et nos Constitutions. Faites cela, et vous y trouverez le bonheur. » Prenant ensuite un ton plus familier, elle continua : « Je vous ai toujours regardées, et toujours je vous ai aimées toutes comme mes Compagnes, mes Amies, mes sœurs et mes meres; et je sens encore que vous m'êtes tout cela, à présent qu'il faut que je vous quitte. Mais, mettez en Dieu votre confiance, il sera votre soutien et votre consolation. J'espere aussi que ma Famille, en ma considération, continuera d'avoir des bontés pour vous. Quand je parle de *considération*, vous imaginez bien que je n'aspire pas à ce qu'on se souvienne de moi : ou, du moins, ce n'est que pour notre Maison et pour l'Ordre que je le désire. » A peine ces dernieres paroles sont-elles prononcées, que les sanglots éclatent, que les gémissemens se prolon-

Digitized by Google

gent autour de la Malade. Pour elle toujours inébranlable dans sa fermeté, elle rappelle ses filles à des sentimens plus courageux; et, blâmant comme une foiblesse celui qui les pénétre, elle leur dit: «Pourquoi donc encore ces pleurs? à quoi sert » de vous affliger ainsi? Oui, je vous le » répete, c'est en Dieu seul que vous devez vous confier, et Dieu aura soin de » vous: et puis, j'espere que, bientôt, » nous nous retrouverons toutes dans » l'Endroit où je vais.»

Non contente des témoignages d'affection qu'elle venoit de donner en général à toutes ses filles, son cœur maternel sollicitant pour l'une d'elles un avis particulier, elle la fit appeler aussi-tôt pour le lui donner. La Religieuse, en l'abordant, tombe à ses genoux, s'accuse, et lui demande pardon. Mad. Louise lui donne sa bénédiction, et lui dit: « Me voici, ma chere sœur, prête à aller paroître devant Dieu. Telle vous me voyez, en ce moment, telle vous serez bientôt vous-même. Le désir que j'ai que vous vous prépariez un jugement favorable, m'en-

Digitized by Google

gage à vous recommander, pour la derniere fois, de travailler sérieusement à votre sanctification, en combattant surtout tel et tel défaut. » La Religieuse, fondant en larmes, remercie sa sainte mere, et se retire pénétrée des charitables soins de celle qui savoit aimer ainsi jusqu'à la mort.

Dès l'instant où l'on avoit dit à Mad. Louise qu'elle pourroit communier en Viatique, elle avoit demandé si on ne lui administreroit pas en même temps l'Extrême-Onction ? On ne lui répondit pas alors d'une maniere positive : elle temoigna de nouveau, le désir qu'elle auroit de recevoir ce Sacrement, tandis qu'elle étoit encore en pleine connoissance, et l'on déféra à son pieux empressement. Pendant cette seconde Administration, ce fut, de sa part, même courage, même application aux prieres de l'Eglise, que lorsqu'elle avoit reçu le St. Viatique. Au calme profond qu'elle montroit pendant la Cérémonie, on eût dit que toute autre qu'elle en étoit l'objet. L'habitude du zele la rendant attentive, jusque dans

Digitized by Google

ces derniers instans, au maintien des moindres Observances, elle dit à une Religieuse, qui étoit auprès d'elle : « Votre » voile, ma sœur, n'est pas assez baissé. » Dans des dispositions comparables à celles de St. Paul, elle eût voulu pouvoir hâter les progrès de sa dissolution ; et, se sentant assez de courage pour exhorter elle-même son Ame à sortir de ce monde, elle demanda qu'on lui récitât les prieres des Agonisans. On lui représente qu'elle n'est pas encore à cette extrémité : elle fait de nouvelles instances, et dit : « N'im- » porte, ce sera une consolation pour » moi de pouvoir m'unir à ces prieres. Je » voudrois bien n'en rien perdre, car je » suis avare des prieres de l'Eglise ; oui, » j'en suis avare. »

Le Médecin de Madame Victoire étant rentré dans la chambre de la Malade, lui demanda comment elle se trouvoit ? « Fort contente, Monsieur, répondit-elle : j'ai reçu mon Sauveur ; mon Jesus avec moi, je suis parfaitement tranquille. » Quelques instans après, elle ajouta : « Je vous charge, Malouet, de

Digitized by Google

mes adieux pour mes sœurs. Vous leur ferez bien mes amitiés, et leur rapporterez ce que vous voyez : que je meurs dans la plus grande paix. Dites-leur aussi que je les prie d'avoir toujours des bontés pour cette maison et pour l'Ordre, et que je leur recommande notre Médecin. »

Tandis que la Malade, toute occupée du soin d'épurer son ame, sembloit oublier l'état de son corps, les progrès du mal augmentoient sensiblement. Déjà on lui avoit appliqué les cantharides au bras, mais sans succès. Le Médecin lui proposa de tenter une nouvelle application du topique ; à quoi elle marqua la plus grande répugnance. Cette Ame si pure, qui, toute sa vie, avoit montré une vertu d'Ange dans un corps mortel, éprouvoit encore en mourant les alarmes exagérées de la pudeur. On insista : on lui fit un devoir de ne pas négliger un remede qui pouvoit avoir d'heureux effets. « Il ne les aura pas pour moi, ces effets, répondit-elle, et je souhaiterois bien qu'on me laissât mourir tranquille ; mais, puisqu'on

Digitized by Google

le veut ainsi, je ne dois refuser ni d'obéir ni de souffrir. »

Desirant de laisser un gage de sa reconnoissance à deux Religieuses qui, plus particuliérement chargées de la servir pendant sa maladie, l'avoient fait avec tous les empressemens de la charité, elle dit à l'une d'elles, en lui montrant le Crucifix qu'elle tenoit à la main : « Je voudrois bien vous laisser ce Crucifix ; » puis, en s'adressant à l'autre, « et à vous, ma sœur, le petit noir que vous connoissez, et que vous trouverez dans une boîte bleue ; mais sous la condition, que la Prieure qui me succédera, ne voyant rien en cela qui blesse l'esprit de pauvreté, vous accorde la permission de garder ce que je vous offre ; car à Dieu ne plaise que je prétende disposer en Propriétaire, ou par forme de Testament. » Telle fut la derniere leçon de régularité que la Princesse mourante offrit à ses Religieuses ; et toute la dépouille de la fille d'un Roi de France se réduisit à deux Crucifix de bois.

Continuellement occupée du bonheur

Digitized by Google

du Ciel, où la portoient tous ses désirs, elle parla encore à plusieurs Religieuses qui s'approcherent d'elle, et ne leur parla que de la grandeur de ses espérances et de la joie qu'elle avoit de quitter la terre. Ces sentimens consolateurs, aux approches de la mort, sont essentiellement ceux de toute Epouse de Jesus-Christ, fidelle à sa vocation; mais on sent avec quel empire ils devoient sur-tout agir sur le cœur de celle qui, née Princesse, mouroit Carmélite. Un moment avant sa mort, elle s'écria: « Il est donc temps! » et quelques instans après: « Allons, levons-nous, hâtons-nous d'aller en Paradis. » Ce furent les dernieres paroles que prononça la sainte Princesse. Bientôt après elle expira, ayant porté pendant un mois le coup mortel qui l'avoit frappée. Sa mort, douce et paisible comme le sommeil du Juste, ne fut annoncée par aucun mouvement convulsif; aucune agitation violente ne l'accompagna; et son dernier soupir fut un soupir de paix. Ce fut le 23 de Décembre 1787, à quatre heures et demie du matin que la Religion

Digitized by Google

et l'Etat firent cette perte, qu'on peut regarder comme le dernier avant-coureur de ce déluge de maux qui, depuis cette époque précise, fondit par torrens sur tous les points de l'Empire françois.

Le Lecteur nous saura gré de transcrire ici la conclusion d'un des Mémoires sur lesquels nous avons travaillé. « J'ai vu mourir plusieurs Personnes d'une maniere bien édifiante ; mais je puis dire que jamais mort n'a fait sur moi tant d'impression que la sienne, et je vivrois encore quatre-vingts ans que je ne l'oublierai jamais. J'étois alors auprès d'elle, lui tenant son Crucifix... J'ai rappelé ses dernieres paroles ; mais il ne me seroit pas possible d'exprimer le zele, la foi et la ferveur qui les animoient. Elle a vécu en Sainte et en grande Sainte, elle est morte de même.... Il me sembloit, en voyant mourir cette seconde THÉRESE, que j'assistois à la mort de la premiere.... J'ai senti la grandeur de ma perte, celle de la maison, celle de l'Etat religieux et de toute l'Eglise : mais, pour elle, je n'ai pu

Digitized by Google

la plaindre un instant. Il me semble la voir au Ciel ; et j'avoue que son tombeau, où, en priant pour elle, comme elle me la fait promettre, je réclame aussi son secours, m'est un lieu de consolation, de force, de lumiere et de grace. J'en ai été frappée en plusieurs circonstances. Aussi y vais-je avec la même confiance qu'elle m'a toujours inspirée pendant sa vie. Je m'y rappelle les instructions et les avis que cette bonne mere m'a donnés ; et je puis dire qu'elle me sert encore actuellement de Modele et de Guide dans le chemin de la vertu. Dieu me fasse la grace de l'y suivre. »

Cette haute idée de la sainteté de Madame Louise, et cette confiance en son crédit auprès de Dieu, ne sont pas concentrées dans l'étroite enceinte du Monastere qu'elle édifia. Des Lettres et des Relations circonstanciées de divers Endroits de la France, de Paris et de Montpellier, de Beaune et de Rouen, de Carpentras et de Poitiers, nous parlent de guérisons de plusieurs maladies réputées incurables, et attestent qu'elles furent

Digitized by Google

la suite immédiate de vœux adressés à la sainte Carmélite. N'ayant pas été témoins des faits par nous-mêmes, et ne pouvant répondre que de la droiture et de la bonne-foi des Personnes qui les rapportent, nous ignorons jusqu'à quel point ils soutiendroient la rigueur extrême des examens établis à Rome, pour constater les Miracles. Mais, ce qui nous paroît incontestable, c'est qu'il n'est ni téméraire de solliciter des faveurs du Ciel, ni surprenant qu'on les obtienne par l'entremise de celle dont toute la vie fut un Prodige de vertus et la mort un Martyre.

Fin du quatrieme et dernier Livre.

Digitized by Google

ECRITS ET LETTRES

DE

MADAME LOUISE DE FRANCE,

RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Nous avons cru faire plaisir aux ames pieuses, en ajoutant à la vie de Madame Louise ce petit recueil d'écrits et de lettres tracés de sa main, et qui sont comme autant de pieces justificatives de ce que nous avons dit de la constante et courageuse piété de la Princesse, et de cet esprit de détachement de l'ame vraiment religieuse, pour qui Dieu seul est tout, et dont rien au monde ne peut altérer le contentement et la paix intérieure.

Sentimens de Madame Louise, tracés de sa main dans un écrit qu'on a trouvé après sa mort dans son porte-feuille.

Béni soit à jamais le Dieu de toutes miséricordes; disons-le sans cesse, et, s'il est possible, à tous les instans de notre vie : disons-le chacune sur nous, chacune sur les autres. Obtenons les

Digitized by Google

continuations de cette adorable miséricorde dont nous ne pouvons nous passer tant que nous vivrons; mais disons-le avec autant de confiance dans les mérites de J. C., que de sentimens de notre besoin.

C'est l'amour qui rend large le chemin étroit de la pénitence, et qui nous le fait paroître uni et spacieux; et, par un effet contraire, la grace qui poursuit le pécheur, lui remplit de gênes, d'épines et de montuosités le chemin où il marche; et tout large qu'il est, le borde de précipices toujours effrayans. Telle est cette miséricorde adorable, soit qu'elle coure après nous pour nous regagner, soit qu'elle marche à côté de nous pour nous soutenir. Ah! ne nous lassons jamais de la bénir, de la louer, de l'invoquer, d'avoir les yeux sur elle, de nous y confier, de nous y appuyer, de prêter l'oreille à sa voix, et de suivre son attrait sans balancer, avec courage, amour, ferveur et dévotion.

Nous avons bien raison de répéter sans cesse, que Dieu est bon, qu'il est mi-

Digitized by Google

séricordieux ; eh ! qui est-ce qui ne doit pas le répéter éternellement ce beau pseaume : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

David y raconte les bienfaits que Dieu a versés sur son peuple. A chaque verset, il s'écrie : *Quoniam in sæculum misericordia ejus.* Ah ! si nous mettions par écrit tout le détail de notre vie, il n'y auroit pas de lignes où ce refrain touchant ne vînt à merveille, et nous en ferions un *Confitemini Domino quonium bonus* qui ne finiroit point. Mais les miséricordes de Dieu, toutes nombreuses, toutes infinies qu'elles ont été jusqu'ici sur nous, ne sont point épuisées ; il nous reste encore à éprouver et toujours avec la même abondance, et toujours avec une plus grande abondance encore, si nous le voulons. Oui, si nous le voulons, quelque grands, quelque multipliés qu'aient été nos égaremens, il suffit que nous revenions à Dieu sincérement, de tout notre cœur, et aussitôt il oublie tout, il pardonne tout, il se livre à nous, comme si

Digitized by Google

jamais nous n'avions été ses ennemis. O bonté, ô miséricorde ! quand on l'a conçue, quand on l'a méditée, peut-on aimer autre chose que Dieu ? Peut-on ne pas mourir de regret de l'avoir offensé ? Peut-on, en même-temps, ne pas mourir de joie de se sentir bien avec lui ?

Nous sommes tous, sans exception, les pauvres, ou, comme dit St.-Augustin, les mendians de Dieu ; il n'est personne qui ne soit obligé de lui demander journellement son pain : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* C'est ce que Jesus-Christ nous a enseigné lui-même, en apprenant aux Apôtres, et par eux à tous les hommes, comment il faut prier.

Nous sommes donc tous obligés de reconnoître notre pauvreté et d'implorer la miséricorde divine dans des sentimens conformes à ceux des pauvres qui demandent l'aumône aux riches. C'est à ces sentimens que Dieu attache ses libéralités : *Suscitans à terrâ inopem, et de stercore erigens pauperem. Ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.* Il va chercher le pauvre dans la pous-

Digitized by Google

sière, il le tire de son fumier et l'éleve au rang des Princes de son peuple. Au contraire, les riches, c'est-à-dire ceux qui s'estiment riches, il les laisse dans leur superbe pauvreté, et les renvoie les mains vides : *et divites dimisit inanes.*

Regardons la Sainte Vierge elle-même, se reconnoître pauvre et attribuer à l'aveu que son cœur en faisoit sans cesse, toutes les graces dont elle est comblée : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Qui pourroit ne pas s'anéantir en considérant l'humilité d'une créature si parfaite ? Mais aussi, qui pourroit ne pas être rempli de confiance au milieu même de son anéantissement, en considérant dans un si bel exemple la récompense de l'humilité ?

Lorsque, pour désarmer Dieu, nous nous armons contre nous-mêmes, il faut que la vue de nos péchés nous anéantisse en présence de ce Dieu si grand, si terrible, que nous avons eu le malheur d'offenser : il faut qu'elle brise notre cœur de crainte et de regret ; il faut qu'elle nous pénetre d'une sainte haine

Digitized by Google

contre nous-mêmes ; il ne faut pas néanmoins que la vue des miséricordes de Dieu nous abandonne, que le souvenir du sang précieux qui a coulé pour effacer ces péchés que nous détestons, nous échappe. C'est du fond de l'accablement où David étoit plongé par la vive image de ses péchés, c'est en se repliant sur la contrition même dont son cœur étoit déchiré et sur la profonde humiliation où il étoit tombé, qu'il s'écrie avec la plus ferme et la plus douce confiance : *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*

Non, ô mon Dieu ! vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié. Voilà le sentiment qui doit toujours régner dans notre cœur, et qui doit répandre sa douceur sur tout ce que les autres peuvent avoir de plus pénible, de plus amer et de plus déchirant. Il est plus miséricordieux que nous ne sommes pécheurs, et nous ne devons pas nous allarmer de ces contrariétés que nous sentons en nous, de ces vicissitudes de ferveur et de lâcheté ; ce sont des combats que Dieu

Digitized by Google

nous a ménagés pour nous faire remporter des victoires, et mériter des couronnes. Allons, allons à lui de tout notre cœur ; que nos chutes passées nous donnent une nouvelle ardeur, une nouvelle confiance en lui, une nouvelle défiance de nous-mêmes ; c'est lui qui nous a relevés, c'est lui qui nous soutiendra. Ne songeons qu'à réparer le temps perdu ; c'est dans le cœur adorable de Jesus que nous puiserons cette grace. Nous l'avons percé, ce cœur divin ; mais nous devons le regarder avec autant de confiance que de douleur.

A travers cette plaie que nos cruelles mains lui ont faite, pénétrons jusque dans les replis les plus cachés. Ah ! ce n'est pas de vengeance et de colere que nous le verrons palpiter, c'est de tendresse pour nous ; c'est de compassion pour nos foiblesses ; c'est de désir pour notre salut ; c'est de bonté, c'est d'indulgence, c'est de miséricorde.

Attachons-nous donc pendant toute notre vie à la croix sur laquelle il fut percé ; mais tenons-nous-y avec les sentimens

Digitized by Google

de ce criminel compagnon de son martyre, lorsqu'il eut entendu ces consolantes paroles : *Hodie mecum eris in paradiso.* C'est à tous les pécheurs pénitens qu'elles furent adressées en sa personne : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Dieu demande de nous la plus grande fidélité par préférence aux austérités. En cela, il ne nous traite pas plus doucement que ceux à qui il demande des choses extraordinaires ; non, les haires, les cilices, les ceintures de fer, les brasselets, les disciplines n'ont rien de plus difficile, même de si difficile, que l'exactitude, la ponctualité constante et soutenue dans cette suite continuelle d'exercices qui ne finissent point, qui renaissent toujours et qui ne laissent pas un moment pour reprendre haleine. Il n'est pas douteux que c'est à cette fidélité que Dieu a attaché les consolations que nous désirons tant ; elles en sont, dans l'ordre de la grace, l'effet comme naturel : Dieu est fidelle à ceux qui le lui sont.

Armons-nous donc de courage et de constance, suivons Jesus-Christ que nous avons

Digitized by Google

avons toujours sur les levres, toujours dans le cœur, suivons-le pas à pas; ne le laissons jamais, lorsqu'il nous appelle à l'oraison, à l'office, à la priere, à quelques devoirs de charité. Ne tergiversons jamais avec lui, ne lui disputons rien, ne le contristons pas; faisons sa volonté franchement, entiérement; sacrifions-lui toute la nôtre sans réserve: n'ayons qu'une ame et qu'un cœur avec lui, et ne craignons pas que cela dégénere en esclavage; son joug est doux et léger: où il y a de l'amour, il n'y a point de peines. Il n'y a rien de moins servile ni de si libre que les enfans de Dieu.

Mais, d'un autre côté, ne nous allarmons pas, ne nous inquiétons pas si, selon la foiblesse dont nous ne saurions nous dépouiller tant que nous porterons ce corps mortel, nous nous apercevons de quelques manquemens; ni même, en conséquence, si nous sentons notre dévotion se réfroidir; ce n'est qu'un avertissement que Dieu nous donne: avertissement pour nous tenir dans l'humilité; avertissement pour nous réveiller, pour

Digitized by Google

nous renouveler. Il faut partir de là pour faire une nouvelle course, avec un nouveau courage, une nouvelle ferveur, reconnoissant que Dieu est toujours juste, que c'est toujours notre faute lorsqu'il nous prive de ses consolations. Il faut les lui demander humblement, non pour notre satisfaction, mais pour nous aider à le mieux servir; nous soumettant, cependant, si c'est sa sainte volonté, à nous en passer toute notre vie, et nous réduisant à le supplier, dans ce cas-là, de nous donner la force dont nous aurons besoin.

Bannissons de notre esprit tous les scrupules, et demandons à Dieu la paix et la joie d'une bonne conscience, sans que cela affoiblisse les sentimens de pénitence auxquels nous sommes obligés.

Il n'est pas nécessaire de pleurer, il suffit d'être touché. Prions Dieu, lorsque nous l'aurons été, de conserver ces sentimens dans notre cœur, et d'y graver, en traits ineffaçables, le souvenir de ses miséricordes, afin qu'elles se représentent continuellement à nos yeux, qu'elles

Digitized by Google

soient notre consolation, notre force, notre unique appui. Hélas! dans notre foiblesse, dans notre misere, où trouverions-nous un autre soutien? Mais d'ailleurs, quel soutien que celui de la fidélité d'un Dieu, de la toute puissance, de la toute bonté de Dieu même! Appuyé sur ce roc inébranlable, quel est l'ennemi que nous ne devions braver? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Que ce soit notre devise: opposons-la à tous les obstacles qui se rencontreront sur notre chemin, et nous les verrons tous s'applanir et nous livrer un passage aisé. Rien en notre nom, mais tout au nom du Seigneur.

Lorsque nous aurons des victoires à remporter sur nous-mêmes, disons-nous toujours: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Nos propres forces ne sont rien. Nous sommes des enfans que leur propre ombre effraye; mais, avec Dieu, nous sommes des braves, que le fer, la mort et l'enfer même ne feroient pas reculer. *Quis nos separabit à charitate Christi?*

Digitized by Google

Ne nous confions donc point dans nos propres forces, mais uniquement dans celles de Dieu. Le manque de cette confiance est un outrage indigne de celui en qui nous nous confions. Nous éprouvons chaque jour ce qu'on gagne à n'aimer rien que Dieu et pour Dieu. Autant d'affections naturelles que nous retournons vers Dieu, autant d'épines que nous arrachons de notre cœur. L'épreuve que nous en ferons, nous animera à travailler de plus en plus sur nous-mêmes. Qelle paix, quelle joie nous goûterons, lorsque nôtre conscience nous rendra ce témoignage si consolant, qu'il n'y a plus rien dans notre cœur, plus rien du tout qui ne soit de Dieu, qui n'appartienne à Dieu, qui ne vienne de Dieu et qui ne tende à Dieu; que sur-tout Dieu vit en nous et que nous vivons tout en lui!

L'état de sécheresse où nous nous trouvons quelquefois, est peut-être, de la part de Dieu, une grande miséricorde. Dans le penchant qu'il nous voit à nous complaire en nous-mêmes, si les louanges des hommes nous tentent, que seroit-ce

Digitized by Google

des louanges de Dieu lui-même? Et ces graces sensibles dont nous sommes privés, ces douceurs, ces consolations, ne sont-ce pas des signes que Dieu est content de nous? Ne sont-ce pas de véritables louanges de la part de Dieu? mais qu'elles sont flatteuses! il faut être bien fort pour les soutenir; Saint Paul lui-même auroit pu craindre d'y succomber, et elles ne lui furent accordées qu'avec un contrepoids terrible qui l'avertissoit sans cesse de s'humilier. Bénissons donc les miséricordes de Dieu qui nous épargne cette tentation et qui nous conduit par des voies peut-être plus pénibles, mais beaucoup plus sûres, beaucoup moins dangereuses.

Un temps viendra, et nous ne devons pas cesser de lui demander de le hâter; un temps viendra que nous ayant fortifiés contre tous les périls de l'orgueil par une suite d'épreuves, il se livrera à nous avec toutes ses douceurs; mais il faut attendre ce temps avec patience, avec résignation, avec constance. Prions-le, sollicitons-le, exposons-lui nos peines;

Digitized by Google

plaignons-nous à lui comme un enfant docile à un pere tendre, mais sans jamais murmurer, jamais se rebuter, jamais se décourager; soyons toujours soumis, toujours humbles, toujours reconnoissans de tant d'autres graces qu'il nous fait, toujours résolus de le servir à quelque prix que ce soit, *et ce, jusqu'à la mort :* et, après tout, quand cela dureroit jusque-là, est-ce trop pour mériter le Ciel? Est-ce trop pour faire pénitence? La vie est-elle donc si longue? L'éternité est-elle donc si peu de chose? Jesus-Christ notre chef, notre modele, a-t-il été traité autrement? Pourrions-nous exprimer avec plus d'énergie la peine de notre état, qu'en empruntant les paroles de notre divin époux : *Ut quid, Domine, dereliquisti me?*

Pourquoi, ô mon Dieu! m'avez-vous abandonné? Et ces paroles, il est mort, les ayant encore pour ainsi dire sur les levres, qu'aurions-nous à dire quand nous serions traités de même?

Ne nous allarmons donc pas; bannissons les anxiétés, les inquiétudes, les

Digitized by Google

scrupules ; laissons les vents gronder, la mer s'agiter, allons à Jesus-Christ avec confiance. Sa main, quelque invisible qu'elle soit, sa main nous soutient ; et ne nous attirons pas la réprimande qui fut faite à Saint Pierre, *homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ?*

Nous avons à faire à un Dieu fidelle, qui ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces, au-delà des forces qu'il nous donne, qu'il sait proportionner aux épreuves où il nous met, et qu'il s'est engagé d'y proportionner. Nous voulons faire pénitence ; et la pénitence nous la trouvons aimable, en ce qu'elle obtient non seulement le pardon, mais encore l'amitié de Dieu que nous avons offensé. Notre pénitence, c'est l'état pénible où nous sommes ; elle n'est pas de notre choix, mais elle est du choix de celui à qui nous voulons la faire agréer ; c'est donc la meilleure que nous puissions faire, et il faut nous estimer heureux de ce qu'il veut bien nous l'imposer lui-même. Notre tranquillité, notre con-

Digitized by Google

fiance, loin d'en être diminuée, doit en être augmentée.

Lorsque nous avons quelque chose de plus pénible à soutenir qu'à l'ordinaire, soit du genre de vie que nous avons embrassé, soit de l'influence des saisons; souvenons-nous de ce que Jesus-Christ a souffert pour nous, représentons-nous vivement ce poids immense qui nous attend, et dont la comparaison avec le poids le plus lourd que nous ayions à supporter en ce monde, est si propre à le faire disparoître.

Le Seigneur se plaît à exercer ses élus, tantôt au-dehors, tantôt au-dedans. Il a bien ses vues, et ce sont des vues de miséricorde : s'il nous laissoit tranquilles ici bas, nous nous y établirions, nous ne songerions point au Ciel; et, lorsque pourtant il faudroit partir, nous regretterions la terre. Cet état même, dont nous nous plaignons, est propre à nous détacher de ce monde et à nous élever vers le Ciel : c'est là que nous serons tout à Dieu, sans peine, sans travail, sans contention d'esprit, sans tiédeur; plus

Digitized by Google

de corps qui nous affaisse, plus de besoins qui nous occupent, plus de peines qui nous distraient ; point de sommeil, point de maladies, point de froid, point de chaud, point de faim, point de gênes, point de souffrances. Soutenons donc nos miseres avec courage, avec patience, avec résignation en vue de cette bienheureuse éternité. Secouons de nos foiblesses le plus que nous pourrons, mais ne nous décourageons point pour ce qui nous en reste. Si nous ne courons pas, si nous ne volons pas, du moins traînons-nous toujours vers le Ciel.

Il faut se faire tout à tous, comme dit l'Apôtre, rire avec ceux qui rient, pleurer avec ceux qui pleurent, être malade avec ceux qui le sont; mais il faut néanmoins tenir son cœur dans la dépendance de Dieu seul, et ne jamais le tirer de ce centre de notre repos.

C'est la science des saints, et elle consiste toute à n'aimer que Dieu, à n'estimer que Dieu. Puisse notre amour pour lui s'accroître de plus en plus, et remplir tellement toutes nos facultés qu'immuable

Digitized by Google

comme son appui, la paix de notre ame soit à toute épreuve, et ne reçoive plus aucune altération dans les vicissitudes des objets qui nous environnent et qui ne sont que des ombres sans réalité.

Lorsqu'il plaît à Dieu de nous envoyer des croix, il faut adorer l'usage qu'il fait de son souverain domaine, nous savons qu'il n'en use que dans sa miséricorde, qu'il n'en use que pour notre bien; que c'est par les épreuves et les contradictions qu'il a conduit tous les Saints, et le premier de tous, Jesus-Christ son fils bien-aimé, notre Sauveur, notre modèle, notre divin époux, et nous n'embrasserions pas notre croix avec des transports d'amour, de joie et de reconnoissance! et nous nous plaindrions de n'être pas plus privilégiés que J. C.!

Il est difficile, en effet, qu'à la vue d'une croix qui s'avance, le premier mouvement ne soit de tristesse et d'affliction; la nature est si prompte à se révolter contre ce qui lui répugne, et la raison si lente à venir à son secours; mais au moins le second mouvement, le mou-

Digitized by Google

vement de la réflexion doit être tout d'allégresse et de joie.

Laissons faire Dieu, et ne nous occupons que de le suivre ; il nous conduira bien ; c'est le premier principe de l'imitation de Jesus-Christ. *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.* A la suite de J. C., point de ténèbres ; elles ne surviennent que lorsque, loin de le suivre, nous prétendons le mener ; alors, n'ayant pas de lumiere devant nous, et nous écartant d'elle à chaque pas que nous faisons, nous tombons dans une nuit profonde, où nous nous égarons de plus en plus. Tout ce que Dieu voudra, quand il voudra, comme il voudra : telle doit être notre constante disposition ; et c'est là cette simplicité chrétienne qu'il faut nous proposer de méditer.

Confions-nous en Dieu, il nous fournira tout ce dont nous aurons besoin : c'est lui seul qu'il seroit déplorable de perdre ; rien ne pourroit nous dédommager de cette perte. Rien, rien au monde ne seroit capable de le remplacer ; c'est donc sur lui seul que nous devons

Digitized by Google

arrêter nos regards; qu'il nous reste, et que toutes les créatures s'évanouissent devant nous, rien ne nous manquera. Ce n'est que dans le Ciel que nous sentirons bien cette vérité; il faut pourtant, dès cette vie, la goûter, la méditer, nous en nourrir, et nous en convaincre de plus en plus.

Dieu seul, notre bien, notre tout; c'est avec cette pensée qu'il faut s'approcher de la Sainte Eucharistie et exciter notre foi, en nous la développant à nous-mêmes par une vive considération de tout ce que renferme ce grand mystere.

Si tout-à-coup Jesus-Christ, levant le voile qui le cache à nos yeux, nous apparoissoit sous les traits de bonté, de beauté, de majesté et de gloire qu'il prit sur le Thabor, et qui sont son état naturel; si la Divinité, sortant du nuage qui la couvre, se communiquoit face à face à notre esprit, de cette maniere ineffable qui fait tout le bonheur des Saints dans le Ciel, certainement toutes les glaces de notre cœur seroient fondues sur-le-champ; nous serions, à l'instant,

Digitized by Google

embrasés de l'amour le plus pur, le plus vif, le plus universel pour cet aimable objet ; toutes nos autres affections, tous nos attachemens, toutes nos miseres disparoîtroient en un clin-d'œil : nous ne verrions que Dieu, nous ne penserions qu'à Dieu, nous ne respirerions que Dieu.

Que manque-t-il donc à la Sainte Eucharistie pour opérer en nous cet heureux effet ? Toute la réalité de la cause qui l'opéreroit s'y trouve, nous le savons, nous le croyons ; un voile, un léger voile le couvre : est-il possible qu'un voile si délié puisse arrêter son efficacité ! et notre foi, ne percera-t-elle pas ce voile ? Prions Dieu qu'il augmente de plus en plus notre foi ; il ne faut que cela pour nous faire jouir sans mesure du don inestimable que Jesus-Christ nous a préparé dans la Sainte Eucharistie.

Digitized by Google

LETTRES DE MAD. LOUISE.

A M. l'Abbé BERTIN, *Supérieur des Carmélites de St.-Denis.*

J. M. Ce 5 Août 1770.

JE tâche, Monsieur, de me mettre au fait de tout ce qui concerne mon emploi depuis que je suis en troisieme à la Sacristie, et je vois qu'en cela vous m'approuvez. On nous a apporté à notre office tout ce qui étoit dans l'Eglise du dehors, qu'on a démeublée. Ce ne sont que des horreurs. Les tableaux, qui sont tout déchirés et ressemblent à des enseignes de cabarets à biere, seront sûrement compris dans les réparations à faire dans notre Eglise. Quant aux rideaux des fenêtres, ou à ceux qui voilent les tableaux, il y en a de cramoisis, c'est-à-dire, qui l'ont été; il y en a de serge verte mangés de vermine, il y en a d'indienne, il y en a de toile à torchons. Nous désirerions que vous envoyassiez un tapissier prendre les mesures; que les rideaux des fenêtres

Digitized by Google

fussent de toile blanche et ceux des tableaux, cramoisis, tels que ceux que j'ai vus à l'Eglise des Carmélites de Compiegne. Comme ce sont mes sœurs et moi qui donnâmes ceux des tableaux, et une Dame de la Cour ceux des fenêtres, je sais que ce ne sera pas une dépense considérable à comprendre dans celle de l'arrangement de l'Eglise, dont le Roi vous a laissé maître. Nous sommes très-pressées; car il faut que tout soit fini pour le jour de ma prise d'habit qui, graces à Dieu, est de demain en cinq semaines. Je crois que vous êtes bien bien persuadé, mon Pere, de tous les sentimens que je vous ai voués.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. S. I.

P. S. Le Roi vient mardi entendre la messe; vous devriez bien venir ici la veille.

Au même.

J. M. Ce 24 Octobre 1770.

Vous vous trompez, mon Pere, si vous croyez passer tout le voyage (de Fontainebleau) sans entendre parler de

Digitized by Google

moi. Je vous dirai pour premieres nouvelles que je porte la tunique, que je ne m'en apercois point ; que dès le premier jour, je n'ai pas perdu une minute de mon sommeil, et que ma santé est toujours très-bonne.

On travaille ici à force pour achever les réparations que vous avez arrêtées ; mais il y en a une qui me paroît bien essentielle, c'est de faire faire la cheminée dans le grand parloir pour le retour de mes sœurs, car leurs Dames geleroient de froid. Mais, j'ai beau parler cheminée, on me répond qu'il n'y a point d'ordre ; et, si vous n'ordonnez pas, on ne fera rien. Voilà que la messe sonne : adieu, mon Pere.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 2 Septembre 1777.

VOUS imaginez aisément, mon Pere, la joie que votre lettre nous a causée à toutes. Les bontés du Roi me pénétrent : je l'en remercierai, dès que j'aurai reçu

Digitized by Google

le *bon* qu'il m'envoie. Je vous prie, mon Pere, de dire au Ministre des Finances combien je suis touchée de la maniere prompte et gracieuse dont il a terminé cette affaire, et que, si je n'étois dans ma retraite de profession, je l'en remercierois d'abord. Enfin, mon Pere, voici donc les Carmélites de St.-Denis tirées, par les bontés du Roi, de la misere où elles étoient réduites. Que de prieres on va faire pour lui, si tant est qu'on puisse ajouter à celles qui s'y font déjà; car je puis vous assurer qu'il ne se fait ici, ni prieres, ni bonnes œuvres auxquelles le Roi n'ait part; et ce n'est pas seulement depuis que je suis ici: j'ai trouvé tout cela établi.

Je suis en retraite d'hier au soir. Le Bon-Dieu récompense de bonne heure le sacrifice que je me prépare à lui faire. Mais j'espere qu'il ne bornera pas ses dons à la graisse de la terre, et qu'il y joindra la rosée du Ciel; sur-tout, mon Pere, si vous voulez bien unir vos prieres aux miennes. Je vous en supplie, comme aussi d'être bien convaincu de tous les

Digitized by Google

sentimens du plus tendre attachement qu'a pour vous votre fille,

Sœur THÉRESE DE ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Le 9 Octobre 1771.

CETTE lettre, mon Pere, vous sera remise par l'Abbé de Soutlanges. Je vous en annonce une de ma sœur Julie, qui n'est pas contente de vous, sauf le respect qu'elle vous doit, parce qu'il y a un an que vous ne l'avez vue. Moi, de mon côté, je suis très-mécontente de notre Mere, qui m'installa avant-hier maîtresse des novices. Je ne puis vous dire l'embarras dans lequel je me suis trouvée hier, entourée de dix novices, à genoux, pour écouter l'instruction que j'allois leur faire sur la communion. J'ai cru que je ne proférerois pas une parole.

L'Abbé de Soutlanges, en vous portant nos lettres, se charge de vous *ordonner* de répondre à toutes, sous peine d'*inobédience* à vos filles, et pourtant

Digitized by Google

aussi de vous assurer qu'aucune ne vous est plus sincérement attachée que la sœur,

THÉRESE-DE-ST.-AUGUSTIN. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 26 Octobre 1771.

COMME maîtresse des novices, mon Pere, je dois vous mander que ma chere camarade (celle qui étoit entrée au couvent le même jour que Madame Louise) fera ses vœux de demain en huit. Elle attendra vos ordres pour prendre le voile noir; espérant que vous voudrez bien le lui donner vous-même, et fixer le jour. J'aurois cent choses à vous dire, qu'il seroit trop long d'écrire.

Voulez-vous bien, mon Pere, recevoir les assurances de respect de tout mon petit troupeau? J'en suis très-contente, et souhaite qu'il le soit autant de moi. Je dois lui paroître un peu sévere après ma *prédécesserice*; mais je tâche de n'y mettre que de la fermeté, ce qui est un peu difficile à une *Capet*. Bon soir, mon

Digitized by Google

Pere. Portez-vous donc mieux, et venez nous voir.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 4 Novembre 1771.

EST-CE que vous prétendez, mon Pere, être les trois semaines de la petite vérole de Mad. de Mellet sans nous venir voir ? Pour moi, je compte bien voir, sous quinze jours, la comtesse de P*** en personne, et de l'aveu de ma famille ; par où vous voyez que je ne crains pas que vous nous apportiez la petite vérole. Ne voyez pas les poltrones, à la bonne heure, et remettez la cérémonie de ma sœur Marie-Adélaïde au 24 ou 25, ce sera bien fait. Quand cette maladie a été dans ma famille, nous avons toujours vu les gardes malades, et vous pouvez vous rappeler que, quatre jours après la mort de la pauvre Madame de Soutlanges, j'ai vu son oncle, de l'aveu du Roi. Je suis fort aise que Mad. de Mellet ait mieux fait que la Reine

Digitized by Google

à ma naissance. On dit que le petit a déjà la petite vérole. Adieu, mon Pere, je cours à la récréation ; mais ce ne sera pourtant pas sans vous avoir demandé votre bénédiction.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 19 Juillet 1772.

J'AI reçu réponse du Roi, mon Pere, qui m'a mandé que nous aurions nos vingt-cinq mille livres de rente en blé. Notre mere me charge de vous dire que la mere Eléonore est très-bien ; il faut avouer que toute autre ne s'en seroit pas si bien tirée. Il ne faut cependant pas encore chanter victoire ; ses anciens maux subsistent toujours. Le P. Lucien, Procureur des Carmes de Paris, est entré à Charenton, et persévere avec grande ferveur. Adieu, mon Pere ; personne ne vous est plus attaché que votre fille,

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Digitized by Google

Au même.

J. M. Ce 23 Juillet 1772.

JE reçois, mon Pere, votre lettre du 21, qui m'a fait grand plaisir. Le Roi m'a écrit hier, et me mande qu'il a chargé le Contrôleur-général de terminer notre affaire avec vous. J'ai toute confiance que tout ira bien, puisque c'est à vous qu'on renvoie l'affaire : mais tenez bon pour la quantité convenue de blé-froment; nous voulons bien en courir les risques.

Je sors d'avec Gingot. Nous avons examiné l'escalier. Nous avons de belles actions de grace à rendre à Dieu. Outre les poutres qui avoient pris feu l'année derniere à la buanderie, trois autres étoient vermoulues à l'étage supérieur, et le mur de la cheminée sur lequel est appuyé cet escalier, calciné de façon qu'il n'a plus que quatre doigts d'épaisseur. Cela fait trembler à voir. Guingot m'a dit que sa dépense iroit à quatorze cents livres, et promis qu'elle ne passeroit pas. La rampe

Digitized by Google

de l'escalier sera de bois. Il n'y a que pour celui qui est destiné au Roi que des Carmélites puissent se permettre des rampes de fer. Je vous envoie cette lettre par le courrier du Roi, afin que vous l'ayez plutôt. Il arrivera demain matin à Compiegne, et en repartira à midi et demi. Je vous prie de me répondre à cet article, et ensuite sur une grace que j'ai à vous demander. Vous vous rappelez qu'en vous parlant dortoirs, je vous ai proposé, à l'insçu de notre Mere, de faire faire pour elle une petite chambre vis-à-vis l'oratoire du Sacré-Coeur, où elle pût recevoir les Novices, et se trouver à portée du choeur lorsqu'elle est malade; et que vous y avez consenti. Je joins ici le devis; et, quoique la dépositaire craigne d'augmenter la dépense, et que notre Mere dise qu'elle n'a pas besoin de cet arrangement, qui pourtant lui seroit si utile, j'espere que vous ne tiendrez pas à une si petite somme, qui achevera le dortoir pour jamais. Adieu, mon Pere; n'oubliez pas dans vos prieres

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Digitized by Google

Au même.

J. M. Ce 25 Juillet 1772.

Je vous envoie, mon très-honoré Pere, copie de ma lettre au Roi, que l'on me transcrit en ce moment, pour ne pas perdre un seul instant, parce qu'il est neuf heures, et qu'on attend pour fermer le tour du couvent. Vous recevrez celle-ci demain à midi. Je ne voudrois pas être le courrier qui vous la portera, par la raison qu'il aura sûrement du tonnerre en route, mais bien cependant parce que je serois à portée de vous réitérer de vive voix toutes les assurances de mon sincere attachement.

Je crois, mon Pere, que c'est le moment de votre audience du Roi, sans attendre que vous ayiez vu le Contrôleur-général, ni que vous m'ayiez communiqué vos mémoires. Je m'en fie bien à vous. Pour ce qui est du jour, il est inutile que j'en parle; c'est à vous à le faire demander au Roi; soit par le premier Gentilhomme de la chambre, soit par le valet de chambre. Cela est très-permis.

Si

Digitized by Google

Si les mémoires n'étoient pas prêts, faites-y passer le jour et la nuit. Vous me direz que je suis bien vive ; mais le temps presse, parce que je sens le Roi dans l'inquiétude de savoir ce qu'il fera pour moi et pour les gens que je laisse. Adieu, mon Pere.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 1.er Août 1772.

MON Pere, après le départ de la lettre que vous devez recevoir par le courrier du Roi, je reçois la vôtre du 31 du passé. Je suis ravie et comblée des bontés du Roi. Je reconnois bien là toute la tendresse de ce pere incomparable ; car, quelque chose qu'il eût faite, c'étoit toujours une grande grace qu'il accordoit à cette Maison.

Il n'est pas douteux que nous n'acceptions cette exemption de toutes charges, à laquelle souscrit M. le Cardinal, parce qu'il croit que telle est l'intention du Roi. Nous vous prions même de vou-

Digitized by Google

loir bien, en remerciant M. le Contrôleur-général du zele qu'il a apporté à cette affaire, lui demander, de ma part, qu'en rédigeant l'acte de dotation, il ait soin d'insérer, suivant les nouveaux ordres du Roi, cette clause d'*exemption de toutes charges et décimes imposés et à imposer.* Vous sentez, mon Pere, l'importance de la chose; et il est si essentiel que la décision du Roi, qui doit faire le titre de notre Maison à perpétuité, ne laisse rien à désirer, que nous demandons que la minute finale nous soit communiquée avant la clôture de l'acte, afin que nous puissions nous consulter, et nous assurer qu'il ne s'y trouve aucune omission préjudiciable à l'intérêt de la Maison.

Je suis fort aise de ce que vous me marquez sur ce projet de garder notre blé dans des greniers; je ne trouve pas non plus que cela soit convenable pour une Maison religieuse. Je n'en ai rien caché à notre Mere, car je lui ai fait lire votre lettre toute entiere, et je compte bien la garder, pour le cas où

Digitized by Google

l'envie des greniers reprendroit d'ici à quelques années. Adieu, mon Pere; je vois approcher la fin du voyage avec bien du plaisir. J'espere que vous précéderez le Roi de quelques jours, que vous les passerez ici, et que vous verrez nos bâtimens finis.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 23 Août 1772.

VOUS trouverez ci-joint, mon Pere le modele du brevet du Roi, tel qu'il faut qu'il soit. Il étoit très-essentiel de mettre le terme *perpétuelle*, de nommer l'Abbaye *de St.-Germain-des-Prés*, et d'ajouter *quitte de toutes charges, redevances, etc., soit envers ladite abbaye, ou envers le clergé, etc.*, comme vous le verrez énoncé. Ce sont gens experts et connoisseurs dans ces sortes d'affaires, qui nous ont donné cet avis; et, pour vous le dire, c'est Vulpian lui-même, l'avocat de M. le Cardinal.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible] Que cette Ame hér[illegible]
gne de nos regrets ; des regr[illegible]
les bons François, de tous
Enfans de l'Eglise ! On p[illegible]
garder comme l'appui du
ses prieres, et la gloire
par ses vertus. Elle étoit [illegible]
tion des Ames affligées, [illegible]
Gens de bien, le soutien et l[illegible]
constante de la Religion et [illegible]
ligieux, dans le Royaume [illegible]
Son zele étoit vif et généreux
dent, soumis et éclairé. I[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Soyez tranquille, mon Pere, sur mon rhume qui n'est rien, qui ne sera rien. Il vient bien de chaud; mais du chaud de la saison, et non pas d'échauffement. J'ai suggéré à notre dépositaire des moyens d'économie qu'elle a fort bien reçus. Adieu, mon Pere. Laval attend ma lettre.

Sœur THÉRESE DE ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 26 Décembre 1772.

TOUTE autre que votre fille Thérese-de-St.-Augustin, mon Pere, seroit bien embarrassée de vous produire un remercîment, y ayant si long-temps que j'aurois dû vous le faire, pour le superbe et charmant crucifix que vous nous avez envoyé; mais je suis si accoutumée à votre condescendance pour moi, qu'avec pleine confiance, et *tout bellement*, comme dit S. François de Sales, je viens vous dire qu'il m'a fait le plus grand plaisir, et que je le trouve si beau, qu'il ne sera pas dans notre cellule, mais dans

Digitized by Google

notre hermitage, exposé à la vénération de nos Sœurs, dont les prieres serviront de passe-port aux miennes. — Je vous prie, mon Pere, de venir nous voir un jour de cette octave; passé l'octave, cela ne seroit plus si bon. Une autre grace que j'ai à vous demander, mais qui me tient bien au cœur, c'est de ne plus m'écrire avec du *respect*; ce respect me désole, et vous ne sauriez croire combien il me fait de peine. Je vous prie de me traiter, non en fille de Roi, mais comme votre fille : ce titre m'est bien plus doux que le premier.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I. *de la famille spirituelle de M. l'Abbé Bertin.*

Au même.

J. M. Ce 3 Janvier 1773.

Vos Conseils d'état, mon Pere, sont insupportables. Que n'en mettez-vous quelques-uns de côté, comme bien d'autres de vos confreres, pour venir vous réjouir avec vos enfans sur la naissance

Digitized by Google

du Messie ; le Roi le sauroit, qu'assurément il ne le trouveroit pas mauvais. La pauvre Raphaël se meurt de ne pas achever son sacrifice. Nous voici déjà au mois de Janvier; un peu de retard encore, le carême nous prendra, et puis Dieu sait où cela ira ; car il faut compter sur les difficultés de la Mere.

Nous avons un Carme de plus à Charenton ; c'est un jeune Novice, profès de Paris. Notre colonie augmente : ils sont dix à présent, et le nombre en seroit bien plus considérable, si le pere Hilaire vouloit recevoir tous ceux qui se présentent ; mais il a raison d'user de discrétion et de bien choisir. Adieu, mon Pere ; ne doutez jamais de mon sincere attachement.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 6 Décembre 1773.

JE comptois, mon Pere, attendre, pour vous écrire, la visite de M. de

Digitized by Google

Sartines, dont je vous aurois rendu compte; mais il y a une autre affaire qui me presse, et vous serez importuné deux fois de votre fille. C'est au sujet du bon Evêque d'Amiens, qui vend sa chapelle (pour les pauvres). La chappe est très-belle, et vaut bien, à elle seule, quinze cents livres. Le fond de la chasuble est un peu passé; mais, en transportant la broderie sur un velours couleur de feu, cela fera un très-bel effet; cette translation, au reste, n'a rien de pressé, quoique nous n'ayions qu'une assez belle chasuble en rouge. M. Seigneur a dit à M. Consolin, que non-seulement vous consentiez à l'achat, mais que vous le trouviez convenable, tant à cause des grandes obligations que nous avons à l'Evêque d'Amiens qui vend, qu'à raison du motif qui le porte à vendre. L'affaire ayant passé par vos mains, nous avons délivré l'argent. On nous offre aussi de prendre, et au poids seulement, l'argenterie, qui consiste en un calice, les burettes et le bassin, l'aiguiere et sa jatte, avec une crosse, le tout, je crois en ver-

Digitized by Google

meil. Ce seroit un bon marché, et une occasion unique ; mais nous ne ferons rien sans votre approbation. Le saint Evêque me mande qu'en effet il vend sa chapelle, mais que c'est plutôt un soulagement pour lui, qu'une peine ; parce que, n'officiant plus, elle lui devenoit inutile, son successeur étant muni de tout. On ne peut voir une belle action faite avec plus de grace et de vertu. J'en ai appris une autre du même genre. Il s'est aussi déterminé à vendre sa bibliotheque qu'il aimoit par-dessus tout ; la Ville d'Amiens, l'ayant su, l'a achetée pour participer à la bonne œuvre, et veut la lui laisser sa vie durant.

Adieu, mon saint Pere. Je vous dirai que le cœur me bat déjà terriblement du chapitre que j'ai à tenir Dimanche prochain, et de l'intention de la sainte Communion qu'il faut que j'indique à toute la Communauté assemblée à l'avant-chœur. Priez Dieu pour votre fille aînée, mon Pere ; elle est bien embarrassée de sa nouvelle dignité. Mais ce qui la soutient, c'est qu'elle prend tout cela en esprit de pénitence : c'est son unique remede et sa

Digitized by Google

consolation. Celá, j'espere, suppléera un peu à ce qu'elle ne fait pas d'ailleurs.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 30 Avril 1774.

JE vous remercie, mon Pere, des nouvelles que vous me mandez de l'état actuel du Roi. Mais l'arrivée du Confesseur ne suffit pas, il faut qu'il le voie. Nous ferons de grand cœur la communion que vous nous proposez le jour de Ste-Marie-Egyptienne, et j'ai à vous soumettre de plus l'engagement que nous voudrions prendre, dans cette circonstance, de payer trois mille livres pour une dot dans une de nos pauvres maisons. Je me porte bien; mais je ne vis pas, comme vous pouvez l'imaginer. Adieu, mon Pere; prions, et prions sans cesse.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M.

CE 4, jour de Ste. Monique, mere de St. Augustin mon patron. Demain est

Digitized by Google

le jour de sa conversion; et j'espere que je me verrai, sous ce rapport, la fille d'un autre Augustin. Je suis ravie, en considérant que ce qui peut assurer mon bonheur ne dépend que de la miséricorde de Dieu, et elle est inépuisable; au lieu que ce retour à Dieu, dont vous me parlez, dépendoit tout à la fois de Dieu et du Roi. Adieu, mon Pere; vous jugez de tous les sentimens qui affectent mon cœur.

Sœur THERESE-DE-St.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 7 Mai 1774.

Ah! mon Pere, mon Pere! le Ciel a donc exaucé nos vœux. Quel bonheur! Ce que vous me mandez des dispositions du Roi, ne m'étonne point; j'ai la confiance que nous le conserverons encore, et parfait chrétien. Ma joie est complette, depuis que le bon Dieu est possesseur du cœur de mon pauvre pere. — Quelle consolation dans cette affligeante situation! Le bon Dieu est le maître; je suis préparée à tout. Quelque

chose qui arrive, je ne veux pas revenir sur le sacrifice que je lui ai fait. Je ne désespere pas, je ne désespérerai jamais en rien des miséricordes de Dieu; mais le *fiat voluntas* par-dessus tout.

J. M. Ce 9, à 9 heures.

Je ne sais pas si j'existe, mon Pere. Les nouvelles de ce matin sont accablantes! Je n'ai pas la force de vous en dire davantage. Priez bien le Seigneur que je porte cette croix comme il veut que je la porte, résignée à sa sainte volonté.

Sœur THERESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 16 Mai 1774.

C'est demain, mon Pere, le premier grand service. J'espere que vous ne manquerez pas de venir coucher ici ce soir; car ce seroit un peu tard que de n'arriver que demain. Adélaïde a eu quelque ressentiment de sa colique hier

Digitized by Google

le soir; elle devoit venir aujourd'hui ou demain, mais je pense que cette indisposition retardera son voyage. Je n'ose vous avouer que je l'espere : ces entrevues me désolent. Je voudrois rester tranquille dans mon coin, n'entendre jamais parler de personne, et qu'on m'oubliât aussi. Pour comble, mes neveux désirent de venir, j'ignore quand; si je puis le savoir, je vous en préviendrai, afin que vous puissiez vous y trouver. Je n'avois hier ni force, ni courage; c'étoit l'orage. Je suis mieux aujourd'hui. Ce n'est pas que mon courage soit brillant, mais je me sens plus forte; et, quelle que soit ma douleur, la volonté de Dieu sera ma regle. Adieu, mon Pere.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

JE vous envoie notre lettre circulaire. J'y joins mon jugement ostensible, qui est qu'on n'y ment que sur moi, qui suis bien loin d'avoir du courage.

Digitized by Google

J. M. Ce 18 Mai 1774.

MON neveu (Louis XVI) vient de me mander qu'il a séparé Victoire avant de partir ; qu'elle est au grand château : c'est toujours quelque chose. Lui-même est arrivé à la Muette. J'ai prié la Reine de venir demain, ou d'envoyer la comtesse de Provence, parce qu'il y auroit bien des mesures à prendre pour Victoire, si l'une des deux autres venoit à mourir. *Fiat voluntas* ; il n'y a que cela qui soutienne.

Je continue à ne recevoir personne. Je fais dire que je ne puis voir que ma famille ; que j'ai renvoyé le Chancelier et M. de la Vrilliere. Adieu, mon Pere.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. L.

J. M. Ce 6 Juin 1774.

MA sœur Eugénie a fait profession mercredi. J'ai cru qu'elle ne prononceroit pas ses vœux : elle étouffoit de joie. J'ai pris un rhume de cerveau à sa profession ; mais les larmes que j'ai répandues

Digitized by Google

hier pendant la pompe funebre qui se fit dans notre voisinage, ont opéré ma guérison : c'est un cruel remede. Je vous avoue que j'ai plus souffert que la nuit qu'on le conduisit ici ; alors j'étois plus accablée ; mais hier je sentois plus ma douleur. Nous avons achevé hier nos quarante services. Aujourd'hui, nous faisons celui qui a été ordonné par MM. les Visiteurs.

J'ai vu le Roi ; il n'a que deux marques de petite vérole sur le visage ; Monsieur et le Comte encore moins : ils seront fort heureux, s'ils peuvent se persuader que cela les préservera. Mes yeux m'ont plus convaincue que jamais, que les marques qui restent de l'inoculation n'ont pas la même forme que celles qui résultent de la petite vérole naturelle ; c'est ce que j'ai toujours observé. Je vous avoue, mon Pere, toute ma foiblesse ; je ne m'accoutume pas à ne voir que cette petite famille : mais cela me fait de plus en plus sentir mon bonheur, même humainement parlant, d'être sortie de ce pays-là avant le Roi.

L'oraison funebre étoit très-belle ; mais

Digitized by Google

elle ne plaira pas à tout le monde. La division étoit : « Je louerai le Roi, sans » offenser la vérité ; je dirai la vérité, » sans offenser la mémoire du Roi. » Il a parlé de tout, de la société des Jésuites, de l'ébranlement causé à la religion par les incrédules, de la cabale opposée à ce qu'il reçut les Sacremens. Il l'a loué sans adulation ; il a fait pleurer sur mes sœurs et sur la Carmélite : c'est le témoignage que m'en a rendu M. l'Evêque de Senlis. Adieu, mon Pere.

Sœur THÉRÈSE-DE-ST. AUG. R. C. I.

J. M. Ce 24 Août 1774.

POINT de confusion, je vous prie, mon Pere, dans nos idées. Il faut nous dire bonnement, et en détail, comment vous vous trouvez ; il n'y a pas de nouvelles plus intéressantes pour nous. Je pense aussi qu'on juge mieux de la souffrance, après qu'elle est passée. Cela m'est arrivé il n'y a pas long-temps. Ce n'est pas dans la violence du mal, qu'on peut juger du point où il est, soit à cause de l'accable-

Digitized by Google

ment, ou parce qu'on ramasse alors tout son courage.

J'ai lu l'oraison funebre de M. de Sénez, qui est fort belle, et sur-tout bien touchante. Mais il ne dit rien de trop.

J'ai vu notre saint Archevêque, qui se porte à ravir. Nous devons bien en rendre graces à Dieu.

J'ai mandé, mot pour mot, votre réponse négative à la mere prieure de Compiegne. Mais je pense qu'elle pourra bien, malgré cela, aller en avant; pourvu, dit-elle, qu'elle vous voie pendant les voyages de la cour et au temps des élections, elle sera contente: elle meurt d'envie de voir son monastere sous votre direction, et elle a bien raison.

Je ne sais pas, mon pere, quand cette lettre finira; mais voilà trois jours qu'elle est commencée. Je répondrai à madame Smith selon que vous me le marquez. Vous prétendez que je parle bien cavalierement de ma santé: mais que voulez-vous que j'en dise, lorsqu'elle est

Digitized by Google

meilleure qu'elle n'a jamais été depuis que j'ai le malheur d'être prieure ? Il n'y a que le cœur qui soit toujours malade. Mais le seul remede à cela est dans la soumission à la volonté de Dieu.

Je pense, mon Pere, que vous ne nous oubliez pas dans vos montagnes, et que vous ne doutez pas de la sincérité des vœux que font pour vous toutes vos filles par l'entremise de S. Augustin. Mais, à la tête de toutes, je le dispute, à toutes et à chacune en particulier.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 2 octobre 1774.

ME permettrez-vous de vous le dire, mon Pere, je crois que vous n'accordez pas assez aux mouvemens naturels de votre douleur. Elle est si juste que la contrainte que vous lui opposez augmentera l'état de foiblesse où vous vous trouvez. J'ai malheureusement la pratique de la maniere dont il faut se conduire en pareille circonstance. Quelque sujet d'affliction que j'aie eu, ma santé n'en a

Digitized by Google

jamais souffert à un certain point, parce que je n'ai pas forcé la nature, comme vous en avez été témoin. Le bon Dieu, qui nous afflige, ne veut pas nous tuer. Laissons donc couler nos larmes, sans avoir pour nous-mêmes une sévérité que Dieu n'a pas. Vous nous prêchez très-bien dans votre lettre. Mais la morale, j'ose le dire, en est trop austere. Le bon Dieu ne nous a pas créés pour être indifférens. Les sacrifices même ne seroient plus sacrifices, si nous ne les sentions pas, et il ne faut pas refuser à Dieu de souffrir ce qu'il veut que nous souffrions. Mais en vérité, mon Pere, les consolations que vous offre la sainte vie de ce cher frere, sont bien capables d'adoucir l'amertume du sacrifice. Il est allé nous attendre où nous désirons d'aller; mais où nous ne devons aller que quand il plaira à Dieu, sans vouloir hâter ses momens par un courage au-dessus de nature. Sur toutes choses ne vous livrez pas à une diette trop sévere, elle ôte au corps la force de pâtir. Je ne l'ai jamais vue réussir en pareil cas. L'on n'a pas

Digitized by Google

d'appétit ; mais il faut pourtant se soutenir. Tous ces rafraîchissans, ces boissons, ces liquides ne valent rien ; il faut un peu se fortifier ; l'esprit suit le corps. Je n'oublierai pas qu'à la mort de mon frere, les médecins ne vouloient pas, dans l'accablement où nous étions, nous laisser manger. Pour moi, il n'y eut qu'à force de rapprocher les bouillons qu'on nous permettoit, que je pus y résister. Mais depuis, en ces sortes de circonstances, j'ai mangé, et ce n'a été que par-là que mon corps a pu supporter ce que mon cœur lui faisoit souffrir. Je vous demande pardon et de mon sermon et de mon ordonnance de médecine ; mais je suis bien occupée de votre état. Je m'acquitterai de vos commissions pour la mere St.-Alexis et pour vos filles. Nous unirons bien, je vous assure, nos prieres aux vôtres.

Adélaïde devoit venir aujourd'hui pour vêpres, avec mes sœurs, et j'ai appris ce soir qu'elle s'étoit trouvée mal ce matin après avoir communié. Personne ne m'a écrit, et je suis d'autant plus in-

Digitized by Google

quiette qu'elle n'est pas sujette à ces accidens. Ne me répondez pas, mon Pere, faites-moi seulement dire de vos nouvelles.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 24 Février 1775.

J'AI une kyrielle de choses à vous dire, mon Pere, que je crains d'oublier. 1.° Je suis fort aise de l'élection d'un pape. 2.° Madame Bertin m'a fait promettre, par l'abbé de Soutlanges, qu'elle viendroit lundi. Je crains que la mort de l'archevêque d'Arles ne l'en empêche; et nous sommes à la veille du carême qui ferme les parloirs. 3.° Je suis fort aise que vous vous soyiez mieux trouvé de votre seconde sortie que de la premiere. 4.° J'espere que si vous avez à retrancher quelque fatigue de vos occupations, ce ne sera pas celle de faire paître vos brebis du Mont-Carmel. 5.° Notre petite Amable est partie ce matin, bien reconnoissante, bien touchée de nous quitter. Elle m'a demandé la permission de s'ap-

Digitized by Google

peler Louise-Marie. 6.° La mere Saint-Alexis est infiniment mieux, et nous espérons toutes qu'elle pourra faire le carême. 7.° M. Gingot a envoyé ses commis vérifier nos ouvrages : ainsi nous espérons avoir bientôt les mémoires bien en regle, et nous allons payer à force.

L'examen sonne, mon Pere, je n'ai pas encore commencé le mien, et je vais demain à confesse ; c'est pourquoi je vous quitte.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 5 Mai 1775.

JE vous remercie, mon Pere, des nouvelles que vous me mandez et que je suis bien aise de savoir de vous. M.lle de Montfaucon est entrée hier au soir, et nous l'avons nommée *Sœur Thérese-Sophie-de-Sainte-Cécile*. Mais M.lle de Montméa qui l'avoit accompagnée, et que je voulois empêcher de se trouver à la porte, pour lui épargner la peine de la séparation, est aussi entrée malgré moi. Je l'ai tenue un demi-quart

Digitized by Google

d'heure à la porte pour l'en empêcher ; je n'ai jamais pu en venir à bout. Quand elle fut entrée, je ne savois plus qu'en faire, n'ayant ni cellule ni paillasse à lui donner. Nous l'avons couchée chez une sœur du voile blanc. Je vais écrire à sa mere, lui faire part de ce qui est arrivé, et lui dire que sa fille, ici comme à l'Enfant-Jesus, est à ses ordres. Je crains que vous ne soyiez fâché de l'aventure ; mais je vous prie de croire que je n'y ai nulle part. Madame de Montfaucon et M.lle de Pujols, qui étoient à la porte, ont pensé s'en trouver mal ; et moi je me suis vue dans le plus grand embarras du monde. J'espere donc que vous ne me saurez pas mauvais gré de ce dont je suis désolée. Adieu, mon Pere.

La mere St.-Alexis vous envoie le devis de M. Soufflot. Je vous prie de remarquer que, de huit mille et tant de cents livres, il est réduit à cinq mille et quelques cents ; ainsi nous épargnons un millier d'écus.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Digitized by Google

J. M. Ce 15 Mai 1775.

JE me sens saisie, mon Pere, du plus grand scrupule. Vous savez que l'année derniere je vous parlai de Mad. N., et que vous me dites de faire venir un mémoire. Eh bien, je le demande, elle me l'envoie ce mémoire; je l'oublie d'abord; vient ensuite votre maladie; bref, le voilà tel que je l'ai reçu. J'y joins ses lettres qui fendent le cœur, la derniere sur-tout. Seroit-il possible qu'il n'y eût pas de moyen de tirer une femme si bien née de la misere où elle est, ou du moins de l'en soulager efficacement? Nous cachons tout cela à la sensibilité de N.

Notre vieille sœur retrouvée, que je n'appelle plus que *mon Benjamin*, nom dont elle est ravie, paroît revenir de la meilleure foi du monde. On voit qu'elle sent qu'elle a été trompée en tout. Elle paroît fort touchée et fort reconnoissante des attentions qu'on a pour elle et de l'amitié qu'on lui témoigne. Nous croyions qu'il n'y avoit que sept de nos sœurs

Digitized by Google

sorties, parce que le procès verbal n'en portait pas davantage; notre vieille nous en a nommé neuf, dont cinq encore en vie, en comptant *mon Benjamin*; la mere Pasquier, qui s'appeloit Catherine de la Miséricorde, les sœurs Victoire, Magdelaine et de l'Incarnation: ces deux dernieres du voile blanc. La plus jeune a soixante-dix-sept ans: la mere de la Miséricorde en a quatre-vingts, et a conservé toute sa tête, ses yeux, ses oreilles et ses jambes. N'ayant auprès de moi ni supérieur ni visiteur, et ne voulant rien prendre sur moi dans cette affaire, j'en ai écrit à M. de Brassac et à M. Rigaud, en même temps qu'à vous. Je vous envoie ma prose sur ce sujet, et bien ma prose, parce que c'est moi qui l'ai faite (une formule d'abjuration). Vous me direz si vous la trouvez bien. J'ai tâché de faire un récit succinct de ses fautes, de son égarement et de son retour. J'aurois pu en dire plus, je ne pouvois en dire moins. Mais les mots cathégoriques y sont, *erreur* et *apostasie*; j'ai évité de nommer ni *jansénisme* ni *foi*.

Il

Digitized by Google

Il y avoit quinze jours que j'avois mis ma sœur Louise-Marie seconde infirmiere. Elle a des soins étonnans de cette pauvre vieille. Rien ne paroît lui répugner ni la rebuter; et c'est de la meilleure grace du monde qu'elle lui rend les services les plus dégoûtans. Il faut l'avoir vue comme moi pour le croire. J'ai pensé, mon Pere, que vous seriez bien aise de savoir ces détails consolans.

Sœur THÉRÈSE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 7 Octobre 1779.

Où en sont nos affaires, mon Pere? M. Micque a eu tous les plans : que dit-il? qu'attend-il? Avez-vous vu M. de Marville? Je vous renvoie la lettre de la supérieure de l'Annonciade céleste. Les quatre cents francs que nous aurions donnés pour M.lle N. peuvent être appliqués à un autre sujet du choix de ces dames, et, si elles le veulent, à cette sœur converse. Tout ce que j'ai à vous observer, c'est que nous ne pourrons les payer que dans le cours de 1780.

Digitized by Google

Je suis bien touchée de l'attention que vous faites à ma santé. On ne peut pas appeler, ce que j'éprouve de temps en temps, infirmités; ce ne sont que des indispositions, que toute autre que moi porteroit plus courageusement. J'ai consulté M. O-Relly, en qui j'ai beaucoup plus de confiance qu'en aucun des médecins de la cour, sans en excepter le mien. M. O-Relly a le coup-d'œil bon, beaucoup de prudence, et de la fermeté quand il en faut. Joignez à cela qu'avant d'être notre médecin il avoit été celui de nos sœurs de Guingamp en Bretagne. Il a par conséquent l'expérience pour traiter des Carmélites, remonter aux causes ordinaires de leurs maladies, et savoir quels remedes peuvent porter des corps assujettis à l'austérité. Par-dessus tout, il a bien de la religion et même de la piété, en sorte qu'il n'y a pas à se batailler avec lui, et que quand il ordonne le gras, c'est que cela est nécessaire; car il sait bien dire aussi : *vous pouvez continuer le maigre.* Je vous ai fait son éloge, voici son ordonnance : saignée samedi,

Digitized by Google

médecine lundi : ensuite les eaux de Passy pour me rafraîchir le sang, et l'empêcher de se porter à la tête ; par conséquent le gras, et j'obéis quoique tout cela me contrarie. Mais je crois que ce qui me fera plus de bien que tout le reste, ce sera de n'être plus prieure, et je vois arriver le mois prochain avec grand plaisir. Bon soir, mon saint Pere.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 29 Octobre 1779.

J'AI écrit à M. l'Archevêque, mon Pere, pour lui demander la permission que Mad. St. Gabriel de l'Hôtel-Dieu de Paris, vienne voir la mere Eléonore. Cette religieuse a eu pendant vingt ans la même maladie qu'elle, et pis encore. Un M. de la Veroniere du Temple, qui l'a traitée et guérie, désire qu'elle ait une conférence avec la mere Eléonore, soit pour constater la parité de maladie, soit pour lui expliquer au long la maniere du traitement. S'il est nécessaire qu'elle entre, je vous prie de le permettre ; et

Digitized by Google

alors vous sentez bien qu'elle voudra tout voir, et qu'on sera bien aise de lui tout montrer, jusqu'à notre cellule. Mais je garderai cette permission secrette, en cas que je n'en aie pas besoin.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 8 Mars 1780.

JE vous envoie, ci-joints, les papiers de Mad. de St.-Maur pour M. de Marville. C'est une si bonne œuvre de venir au secours des nouveaux-convertis, surtout quand ils ne sont dans le besoin que pour avoir sacrifié à la foi, que je ne doute pas qu'il ne lui procure une pension, d'autant plus qu'il ne les donne pas fortes.

Tout s'est assez bien passé entre les concurrens pour la bâtisse de notre église. J'ai usé de la permission que vous m'aviez donnée de vous mettre tout sur le dos. J'ai enfin vu M. Micque et son église qui est jolie. Mais je crois qu'il se repent de n'avoir pas fait une visite sur les lieux avant de prendre ses dimen-

Digitized by Google

sions, parce qu'il aura plusieurs choses à rectifier pour ce qui concerne le dedans. La grille de communion, par exemple, n'y est pas, et se trouvera à gauche au lieu que nous l'avions à droite: ce qui sera égal pour la distance du tabernacle; mais il raccourcit notre chœur, de peu à la vérité, mais il étoit déjà si court. Cependant je suis contente. Pour ce qui est de la tribune, nous l'avons renvoyé à Victoire. Il viendra travailler le lendemain de la Quasimodo, et nous ne serons obligées de faire notre office dans nos parloirs et d'y placer le Saint-Sacrement, qu'autant de temps qu'il en faudra pour nous arranger un petit chœur dans notre avant-chœur. M. Micque a-t-il remis ses plans à M. N.? Je désire bien que vous et lui vous chargiez de toute iniquité vis-à-vis de lui, à cause de l'abbé du Terney que je voudrois rendre étranger à cet embarras.

Nos malades vont assez bien leur petit chemin. Bonsoir, mon Pere, je suis enchantée de pouvoir actuellement garder

Digitized by Google

le silence. N'étant plus prieure, je serai plus intérieure et moins peinée.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 16 Avril 1780.

J'AI écrit, mon Pere, à l'abbé de Brassac et non au P. de Maisons, parce que, n'ayant reçu votre lettre que ce matin 16, quoique par un courrier, je pense que j'arriverois trop tard à Rouen. Mais j'ai écrit une lettre toute ostensible, pour qu'elle soit portée à l'abbé de Maisons. Je vous prie de faire tous mes remercîmens à M. de Mautholon, et de l'assurer que je ne l'ai pas pris pour un affronteur; que j'ai bien vu que sa chûte avoit été cause qu'on ne l'avoit pas attendu. Et je dis à cela que le démon aura sans doute renversé son carrosse, mais que Dieu renversera les batteries du démon.

J'ai bien à vous remercier, mon Pere, de ce qu'enfin tout est arrangé pour notre église. Mais ne nous dites pas que vous

Digitized by Google

devriez être traité en frere quêteur. Est-ce ainsi qu'on pourroit traiter à la Cour M. l'abbé Bertin, Conseiller-d'Etat, camarade de M. de Marville, et supérieur de MADAME LOUISE. Car enfin à Versailles vous êtes le supérieur de ladite dame Louise, quoiqu'ici vous ne le soyiez que de la pauvre sœur *Thérese-de-St.-Augustin.* Ce titre pourtant, graces à Dieu, est le plus cher de mes titres. Oui, mon bonheur est d'être sous votre conduite, et j'ai la confiance qu'il me sera glorieux, même dans le ciel, d'avoir été votre fille aînée.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 20 Mars 1780.

SELON votre désir, mon Pere, notre Mere a consulté nos Meres, et non-seulement nos Meres, mais toutes les capitulantes, et toutes ont été d'un commun avis, que ce que M. de Rasac demande est sans exemple: que la novice étant reçue, elle ne doit plus sortir, à moins qu'elle

Digitized by Google

ne se soumette à recommencer son noviciat. Lorsque la novice sort un instant du monastere pour son examen, c'est une épreuve de sa vocation, et sa mise en liberté, si elle veut en profiter et rester dans le monde. Mais a-t-elle demandé à être reçue à la profession, et le chapitre l'y a-t-il admise ? Par là même, et suivant nos usages qui lui sont connus, elle ne doit plus sortir du monastere; elle le peut encore néanmoins; mais si elle le fait, par là même qu'elle déroge à son engagement avec nous, elle nous délie de notre engagement envers elle; et toute la grace que nous pourrions faire en pareil cas, ce seroit d'admettre le sujet aux épreuves d'une seconde année de noviciat, au bout de laquelle nous délibérerions sur son admission aux vœux religieux. M. de Rasac doit sentir aussi bien que nous la sagesse de cette conduite. Il est bien dit dans l'évangile, qu'un jeune homme demanda à Notre-Seigneur, qui l'appeloit, d'aller rendre les derniers devoirs à son pere; mais il n'est pas dit qu'il soit revenu. Je souhaite qu'il n'en

Digitized by Google

soit pas de même de M.lle de Rasac ; et je doute même que M. de Rasac exige sa sortie. Je regarde ceci comme une simple épreuve de la tendresse paternelle ; mais tendresse bien cruelle, par l'état violent où il met le sujet. Hélas ! en eût-on tant fait pour connoître sa vocation si elle eût dû se fixer dans le monde ? Tout cela me fait sentir de plus en plus le bonheur de mon état, bonheur si grand à mes yeux, que le Seigneur ne sauroit le mettre à trop haut prix pour ceux qu'il y appelle. Ce sont là, mon Pere, mes sentimens ; notre Mere vous mande les siens ; M. Rigaud vous répondra aujourd'hui.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 4 Août 1780.

NOTRE Mere n'arrivera pas seule avec son gros troupeau pour vous souhaiter de bonnes fêtes ; vous permettrez, mon Pere, que votre filleule se présente aussi avec ses petits anges du noviciat, pour vous dire combien elles prient le bon

Digitized by Google

St. Louis et St. Augustin de protéger leur Pere. (Le supérieur s'appeloit Louis-Augustin.)

J'aurai la semaine prochaine et après, bien des visites. Lundi, mes sœurs qui vont à Louvois; le 1.er Septembre, le Roi et Monsieur; le 10, la Reine et sa fille, qu'elle fera inoculer le lendemain à la Muette.

Mais ne voilà-t-il pas un compliment de bonne fête, destiné à être adressé à un supérieur, bien placé sur un simple quarré de papier? Je m'en aperçois seulement; et Martin voulant partir, je n'ai pas le temps de recommencer. Mais comme vous regardez moins à la cérémonie qu'aux sentimens du cœur, je vous assure que les miens sont ce qu'ils doivent être, respectueux comme pour mon supérieur, affectueux comme pour un bon pere, et j'ose ajouter les plus sinceres comme pour le meilleur ami. Cela ne pouvoit-il pas s'appeler finir impertinemment une lettre commencée cavalierement? Cependant c'est en effet à un supérieur, à un pere et à un ami que

Digitized by Google

je l'écris ; j'aime à me le rappeler sous tous ces titres, et il me le pardonnera.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 18 Février 1782.

JE pense comme vous, mon Pere, et notre Mere aussi, qu'il vaut mieux payer 800 liv. pendant dix ans que pendant vingt-cinq, et peut-être plus ; ainsi vous pouvez terminer cette affaire quand bon vous semblera.

Il vient de s'élever un différent entre notre Mere et moi. Elle doit proposer nos deux postulantes au Chapitre [illegible] les faire recevoir dimanche. On elle craint de ne pas vous en avoir demandé la permission ; et moi je prétends qu'elle l'a fait ; et la preuve en est que vous avez vous-même arrangé avec elle, qu'elle ne les avanceroit pas, et qu'elle ne les feroit passer aux voix qu'après les deux mois révolus depuis leur entrée ; ce qui a eu lieu le 10 du courant.

Notre malade vit toujours, et c'est tout ce qu'on en peut dire, car elle est

Digitized by Google

dans un délire continuel, et il est heureux qu'elle ait reçu tous ses sacremens, parce qu'elle seroit hors d'état de les recevoir. Adieu, mon St. Pere, je vous quitte, car voilà matines.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

J. M. Ce 3 Mars 1782.

JE ne sais que vous dire, mon Pere. La maladie de Sophie m'avoit déjà un peu troublée, sans pourtant rien diminuer de la ferme résolution où je suis intérieurement d'acquiescer toujours à la volonté de Dieu. Je crois que je suis soumise, on le dit : je voudrois savoir si elle a reçu l'extrême-onction, et si elle avoit encore sa tête. Votre lettre semble le dire, mais cela n'est pas clair; et je n'ai eu d'autre nouvelle de Versailles, sinon qu'elle est morte à une heure, et qu'on se disposoit à partir pour Marly. Réfugions-nous en Dieu.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Digitized by Google

J. M. Ce 15 Mars 1782.

VOUS serez peut-être surpris, mon Pere, d'apprendre que la pauvre Mere Thérese vit toujours. Elle a eu plusieurs foiblesses hier et avant-hier, mais se trouve un peu moins accablée ce matin. J'espere qu'elle nous laissera faire tranquillement la cérémonie de demain. Elle n'a sa tête que comme vous la lui avez vue, pour prier le bon Dieu, se figurant toujours qu'elle a communié et qu'elle communiera encore le lendemain. Elle est d'une douceur, d'une patience, d'une tranquillité qui prouvent bien ce que c'est qu'une habitude de cinquante-quatre ans de vertu. Notre Mere m'a défendu d'aller chez elle, parce qu'elle s'est aperçue hier de l'impression que faisoit sur moi cet objet qui m'en rappeloit un autre qui est encore bien présent à mon cœur. Adieu, mon pere, vous connoissez tout mon attachement pour vous. Je vous prie de présenter toutes mes miseres au bon Dieu.

Sœur THÉRÈSE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Digitized by Google

J. M. Ce 17 Juillet 1782.

J'AI de bonnes nouvelles à vous dire, mon Pere, c'est que notre Mere se trouve mieux, commence à marcher, peut se tenir à genoux; ce que nous ne lui laissons encore faire que pour la communion. Cependant j'ai lieu de croire que, sous le prétexte des infirmités de notre Mere, quelques-unes de nos sœurs songeroient à me mettre à sa place. Je vous prie, mon Pere, de mettre tellement ordre à cela que la chose tourne selon mes désirs, puisque vous jugez vous-même qu'à cet égard je puis en avoir. J'ai examiné ma conscience, et je ne crois pas agir en cela par l'ambition de vouloir influer dans les élections, ni par l'orgueil de me soustraire aux volontés des autres, ni par paresse et dans la crainte du travail, ni même par fausse humilité, puisque je resterois toujours chargée du grand fardeau des novices; mais j'envisage uniquement le bien de la maison. Il est très-clair que notre Mere a fait le bien dans

Digitized by Google

son premier triennal, malgré ses infirmités, et que par conséquent elle le feroit toujours, restât-elle dans le même état de souffrances. Pourroit-on imaginer que mes sœurs me revissent prieure avec plaisir ? Elles me sont venues voir hier, et m'ont dit au contraire, qu'elles seroient fort aises qu'on ne songeât pas à moi, et que, si je voulois, elles me l'écriroient, afin que vous pussiez le montrer aux incrédules : ce que j'ai accepté. Je vous avoue franchement que les trois ans passés ont fait grand bien à mon intérieur, et que je sens le grand besoin que j'ai de m'affermir moi-même dans les devoirs auxquels je me suis vouée pour la vie, avant de travailler à y soutenir les autres.

Mes sœurs ont bien considéré notre église qui commence à prendre figure. On monte aujourd'hui la plus grosse pierre. Nous sommes toutes en prieres pour les ouvriers. Il y a eu l'autre jour un doigt d'écrasé : cela fait grand'pitié. Je n'ai pas le temps, mon Pere, de répliquer à votre réponse : je vous dirai seulement que je suis sûre des disposi-

Digitized by Google

tions du roi pour l'achevement de notre église. Je lui disois, en lui en parlant, que je n'étois pas inquiete, parce qu'il s'y étoit engagé, et il m'a répondu : « pour cela oui, ma tante, j'y compte. »

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

LETTRES

A DIVERSES PERSONNES.

Au Garde des Sceaux, M. de Miromesnil.

J. M. Ce 28 Avril 1777.

IL y a plus d'un an, Monsieur, que la Vie de feu mon frere, par l'abbé Proyart, m'a été communiquée en manuscrit, et que j'en désire la publication. Je ne puis comprendre pourquoi on l'empêche, sur-tout quand j'entends parler de tant d'autres ouvrages, d'un genre bien différent, qui se répandent sans opposition. Il me semble, Monsieur, que pour interdire à l'auteur la circulation de son livre, il faudroit qu'il fût

Digitized by Google

véritablement pernicieux ; qu'il attaquât ou la religion ou les mœurs ; ou le gouvernement, ou la réputation des personnes dont il parle ; or c'est ce dont personne, assurément, ne l'accusera.

Enfin, faut-il quelque chose de plus ? faites-le pour moi, Monsieur, et soyez persuadé de la reconnoissance que j'en aurai, ainsi que de tous mes autres sentimens pour vous.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

A une Prieure nouvellement élue.

J. M. Ce 17 Juin 1779.

Vous croyez peut-être, ma révérende Mere, que je vais purement et simplement vous dire combien je prends part à votre peine. Oui certes, je vous plains, connoissant tout ce qu'on éprouve en pareil cas. Mais en même temps, je viens m'avouer coupable à vos yeux, si c'est l'être en effet, de vous avoir portée, non pas de ma voix, parce qu'elle est nulle dans votre Chapitre, mais de mes désirs, au gouvernement de votre maison. Si

Digitized by Google

c'est de la besogne pour vous, ma révérende Mere, ce sont aussi de grands mérites que le bon Dieu vous met à portée d'acquérir. Je serois bien fâchée que M. votre supérieur vous abandonnât, dans ce premier moment-ci sur-tout. Cela ne seroit pas charitable; et je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour l'engager à n'en rien faire. Adieu, ma revérende Mere, accordez-nous le secours de vos prieres, et ne doutez pas de tous vos droits aux nôtres, ainsi qu'aux plus tendres sentimens, avec lesquels je serai toute ma vie.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

A la même.

J. M. Ce 31 Août 1779.

JE viens vous remercier, ma révérende Mere, du présent que vous nous avez envoyé. Il est bien cher à mon cœur par les Saints qu'il représente. (Ste.-Thérese et St.-Jean-de-la-Croix) L'image est aussi charmante. Je vous envoie en

Digitized by Google

échange, de la part de M. le Nonce, six exemplaires du bref, qui vous fera plaisir, et sera bien propre à vous réconforter dans vos sollicitudes pastorales. Agréez, ma révérende Mere, l'assurance des plus tendres sentimens de ma part; mais à condition que vous ne me donnerez plus dans vos lettres le titre de Madame, mais tout simplement celui de *Mere*.

Sœur THERESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

A une Prieure carmélite.

J. M.

APPRENEZ-MOI, ma chere Mere, l'entrée qu'a faite chez vous la petite que nous vous avons envoyée. C'est réellement une bonne enfant : elle promet d'avoir de l'esprit et bien de l'amour de Dieu. Mandez-m'en je vous prie, de temps en temps, des nouvelles, car je m'y intéresse toujours. Puisque vous voulez que je sois sa maraine, nommez-là *Louise* ou *Louis-de-Gonzague*. Nous venons de lire au réfectoire la vie de ce Saint, et nous sommes tout embaumées de ses

Digitized by Google

vertus. Je sais qu'on y a aussi beaucoup de dévotion chez vous. S'il vient en France des carmélites Flamandes, pourriez-vous en prendre une ou deux ? Comme elles n'ont pas de pension, ce sera faire la bonne œuvre entierement. Nous sommes bien fâchées de n'avoir pas ici de place pour en recevoir autant que nous voudrions. Adieu, ma chere Mere, soyez bien persuadée de tous mes tendres sentimens pour vous.

Sœur THÉRESE-DE-ST. AUG. R. C. I.

A la même.

J. M. Ce 7 Septembre 1782.

PERSONNE, ma révérende Mere, ne prend plus de part que moi à la peine où vous êtes.

Ce 12.

Vous verrez, par cette seconde date, ma révérende Mere, le peu de temps que j'ai pour écrire. Encore faut-il que je prenne sur ma retraite annuelle de profession pour m'acquitter envers vous de

Digitized by Google

ce que je vous dois. Comment vous trouvez-vous, ma chere Mere ? Le bon Dieu vous afflige bien sensiblement. Outre l'état de la Mere N. vous perdez une fille chérie, et par-dessus cela M. l'abbé Rigaud est toujours bien mal, et dans son 25.me jour, sans aucun mieux qui puisse faire espérer. Notre pauvre Clotilde a soutenu bien religieusement la perte de sa sœur. Adieu, ma chere Mere, comptez toujours sur notre amitié pour vous.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

A la même.

J. M. Ce 28 Juin 1784.

JE suis bien fâchée, ma revérende Mere, de vous savoir malade. Je viens vous proposer une sœur du voile blanc, dont je vous réponds que vous serez contente. Elle est forte, sans être de taille de géant. Elle sait bien soigner les malades. Elle a une vertu d'ange et une vocation de fer. Nous l'aurions bien prise ;

Digitized by Google

mais nous en avons dix avec celle de Bruxelles. Répondez-moi ou me faites répondre promptement si vous l'acceptez, car elle languit d'être Carmélite. Bien des complimens à votre nouvelle venue de la part de ses compagnes de voyage. Ne vous inquiétez pas si vous la voyez pleurer : les nôtres en font de même, quoique bien contentes de se retrouver toutes ensemble; nous les portons nous-mêmes à pleurer de temps en temps, pour soulager leur cœur qui a été si serré et si déchiré. Adieu, ma chere Mere, ne doutez jamais de toute mon amitié.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

A la même.

J. M.

JE vous apporte, ma chere Mere, une postulante en poste. M. l'abbé de Floirac m'en parla l'autre jour, et je lui indiquai votre maison. Cette demoiselle a été guérie miraculeusement, il y a trois

Digitized by Google

ans, par l'intercession de notre vénérable Mere, Sœur *Marie de l'Incarnation*; et depuis ce temps-là elle se porte très-bien. J'espere que vous l'accepterez, et qu'elle réussira. J'ai écrit pour votre bois, ma chere Mere, mais je n'ai point encore de réponse. M. l'abbé de Floirac est au grand zele pour cette affaire, comme pour tout ce qui peut intéresser notre St. Ordre. C'est un ange. Dieu le préserve d'une croix d'or, car je crois qu'il sera un excellent visiteur. Adieu, ma chere Mere, j'aime mieux vous faire payer ce port de lettre que de différer à vous apprendre de bonnes nouvelles.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Billet d'excuse à une de ses consœurs.

JE vous demande pardon, ma sœur Raphaële de ma petite vivacité. C'est un défaut qui me suit depuis l'enfance. Ce n'est pas que je ne me sois éveillée pour l'heure; mais votre précaution ne m'avoit pas moins fait courir le risque de dormir

Digitized by Google

le quart-d'heure au-delà. J'ai oublié de plus, en rompant le silence, que je n'étois plus prieure, et en tout j'ai agi en mondaine : je vous en demande pardon.

A l'abbé Proyart.

J. M. A St.-Denis, ce 5 Avril 1786.

LES éclaircissemens, Monsieur, que vous demandez à la prieure du monastere sur l'abbé du Terney, c'est moi qui vais vous les donner, parce que c'est moi malheureusement qui suis prieure, et deux fois malheureusement, parce que c'est par la mort de notre Mere Julie qui l'étoit, et que je recommande à vos prieres et saints sacrifices. L'abbé du Terney a été obligé de déloger de chez nous, parce qu'on va réparer notre maison. Il est allé se loger à Chaillot, et tous ses livres sont sens dessus dessous. Il a reçu au milieu de tout cela votre paquet, mais lequel s'est confondu avec tous ses ballots de livres ; et de longtemps il ne pourra le démêler, parce que

Digitized by Google

que pour surcroît, ses yeux sont pis que jamais, et au point qu'il ne peut plus dire la messe ni écrire à personne. Je me suis chargée de vous répondre pour lui, afin de vous tirer d'inquiétude. Vous pouvez, Monsieur, mettre à mon adresse le paquet dont vous me parlez pour ma sœur Sophie-de-Ste.-Anne, de la rue St.-Jacques. J'ai bien de l'impatience que la vie de la feue Reine soit imprimée. Je me recommande, Monsieur, à vos prieres.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Au même.

J. M. Ce 13 Juin 1786.

JE vous renvoie, Monsieur, la lettre dédicatoire de la vie de la feue Reine: elle est parfaitement bien, et m'a été jusqu'au fond de l'ame. L'abbé du Tierney, à qui je l'ai lue, en est aussi enchanté que moi. Ses yeux vont plutôt en empirant qu'en mieux. Il fait ranger sa bibliotheque pour la vendre de son vivant.

Digitized by Google

Jugez combien il désespere d'y jamais voir. Priez, Monsieur, pour lui et pour moi; car je suis non-seulement inquiette de ses yeux, mais de sa santé : il dépérit tous les jours.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

A une Prieure nouvellement élue, et d'une grande timidité.

J. M. Ce 29 Mai 1787.

JE vous avoue, ma révérende Mere, que, quoique je ne tremble plus comme vous à la bénédiction de primes, pas même à celle de complies, depuis que je les ai apprises par cœur, je ne m'accoutume point à tenir le Chapitre; et si on me donnoit l'option entre sonner le timbre pour l'assembler ou prendre une médecine, j'avalerois de grand cœur la médecine à la cuiller, je baiserois le timbre, et me trouverois quitte à bon marché. Il y avoit deux ou trois ans, au moins deux, que j'étois prieure, et l'ancienne prieure, la Mere St.-Alexis, qui

Digitized by Google

n'entendoit pas raillerie, me poursuivoit pour que je tinsse régulierement tous les Chapitres. Enfin, un jour le cœur me manque au *Magnificat*. Je sors, j'appelle la Mere Julie, alors maîtresse des novices, et lui dis : « Ma peur est telle aujourd'hui que je ne puis sonner le Chapitre : je suis prête à me trouver mal : allez chercher la Mere St.-Alexis, elle jugera de mon état. » J'étois en effet fort pâle. Pendant ce temps-là l'heure du Chapitre passe : elles reviennent, me trouvent en larmes de scrupule de ma foiblesse. Et les voilà toutes deux à me gronder de la belle façon. Enfin huit jours furent bientôt passés, et me voilà encore plus palpitante. Mais, me dis-je, il le faut, c'est mon devoir. En prenant le timbre, je me vois dans la vitre les levres plus pâles que notre toque. Mais je songe que si je succombe encore à la tentation, il ne me sera plus possible de me vaincre, je ferme les yeux et sonne le timbre. Le Chapitre commencé je me remis un peu ; et je vous avoue que la derniere fois encore que je le tins, mon

cœur palpitoit bien fort. Mais qu'y faire? C'est comme pour la discipline, s'il falloit s'en croire la prendroit-on? Il faut toujours aller son train, *et ce jusqu'à la mort.* Je suis enchantée de ce que vous me mandez de vos enfans. J'espere que l'une au milieu de ses combats, se fortifiera par ses victoires, et que l'autre persévérera. Je me sais bon gré de vous avoir procuré notre Pere Rigaud. C'est réellement un excellent prêtre, et d'une sainteté éminente. Adieu, ma chere Mere, priez pour moi, particulierement cette sainte octave, et aussi pour mon pauvre abbé du Terney, malade au point que je ne sais s'il en reviendra.

Sœur THÉRESE-DE-ST.-AUG. R. C. I.

Résolutions écrites par Madame Louise dans une de ses retraites.

FAIRE toutes mes actions en esprit de pénitence de mes péchés, et pour réparer le temps perdu depuis quatorze ans que je suis ici.

Digitized by Google

Attachement inviolable à toutes mes regles ; plutôt mourir que d'en violer la plus petite de propos déliberé, assurée que l'exactitude à les suivre conduit au Ciel.

En conséquence, silence exact aux heures prescrites, même vis-à-vis de mes novices, à moins que des choses essentielles ne m'obligent de le rompre.

Dans le cas de maladie, le pur nécessaire en paroles ; mais pour chiffons, hermitage, propre satisfaction, rien.

Fidélité à la mortification, en toute occasion.

M'étudier à la pratique de la présence habituelle de Dieu ; aviser à des moyens de m'y maintenir, même pendant les récréations.

Méditer fréquemment les grandes vérités de la Foi et la passion de Notre-Seigneur.

Faire ma pénitence habituelle de toute espece de contradictions, peines corporelles ou spirituelles, et la pénitence du moment de toute action qui me déplairoit dans une autre.

Digitized by Google

Me confesser de tout manquement d'exactitude aux heures de communauté. ou à garder le silence.

Me proposer toujours Dieu pour fin de mes actions ; songer si celle que je fais ou que je vais faire mene à lui ; m'en abstenir, si elle peut m'en éloigner ; la rectifier si elle est indifférente.

Haïr le péché comme le plus grand de tous les maux, parce qu'il est l'offense de Dieu.

Aimer Dieu pour lui-même, sans néanmoins perdre de vue ses récompenses et ses punitions, pour m'aiguillonner à son service et dans le sentier de la pénitence.

Ne point m'épargner dès qu'il s'agira de la gloire de Dieu ou de l'accomplissement de ma regle.

Ne jamais m'écarter de la bonté et de la charité chrétienne que je dois à mon prochain comme prochain, comme sœur, ou comme chargée d'office de pourvoir à ses besoins temporels ou spirituels.

Me pénétrer d'une grande résignation

Digitized by Google

à la mort, l'envisageant comme peine de péché en général, et l'acceptant comme pénitence de mes péchés particuliers.

Mourir chaque jour à moi-même, comme apprentissage de ce qu'il me faudra faire au moment de ma mort réelle.

Me dépouiller de moi-même, et ne pas envisager seulement la mort comme la fin de mes maux, mais comme moyen nécessaire pour entrer en jouissance de la récompense céleste promise au travail de la vie présente.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06398 3632

Digitized by Google